



Donovan

Belgique 30 F.

rock & folk

MUSIQUE 67 NUMERO 3 JANVIER 2,50 F

LE TOUR DUTRONC

pop, pop, pop, pop

jacques dutronc

spencer davis

little richard

pete seeger

et donovan

londres 67

dick rivers

l'épopée du

rock'n'roll

à l'olympia

eric burdon

noël deschamps

l'histoire de tamla

les disques l'actualité

reportages complets

L'ÉLECTRONIQUE...
DANS LES
INSTRUMENTS
A VENT!

HENRI
SELMER
PARIS

CELLULE MICROPHONIQUE pour instrument à vent : Saxophones - Clarinettes - Flûtes.
Tout en respectant scrupuleusement le timbre de chaque instrument et sans période d'adaptation spéciale, ce nouveau procédé d'amplification mis au point par SELMER apporte une amélioration importante et indiscutable quant aux moyens d'expression des instruments à vent. Le plus important des nombreux avantages apportés est l'autonomie de la sonorisation. L'instrumentisme n'est plus tributaire du micro ou de la qualité d'une installation inconnue, et, en ayant soin de se placer entre l'amplificateur et le public, l'artiste est le premier à être informé du résultat de son interprétation.
Cette cellule microphonique, munie d'un câble et d'une fiche standard « type américain » se branche sur n'importe quel ampli; il est toutefois recommandé d'utiliser un ampli d'une certaine puissance comportant des contrôles de timbres, réverbération et trémolo.

DOCUMENTATION SUR DEMANDE :

INSTRUMENTS HENRI SELMER
78 rue de la Fontaine-au-Roi - PARIS XI^e
Tél. 023-09-74



CELLULE MICROPHONIQUE



Pub. SAG - PARIS - 5005. Photo Rochereau

EXCLUSIVITE



DISQUES
LITTLE RICHARD



I need love
The Commandments
of love
45 t. GEMINI EPIC 4-7262

Poor dog
Well
45 t. GEMINI EPIC 4-7251

DONOVAN



Sunshine Superman
Season of the witch
The trip, etc...
30 cm EPIC LN 24217

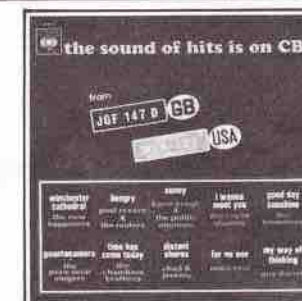
Mellow Yellow
Sunny South Kensington
45 t. GEMINI EPIC 5-10098

Sunshine Superman
The trip
45 t. GEMINI EPIC 5-10045

2 DISQUES
FRACASSANTS
prix spécial
promotion
le 30 cm : 15,35 F



30 cm EPIC EPR 1



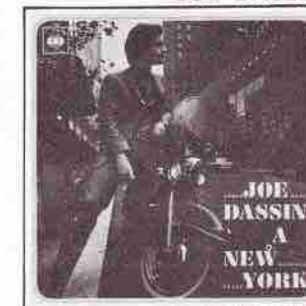
30 cm CBS PR 1

BOB DYLAN



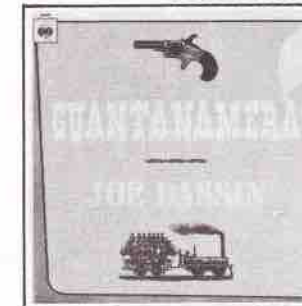
BLONDE ON BLONDE
Pledging my time
I want you - Just like a woman etc...
Album 2 disques - 30 cm 66012

JOE DASSIN



...A NEW YORK
Petite Mama - Excuse me Lady
Joli Minou, etc...
30 cm 62823

JOE DASSIN



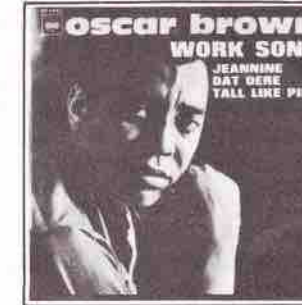
Guantanamo
Katy cruel
45 t. GEMINI 2449



SIMON & GARFUNKEL
A Hazy shade of winter
For Emily, whenever I may find her
45 t. GEMINI 2378



PETE SEEGER
GOD BLESS THE GRASS
The Power and the Glory
Pretty Saro - 70 miles, etc...
30 cm 62618



OSCAR BROWN
Work song - Jeannine
Dat dere - Tall like pine
45 t. EP 5652

F-1-67

WHAT IS SOUL?



BEN E. KING



EPM. ATCO. 120
DISTRIBUTION RIVIERA



Dynacord



PRESENTE 4 NOUVELLES COLONNES SPECIALES CHANT

S 25 — Enceinte à 3 haut-parleurs. Puissance maximum 25 Watts. L 330 mm - H 870 mm - P 200 mm. Poids 12 kg.	550 F
S 45 — Enceinte à 5 haut-parleurs. Puissance maximum 45 Watts. L 400 mm - H 1020 mm - P 220 mm. Poids 16,5 kg.	785 F
S 60 — Enceinte à 6 haut-parleurs. Puissance maximum 60 Watts. L 450 mm - H 1170 mm - P 240 mm. Poids 26 kg.	1.015 F
S 100 — Enceinte à 7 haut-parleurs. Puissance maximum 100 Watts. L : 510 mm - H 1320 mm - P 260 mm. Poids 34,5 kg.	1.410 F
S F — Dispositif d'inclinaison sur pieds.	160 F

Documentation gratuite chez l'importateur :
A.P. FRANCE S. A. R. L. - 28-30, avenue des Fleurs
LA MADELEINE - LILLE - Tél. 55.06.03

DISTRIBUTEURS POUR LE SUD :

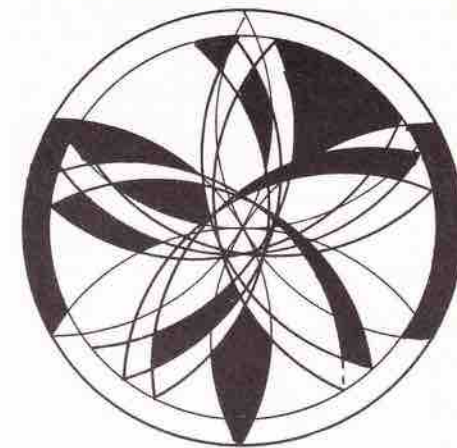
TECMA
161, avenue des Chartreux
MARSEILLE - Tél. 64.03.61
10, rue d'Armagnac
TOULOUSE - Tél. 62.50.19

RADIOVISION
7, Cours de la Liberté
LYON 3 - Tél. 60.05.37

COURRIER DES LECTEURS

COURRIER DES LECTEURS

COURRIER DES LECTEURS



SOUS L'ÉTENDARD DE POLNAREFF

J'ai hésité à prendre la plume car l'érudition de vos lecteurs m'effraie et je ne suis ni rock, ni folk. Pour acheter le n° 1, je me suis rallié à l'étendard blond, rose et noir de Michel Polnareff... A l'intérieur, une interview d'une qualité exceptionnelle par Philippe Adler, et que dire des photos de J. P. Leloir ! Elles sont extraordinaires. Ce sont les plus belles, les plus touchantes que j'ai jamais vues. Merci pour le portrait de la page 38. Je suis tout à fait d'accord avec votre correspondant Gérard Dechelette (n° 2). L'arrivée d'un Michel Polnareff chez nous est un événement inespéré, miraculeux. Quant à ceux qui font la fine bouche, ils sont plutôt à plaindre... Dans le n° 2, évidemment, très peu sur Polnareff ! Mais votre journal, très ouvert et bien fait, m'ouvrira peut-être d'autres horizons sur la musique ou sur le rock. A travers le reste, je voudrais comprendre mieux encore Michel Polnareff... Philippe Adler a raison : il est formidable et adorable !
Christine Falvet.

LE SORT D'EDDIE COCHRAN

A une époque où il suffit de chanter « Dandy » pour être considéré comme un rocker et où les Stones se permettent de saboter « Not fade away », j'en arriverai bientôt à leur souhaiter le sort d'Eddie Cochran. Parlez de Buddy Holly, que je considère comme l'un des plus grands. A juste titre, d'ailleurs, puisqu'il a été l'inventeur d'un nouveau style, le mex-tex, où il introduisait des sonorités folkloriques dans le rock. De plus, il jouait admirablement de la guitare. Je regrette que l'on n'en connaisse pas plus sur sa vie privée et que les photos de lui soient si rares.
Philippe Mulhouse.

BIEN-AIMÉ VINCE TAYLOR

Un grand bravo pour Rock & Folk. C'est une revue de classe, digne de figurer dans une collection, très instructive et sans bla-bla-bla. Et, qualité primordiale

MON POING SUR LA G...

Si vous ne faisiez que des articles sur les pionniers, vous ne vendriez pas votre baveux. C'est normal, il en faut pour tous les goûts. Ce qui m'énerve et m'écoeure, c'est ce gars qui s'appelle Jean Bellanger qui ose trouver Bill Haley démodé. Si ce gars se trouvait devant moi, je lui foutrais mon poing sur la gueule. Nous, puristes, on peut se permettre de critiquer les groupes anglais ou les yé-yé français. Critiquer des pionniers, cela dépasse les bornes. Je me demande comment il ose. A bientôt et merci pour les articles.

Marc Vassier,
Bo Diddley Fan Club,
Chemin des Carrières,
Millau (12).

LES CREAM, TRÈS BONS

Bravo pour l'article sur Jerry Lee Lewis, c'est exactement ce que j'attendais (ravi aussi que vous parliez de Vince, « the greatest »). Très émouvant, l'article sur le sensationnel Gene Vincent et son non moins sensationnel « Bird doggin ». Encore mes félicitations pour les Radios Pirates et les Cream (leur premier disque sur le marché français m'a emballé, dépassant même ce que j'attendais).

Quelques critiques maintenant. En règle générale, vous remplissez un peu du papier : trois pages consacrées à Saint-Laurent qui m'a tout l'air d'être un jeune et joyeux fumiste comme on en voit tant (les adaptations, je n'aime pas beaucoup). Limitez vos critiques de disques (que font ici Nancy Sinatra, Henri Salvador, Vartan et pas mal de sous-produits américains et anglais?). Depuis un an et plus, il n'est pas apparu de groupes valables. Avec The Cream, aujourd'hui, voilà quelque chose de nouveau : il faut dire que Clapton (avec Jeff Beck, Keith Richard et Chuck Berry) fait partie des quatre guitaristes solistes à placer au-dessus de tous (les gratte-guitares style Beatles me font bien marrer). Quant au mouvement R'n'B avec cuivres style James Brown, c'est bien décevant. James Brown est doué

et peut évoluer mais Otis Redding et Wilson Pickett ne sont que de pâles imitateurs, je ne comprends pas pourquoi vous les portez aux nues. Je préfère rester avec les pionniers (Gene Vincent incapable d'évoluer, tiens, tiens !). A ceux-ci, j'ajouterai les Animals, les Stones, les Yardbirds : au moins, ces gars-là travaillent ou sont très doués et ils ont des personnalités, très important. Les autres Anglais font une chanson valable de temps en temps (Kinks, Beatles, Hollies) mais ça s'arrête là. Il y a un groupe américain qui est excellent, c'est The Byrds. Un article, s'il vous plaît. Un autre gars qui vaut le coup, c'est P. J. Proby. En plus, il est dingue ou cherche à l'être, ce qui est très bon. Enfin, j'espère que vous tenterez quelque chose pour ramener Vince à la lumière, et aussi Ronnie Bird qui est sur la mauvaise pente. « N'écoute pas ton cœur » est original et bon, pourquoi ce bide ?

Jean-Paul Bergeault,
6, Avenue de la Porte de Vincennes,
Paris 12^e.

PARLEZ DES BEATLES

Il y a beaucoup de jeunes qui critiquent les Beatles et prétendent que ce n'est pas eux qui ont rénové le rock. Ils n'ont rien compris. Les Beatles ont apporté du neuf, un son, un rythme et ils n'ont copié personne. Ce n'est pas parce qu'ils reprennent des thèmes du rock qu'ils copient, ils les arrangent à leur manière. Rock & Folk est formidable.

Giorgi,
EN 20,
60 Vallon Obscur,
Nice (06).

SURTOUT DICK DALE

Les Anglais ont beaucoup copié les grands du rock sans arriver à donner d'interprétations nouvelles. Quand les Beatles chantent « Kansas City », c'est dix mille fois inférieur à Dick Dale ou à Little Richard. Cela ne m'empêche pas d'aimer quand même les Anglais. Mais parlez de Dick Dale.
Jacques Peurnier,
Paris 17^e.

à mes yeux, mon chanteur bien-aimé, Vince Taylor, a son nom souvent cité dans différents articles. Ci-joint un poème sur Vince Taylor. L'article sur les stations pirates était très intéressant. Celui sur Jerry Lee Lewis rend bien l'atmosphère du spectacle à l'Olympia et me fait regretter amèrement de n'avoir pu y assister (si j'avais su à l'avance que Vince Taylor en faisait partie, je me serais débrouillée pour y aller).

En lettres de néon
Dans la lumière d'or
Resplendissait ton nom
En grand, Vince Taylor.
Sur les murs, tes affiches
Attiraient le regard.
Les nobles et les riches
Te montraient de l'égard.
C'était toi le héros,
La vedette de « shock »,
Tes succès étaient gros,
O toi, prince du rock !
Archange ou bien démon
Faisant battre les cœurs,
Tu comptais à foison
Tous tes admirateurs.
Ta vie tumultueuse,
Ardente et frénétique,
Tes amours tapageuses
Défrayaient la chronique.
La légende courait
Que pour voir une belle,
Parfois tu te servais
Pour te glisser chez elle
— Nocturne Roméo —
Pour briser sa fenêtre
De chaînes de vélo !
Mais on mentait peut-être ?
Ton blouson et ta chaîne
Inquiétaient les parents.
« Voyou, mauvaise graine ! »
C'était leurs arguments.
En tenue de cuir noir
Tu frisais le scandale
En chantant chaque soir
Aux « Folles » de Pigalle.
Lâché sur une scène,
Ardent, tu combattais
Comme un fauve en l'arène
Et tu te déchainais.
Puis, comme une caresse
Aux accents séducteurs,
Ta voix, toute en souplesse
Venait charmer nos cœurs.
Grand parmi les plus grands,
C'est toi, Vince Taylor !
Nous voulons, nous, les fans,
Entendre ta voix d'or.
Hélas, loin de Paris
Tu dois chercher ta chance,
Et laisser tes amis
Pour parcourir la France.
Car un jour, à la gloire,
Succéda le déclin.

Tita Maximoff,
7, Rue Grégoire-de-Tours,
Paris 6^e.

SEUL, JOHNNY HALLYDAY

Votre n° 2 est encore plus terrible que le premier car il y a beaucoup plus d'articles. En France, un seul chanteur me passionne. Il s'agit de Johnny Hallyday et je rédige depuis quelques mois un album sur lui. Je recherche le plus de renseignements possible. Je voudrais que l'on m'envoie photos, revues, articles, tous documents le concernant. D'avance, merci.
Jean-Marc Milan,

35, Cours Jacquin,
Troyes,
Aube (10).

CLUB LITTLE RICHARD

Votre journal m'intéresse beaucoup, et pourtant il n'est pas que rock. J'ai été enthousiasmé par les photos sur Jerry Lee Lewis. J'attends avec impatience Little Richard. Très bon aussi, le reportage sur les radios pirates. Je crois que Rock & Folk va devenir la bible des amateurs de rythme pur. Je tiens aussi à vous remercier d'avoir publié l'adresse du Club Little Richard. Je vous enverrai notre bulletin qui parle de Jimmy Reed, de l'American Folk Blues Festival, Bill Haley, Jerry Lee Lewis, etc. Le Club Little a une section parisienne dirigée par le co-président Daniel Bellemain, 94, La Varenne-St-Hilaire.
Michel Thonney,
Little Richard Fan Club,
32, Avenue Pasteur,
Montmorot,
Lons-le-Saunier (39).

L'INFAME JOHNNY HALLYDAY

Cinq pages sur l'infâme Johnny Hallyday qui dévoile grotesquement son anatomie, Los Bravos et Polnareff dont on se moque, quelques cacophonistes (Cat Stevens, brailards américains et Troggs de toutes sortes), des illustres inconnus (The Cream « tarte », Walker machin), des dingues (Ferré Grignard et Johnny Kidd, entre autres) et pas une ligne presque sur les seuls groupes anglais et rockers valables au monde (les Stones, Yardbirds, Gene Vincent, Otis Redding et Elvis Presley). Heureusement qu'il y a les Who pour racheter tout ça. Peut-être vaut-il mieux ne pas trop en demander car, comparé aux autres canards, Rock & Folk présente plutôt bien.
Des rockers de Pont-à-Mousson.

VOUS VOUS FOUTEZ DU MONDE

Je veux tout d'abord saluer votre effort, qui me paraît remarquable, car personne jusqu'à présent n'avait tenté une approche sérieuse de ce qu'on appelle grossièrement « popular music ». Seulement je me vois contraint aussitôt de passer à la récrimination ; j'ai beaucoup de reproches à vous faire. Premier point : par approche « sérieuse » j'entends quelque chose qui n'a rien à voir avec la compétence technique. Dans ce domaine où l'on ne dispose encore d'aucun moyen valable de classer, non par genre, mais à l'intérieur et au-delà des genres, la compétence technique que vous mettez en avant ne peut être qu'un facteur de confusion. C'est la compétence technique qui vous mène à ne pas séparer, dans vos jugements, la « musique » des Beach Boys de celle des Fugs, celle de Jerry Lee Lewis de celle de Leadbelly, le « Tamlam-Motown » du folk-rock « progressiste » de Paul Butterfield et des Lovin' Spoonful. Parce que

vos critères, immuables, sont certaines normes arbitraires dans l'écriture, l'orchestration et l'interprétation. C'est con. Il est très probable qu'un Jerry Lee Lewis d'une part, un John Sebastian, d'autre part, ont en commun certaines influences. Et après? A ce compte-là, classons ensemble les Beatles et Alban Berg, puisqu'ils ont été très fortement influencés par Bach. Je ne veux pas faire prévaloir mes goûts, il n'est pas question de cela. Seulement, si vous pouviez sérier un peu, ça m'aiderait beaucoup, et les autres en même temps. Vous me faites perdre mon temps, en effet ; ayant lu la critique de M. Kurt Mohr dans votre dernier numéro, et n'ayant pas compris, je veux bien, de quoi il parlait (il parlait du « son », autant dire de rien), j'ai passé une heure à écouter ces fameux Beach Boys sans comprendre un seul instant ce qui avait provoqué son émotion ; tout ce que j'ai entendu, c'est le « bunch of eunuchs » (dont m'avait parlé une amie dégoûtée) qui accumulent « trick » sur « trick » et bramant des textes d'une parfaite et insipide nullité (car il y a des nullités savoureuses : Eddy Mitchell, Hallyday, Antoine) ; en bref, c'est Helmut Zacharias mixé avec Lambert-Hendricks-Ross, les Swingle Singers, un soupçon de Beatles, Ray Conniff, les Platters, que sais-je encore, compressé et tiré dans toutes les directions pour faire moderne. Dans le même article, M. Mohr prône hautement l'autre extrême : Otis Redding? Je crois que là, vraiment, vous vous foutez du monde. A priori, hélas, dans ce domaine vaste et aux trois quarts vierge, il ne faut rien rejeter, pas même une remarque du coin des lèvres ; ainsi découvert-je autrefois Donovan par l'intermédiaire d'un roman de Christiane Rochefort où l'on citait « The war drags on », qui n'est d'ailleurs pas de lui. Donc, si M. Mohr critique exhaustivement un LP, même si je n'ai pas de sympathie extrême pour son style et ses positions, il faut bien que je tâche de l'écouter. Du moins c'est ce que je pensais jusqu'à maintenant ; mais aujourd'hui j'ai acquis la conviction qu'il ne s'agit que de publicité rédactionnelle ; ne prenez pas cela comme une injure, vous seriez injuriés si je pensais que M. Mohr écrit sincèrement.

Vous êtes choqué de me voir chroniqueur et louer à la fois Otis Redding et les Beach Boys ; et vous en concluez immédiatement à de la publicité rédactionnelle. Tenez-vous bien, je vais vous choquer encore davantage : j'étais absolument sincère et je compte bien le rester toujours dans mes chroniques et articles, même s'il peut vous sembler impossible d'aimer des artistes aussi différents.

Nous nous trouvons, à Rock & Folk, devant une tâche très difficile : essayer de clarifier le vaste domaine

de la « variété internationale » qui comprend des genres très différents (rock pur, R & B, folk, variété, danse, etc.). Et, plutôt que de chercher à créer des catégories bien distinctes, il nous semble plus opportun de relever chez chaque artiste les qualités et les défauts qui le caractérisent. Je ne vous ai pourtant pas « trompé sur la marchandise », me semble-t-il? Vous qualifiez les Beach Boys d'eunuques, je disais d'eux qu'ils n'avaient pas de tripes, nous ne sommes donc pas loin de nous entendre. Par contre, j'ai tenté de prouver qu'un artiste pouvait aussi émouvoir par d'autres moyens, le « sound » par exemple. Si vous n'y êtes pas sensible, je le regrette pour vous, mais ne jetez pas la pierre à ceux qui le goûtent.

KURT MOHR.

LA VÉRITÉ SUR GENE

Je me décide à écrire car je crois pouvoir apporter un complément assez intéressant à l'article de Jean-Noël Coghe sur Gene Vincent. Je suis l'un des derniers de ses admirateurs européens à avoir approché Gene avant son départ pour l'Amérique, et je crois également pouvoir m'enorgueillir de posséder des photos de lui parmi les plus récentes. J'ai toujours été et reste un grand admirateur de Gene, mais je pense qu'une mise au point est nécessaire. Bien qu'il soit toujours capable de produire des disques sensationnels (« Bird doggin » en est une bonne preuve), Gene Vincent ne peut plus redevenir ce qu'il a été. Son dernier passage sur scène remonte à septembre 1965, au South Pier de Blackpool en Angleterre. Muni de mon ticket, me dirigeant vers le « Pier », j'eus tout d'abord la surprise de voir Gene descendre d'un tramway (sans commentaire!) en s'appuyant sur ses béquilles. Le « show » était une sorte de spectacle familial du samedi soir. Cela faisait véritablement mal au cœur de voir Gene dans un tel programme, où tous les artistes venaient à la fin saluer en se tenant par la main (!), avec comme vedettes Gerry et les Pacemakers et Karl Denver. Gene avait droit à quatre chansons en première partie : obligé à cause de sa jambe de se cramponner littéralement au micro, il chanta « Say Mama », « Over the rainbow », « Dance to the bop » (avec trois danseuses) et « Bebop a lula », accompagné par les « Puppets » (qui sont actuellement avec Crispian St-Peters). Mais on était loin de la « foule trépidante » de J. N. Coghe ; il eut droit à des applaudissements polis, à part les quelques filles qui simulèrent l'hystérie par moquerie. Lorsque j'allai le voir après le spectacle, il me parut heureusement surpris de constater que l'on pouvait encore s'intéresser à lui.

Quelques minutes après, devant un verre de bière, il me laissa entendre que Norrie Paramor (de Columbia) n'avait plus besoin de ses services. Il semblait ne plus se faire d'illusions.

Gene, à présent, il faut l'avouer, est une idole déchue, et sa grande erreur fut de ne pas avoir su s'arrêter au bon moment ; il a terni sa gloire en acceptant de passer dans de tels spectacles. Je ne sais si ma lettre sera publiée, vous hésitez sans doute à présenter une image aussi peu légendaire de Gene, mais j'ai pensé que la vérité intéressait peut-être aussi les lecteurs de Rock & Folk....

Pierre-Yves Le Roy,
46, Rue Philippe-Lebon,
Rennes (35).

JERRY LEE EXTRAORDINAIRE

Voici le 2^e numéro de votre revue, et je crois qu'elle est de mieux en mieux. Bravo. Continuez sur votre lancée. Bravo pour les photos de Jerry Lee ; je suis allé le voir, il est extraordinaire, je me souviens, il y avait un bruit d'enfer, il était là, debout sur son piano, impassible... l'Olympia est tombé d'un seul coup dans le silence, il a tendu le micro vers le soliste qui a entamé « Good golly, Miss Molly », et ce fut le déchaînement complet.
Christian Pichot
4, Rue Adolphe-Pageaud,
Antony (92).

LES STONES, LES SEULS, LES VRAIS

Tout d'abord un petit conseil ; vous devriez mettre dans vos bureaux des agrandissements du petit doigt de Maître Jerry Lee Lewis et de son opinion sur les couvertures de Rock & Folk. Ça nous évitera d'avoir à supporter articles et photos sur des Hallyday, Polnareff, ou St-Laurent. Dans les critiques de disques, évitez les Antoine, Monty, Salvador, Vartan, mais donnez les références des enregistrements rocks les meilleurs. Dites aussi aux « pionniers » qu'ils se calment. Cela fait peu de temps que j'apprécie les pionniers mais ça me fait marrer de voir des types « gueuler » au seul nom d'un groupe Anglais, alors qu'ils achètent leurs disques en secret. J'apprécie beaucoup Lewis ou Richard, mais les Animals, Yardbirds, Pretty Things sont gens très valables et restent fidèles à l'esprit du rock, alors que certain pionnier — qu'on a dit être le premier — a surtout piqué des tubes aux autres et se ridiculise maintenant dans la guimauve.

En bref, évitez les Français inexistantes aussi bien en rock qu'en folk, les Anglais yé-yétants, mais, s'il vous plaît noyez-nous de Bo Diddley (le méconnu), de Junior Walker, d'Otis Redding, des pionniers méconnus ; et surtout parlez de Muddy Waters, John Lee Hooker, Jimmy Reed, Sonny Boy Williamson et

de leurs formidables élèves, j'ai nommé les sublimes Rolling Stones, les seuls, les vrais. Depuis « Satisfaction », ils ont baissé un peu, mais ils demeurent quand même « The best in the world ». Dominique Rousseau,
Résidence de Tourvoie,
Fresnes (94).

POUR AVOIR LE N° 1

De tous les journaux consacrés à la musique rythmée, le vôtre est à mon avis le seul qui puisse être qualifié de sensationnel. C'est une véritable bombe. Pouvez-vous m'indiquer comment me procurer le numéro spécial de votre journal? Les paroles en français ou américain des chansons de Bob Dylan? J'ai beaucoup apprécié l'interview de Polnareff, l'article pour le nouveau disque de Dylan, que j'ai d'ailleurs dans ma collection, la petite biographie sur Donovan également. J'aimerais beaucoup un article sur les Byrds et encore un sur Bob Dylan.
Soldat Vendian Marc,
CISM 3 P 665 B,
4^e Cie 3^e Section,
Metz (57).
Envoyez 2,50 F en timbres. Dolejal, à Genève, 10 bis, rue du Vieux-Collège, vend des albums, dont l'un consacré à Bob Dylan.

POÈME A DONOVAN

Je redécouvre Donovan. Bob Dylan flamboie. Je suis trop ébloui. Mélancolique, vaguement désabusé, en deux mots, Donovan est un poète brumeux. Il est pris comme tant d'autres au piège des « paysages ». Voici un poème écrit sur Donovan.

Une seule ruelle sur la terre
Un être bleu
Bondit sur le bluet des pavés
Entre les mesures d'argent
Les champs d'incendies
Léchant de gigantesques papillons de fumée
Les enfants ont abandonné
Leurs bateaux de papier
A la rigole des cités
Les enfants courent sur les rayons
Vers le soleil
D'un être bleu
Dans les harpes du vent
Sur tout le sang du monde s'écoule lentement
Une couleur de brume
Une couleur de timbres.

Jean-Pierre Rouquier,
18 ans,
Cité Verdery,
Cestas (33).

DICK LE MEILLEUR

Votre article et vos photos sur Jerry Lee Lewis sont formidables. Votre sélection de disques parus est très intéressante. J'espère que dans les prochains numéros, vous parlerez des autres grands pionniers du Rock et des Stones. Mais surtout faite un grand article avec

(suite page 61)

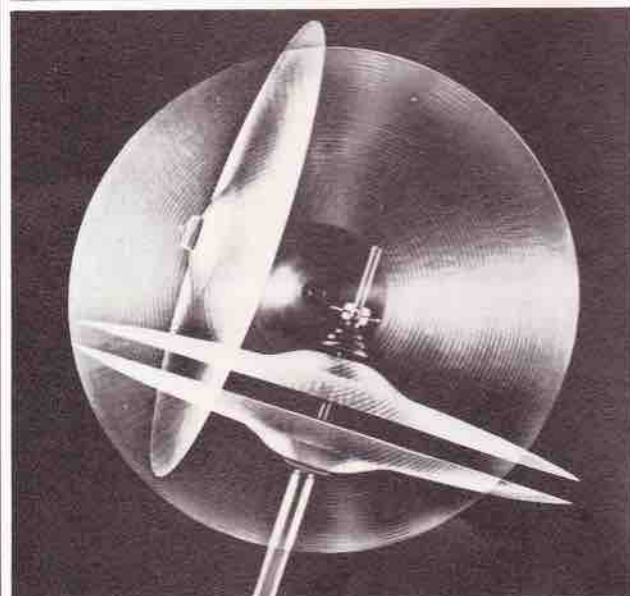
MUSTANG SALLY



WILSON PICKETT



EPM ATLANTIC 750.017
DISTRIBUTION BARCLAY



Solvignon

**les plus vendues
aux U.S.A.**

batteries PEARL

importation directe du japon.
maintenant disponibles en france
rapport prix/qualité inégalé.

batterie complète 1392F (cymbales
peau plastique en sus)

cymbales PAISTE

importées de suisse.
adoptées par de très nombreux batteurs
français et étrangers.
choix étendu correspondant à votre besoin.

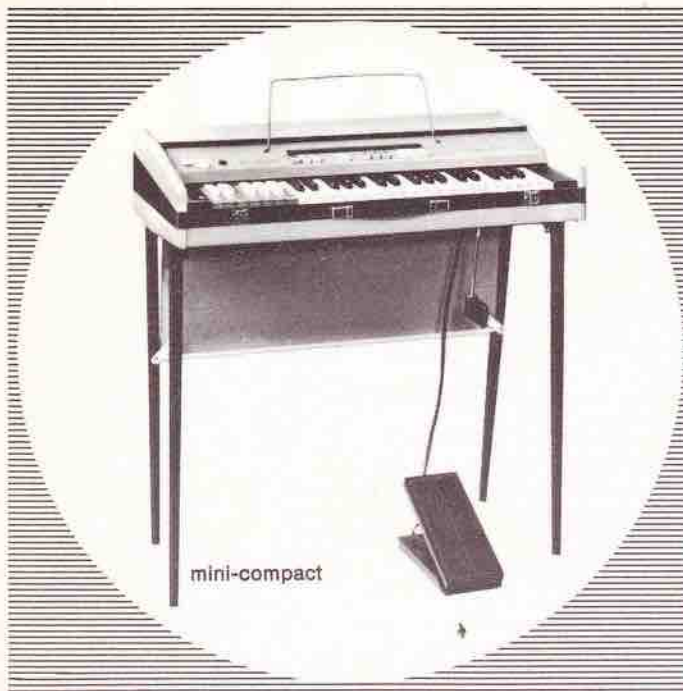
garantie totale • crédit longue durée

en vous recommandant de la revue, documentation
complète et gratuite sur simple demande.

g. becker 54, rue des petites écuries, paris 10^e - tél. : 770.17.18
a. le meur 94, rue bernardin de st pierre, 76 - le havre - tél. : 42.50.54

rock & folk

SUJET	PAGE	AUTEUR	ILLUSTRATION
Jacques Dutronc	1		Studio Leloir
Courrier	5, 6, 7, 61		
R & F Actualités	11 à 18		
Pete Seeger	11	Ph. Rault	J. Texier
Grève des Musiciens	12	P. Chatenier	X
Loi Rawls	13	Ph. Rault	
New Vaudeville Band	13	J. Tronchet	Fontana
Eric Burdon	14	J. Barsamian	Studio Leloir
Midem	14	R. Baudalet	X
Graeme Allwright	15	J. Vassal	Phillips
Zoot Money	16	J.N. Coghe	Columbia
Hector	17	J. Tronchet	Polydor
Télégrammes	18	J. Barsamian	
Epopée du Rock	19 à 23	—	Studio Leloir
Jacques Dutronc	24 à 27	J. Tronchet	Vogue
Spencer Davis	28, 29, 65	Ph. Rault	S. Labrousse
Noël Deschamps	30, 31	J.N. Coghe	J.L. Rancurel
Dick Rivers	32, 33	J. Barsamian	—
Londres 67	34 à 37	J.N. Coghe	—
Little Richard	38 à 41	J. Barsamian	Studio Leloir
Donovan	42 à 45	Ph. Rault	—
Tamla Motown	46 à 50	Kurt Mohr	P. Ghnassia
Les disques	51 à 58		
	59		Claire Bretecher
Clubs Rock & Folk	62	Patrick Darnay	J.L. Rancurel
Fan-Clubs	63		
	67		Serge Dufloy
Donovan	68		C.B.S.
Éditions du Kiosque : Administration, Rédaction et Publicité, 14, rue Chaptal, Paris-9 ^e . Tél. : 874-44-82 et 71-37.			
Revue mensuelle. Numéro 3, janvier 1967.			
Directeur : Robert Baudalet. Rédacteur en Chef : Philippe Koehlin. Secrétaire Général : Jean Tronchet.			
Comité de Direction : Philippe Adler, Philippe Koehlin et Jean Tronchet.			
Service Photo : Jean-Pierre Leloir. Service des Ventes : Jacky Artjoun.			
Abonnements : France et zone franc, 1 an (12 numéros) : 25 F ; 6 mois (6 numéros) : 13 F.			
Étranger, 1 an : 35 F français ; 6 mois : 18 F français.			
Éditions du Kiosque : C.C.P. Paris 1964-22.			



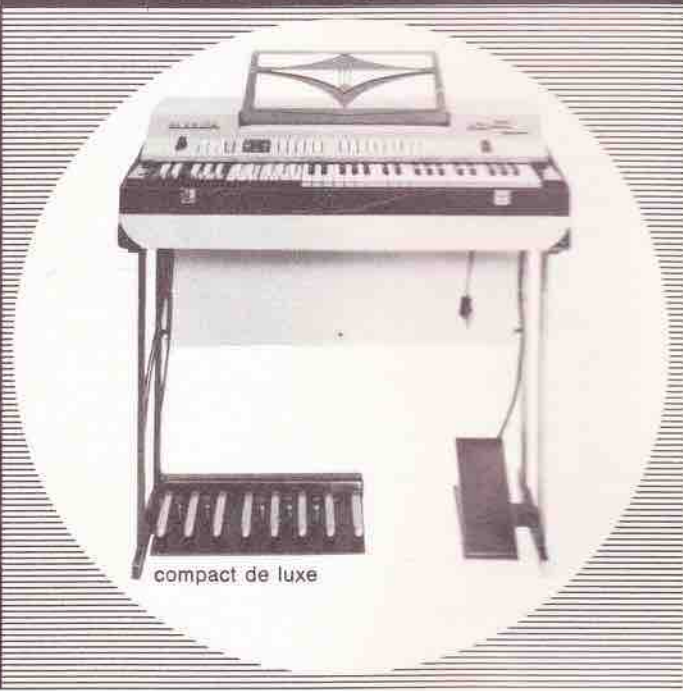
mini-compact



hagstrom 12 EXP



hagstrom-viking



compact de luxe

terrible!

farfisa

hagstrom

professionnels ou amateurs,
l'orgue électronique portatif farfisa
vous assure la réputation de la
plus importante marque mondiale,
par ses ventes,
sa gamme d'instruments,
ses prix de 3 105 à 5 190 f,
garantie totale
crédit longue durée.

guitare électrique :
la meilleure
expression musicale
de la qualité suédoise,
choix des matières premières,
 finition,
présentation,
garantie totale
crédit longue durée.

en vous recommandant de cette revue : documentation complète et gratuite sur simple demande.

g. becker 54, rue des petites écuries, paris 10^e - tél. : 770.17.18



Rock & Folk
actualités
par
Jacques Barsamian
Robert Baudalet
Pierre Chatenier
Jean-Noël Coghe
Patrick Darnay
Philippe Rault
Jean Tronchet
Jacques Vassal

pete seeger à paris

Pete Seeger est né le 3 mai 1919 à New York. Il vit maintenant dans la petite ville de Beacon, dans le même état. Sa mère était professeur de violon et son père un éminent musicologue; mais Pete avoue qu'il n'avait pas du tout l'intention de se destiner à la musique. « Vous savez bien », commente-t-il, « si votre père est homme d'église ou de loi, c'est une raison suffisante pour que vous soyez décidé à ne jamais devenir pasteur ou juriste ». Cependant, à 8 ans, il jouait déjà correctement de l'ukulele et, plus tard, tenait la partie de banjo ténor dans l'orchestre de son école. « Je connaissais pratiquement tous les airs à la mode des années 20 et 30 et cela développa en moi un certain sens de la musique et des chansons. » Mais Pete Seeger n'avait pas encore trouvé sa voie. Ce n'est qu'en 1935, au cours d'un festival de danses folkloriques à Asheville en Caroline du Nord, qu'il fit la découverte qui allait déterminer son avenir. Pour la première fois, il voyait une foule de gens rassemblés uniquement par une passion commune pour la musique. Pour la première fois, il comprenait ce qu'était la véritable fusion des paroles et de la mélodie dans la chanson populaire. Ce fut une révélation. Sous l'amicale direction d'Alan Lomax, Pete entreprit des recherches systématiques et acharnées, dans les considérables archives de la bibliothèque du Congrès, sur la musique folklorique américaine. A la suite de quoi, durant la période qui précéda la seconde guerre mondiale, il se mit en route, banjo sur l'épaule, à travers les états du sud et du centre, prenant des notes, observant tous ceux qui se

rassemblaient pour chanter ou jouer de la musique. De 1942 à 1945, Pete rejoignit les Forces Armées. Son talent pour drainer un vaste public le fit verser dans les « Services Spéciaux ». Il peut avouer aujourd'hui avec une certaine pointe d'humour : « Quand mes gosses me demandent : Papa, qu'est-ce que tu as fait pendant la guerre, je leur réponds: je jouais du banjo. » Après la guerre, il forme, avec Woodie Guthrie et Lee Hays, les Almanac Singers, un groupe folklorique renommé qui sillonne le pays, se produit partout et enregistre de nombreux disques. En 1949, il collabore à la formation des Weavers avec Ronnie Gilbert, Lee Hays et Fred Hellerman. Il reste avec eux jusqu'en 1952. On n'a pas oublié le célèbre enregistrement en public, au Carnegie Hall, de « Sixteen tons », « Oh when the saints go marching in » et du « Goodnight Irene » de Leadbelly (qui les plaça en tête du hit-parade). Pete Seeger est maintenant le chef de file incontesté des chanteurs de folklore aux États-Unis. Il a ainsi remplacé Woodie Guthrie cloué,

depuis plus de dix ans, sur son lit d'hôpital. Pete Seeger a enregistré pour Folkways plus de cinquante albums dont les « American favorite ballads » et « Hootenany », un 33 t en public avec la participation de Big Bill Broonzy, Lightning Hopkins, Memphis Slim et Willie Dixon, publié en France par Le Chant du Monde et primé en 1965 par l'Académie Charles Cros. CBS a également sorti plusieurs 30 cm dont un enregistrement très intéressant fait au Carnegie Hall. C'est le fameux « We shall overcome ». Le plus important, pour Pete Seeger, est de constater l'enthousiasme grandissant du public pour la chanson folklorique. De petits clubs, de petits cabarets sont devenus de véritables pépinières de chanteurs de folklore. Parmi ses nombreuses compositions on lui doit récemment le « Guantanamo » des Sandpipers qui a remporté un joli succès. Pete Seeger sera le 10 janvier à l'Olympia, ce sera là un spectacle très important que les lecteurs de Rock & Folk — et tous les amoureux du folk-song — ne doivent pas rater. P. R.

Pete Seeger.



la grève est finie

A Paris, le 8 décembre, s'est achevée la grève des musiciens. Elle aura duré près de cent jours. Le conflit, qui opposait le Syndicat des Musiciens aux producteurs de disques, s'est terminé par un nouvel accord qui prévoit un salaire de base de 85 francs, lequel sera porté, en septembre 1967, à 90 francs. Au mois de juillet dernier, les musiciens (qui étaient payés pour un « service », c'est-à-dire trois heures d'enregistrement, de 65 à 75 francs) réclamaient par l'entremise du porte-parole du Syndicat des Musiciens de Paris, M. Arthur Haneuse, de 90 à 100 francs pour les solistes. A cela, les éditeurs de disques répondaient que les musiciens français bénéficiaient d'avantages sociaux coûteux tels que la Sécurité Sociale et qu'ils étaient souvent en retard aux séances, ce qui entraînait le paiement d'heures supplémentaires calculées de la façon suivante : 20 % pour le premier quart d'heure et 40 % pour le second... Les musiciens se mirent donc en grève au mois de septembre, mois pendant lequel les enregistrements sont les plus nombreux, les nouveaux disques devant en effet sortir de préférence avant les fêtes de fin d'année. Le marché du disque, qui connaissait déjà une crise, a ainsi été complètement perturbé. Pris entre leur sympathie pour les musiciens et leurs obligations vis-à-vis de leur maison de disques, les chanteurs ont eu des réactions diverses. Par solidarité avec les musiciens, Georges Brassens, Jean Ferrat, Enrico Macias et Jacques Brel

ont refusé d'enregistrer. D'autres, comme Sacha Distel et Mireille Mathieu, ont accepté les nouveaux tarifs du syndicat et ont pu faire leur disque. Les fabricants de disques, pour contrer le mouvement, sont allés enregistrer à l'étranger, pratique qui devient, même en temps normal, de plus en plus courante. Les studios et les musiciens y sont, paraît-il, meilleurs (?). Les derniers disques de Johnny Hallyday, Françoise Hardy, Michel Polnareff, Dick Rivers, Eddy Mitchell et Hugues Aufray ont été ainsi enregistrés à Londres avec des musiciens, des arrangeurs et des preneurs de son anglais. Mais, rapidement solidaires, les musiciens étrangers ont refusé de travailler pour des chanteurs français. Quelques disques ont néanmoins été réalisés, dit-on, — des disques pirates en quelque sorte — grâce aux progrès de la technique et à l'utilisation de magnétophones à quatre pistes : le studio était loué au nom d'un chanteur anglais ; l'accompagnement d'orchestre était enregistré sur trois pistes. Il ne restait plus au chanteur français qu'à graver sa voix, en play-back, sur la quatrième piste. Enfin, à Paris même, des enregistrements ont eu lieu pour des chanteurs qui utilisaient leurs propres musiciens non syndiqués. Ce fut le cas du dernier disque de Jacques Dutronc, « Les play boys ». De tout ceci, il résulte que la grève, pour gênante qu'elle fut, n'a pas complètement paralysé le « métier ».

Personne ne veut main-

tenant reconnaître qu'il a souffert de cette interruption du travail. Mais les enregistrements à l'étranger ont coûté plus cher qu'à Paris et les jeunes chanteurs n'ont pas pu faire de disques car les maisons hésitaient à engager des frais supplémentaires quand elles n'étaient pas sûres du résultat. Les arrangeurs français ont dû laisser la place à leurs collègues étrangers et les musiciens ont eu du mal à résister pécuniairement à une grève aussi longue, grève assez mal organisée en somme puisque tous les disques importants ont été cependant réalisés, et cela sans leur concours. Par contre, il est paru pendant cette période un nombre incroyable de 45 t de variétés anglaises et américaines, assez « rock

& folk » d'ailleurs dans l'ensemble. Il est sans doute souhaitable que la France ne tombe pas dans l'excès des États-Unis où le syndicat des musiciens contrôle complètement le marché du travail : ses agents possèdent le double des clés des studios d'enregistrement et peuvent, à tout moment du jour ou de la nuit, venir vérifier si les enregistrements se font d'une manière syndicale, c'est-à-dire avec des musiciens syndiqués aux U.S.A. et sans play-back. La grève est terminée et déjà on entend parler du délicat problème que posent les nombreux musiciens étrangers qui viennent travailler en France alors que la réciprocité n'est pas possible.

PIERRE CHATENIER



RINGO STARR ET JACQUES BREL
Cela s'est passé au château du Duc de Bedford, dans les environs de Londres. Jacques Brel était venu faire ses adieux sur la scène du « Royal Albert Hall », au moment même où on annonçait la séparation des Beatles. Ringo et Jacques Brel n'ont pas pu échanger leurs opinions. Aucun des deux ne parle la même langue que l'autre. Ils n'ont échangé que des grimaces. Ils sont experts en la matière ! Derrière Brel, on aura bien sûr reconnu Eddie Barclay.

un nouveau monstre : lou rawls

Jetez un coup d'œil du côté du Billboard ou du Cashbox et vous découvrirez un nouveau monstre de la scène américaine, Lou Rawls. Lou est un enfant du Southside de Chicago. Né là-bas il y a vingt-cinq ans, il fréquenta d'abord la Dunbar High School, une école sur les bancs de laquelle plusieurs Flamings, Dee Clark et Sam Cooke ont déjà usé leurs fonds de culotte. A 7 ans il entre dans l'inévitable chorale, véritable pépinière de talents musicaux dans toutes les villes noires des États-Unis. Lou est bientôt remarqué par les Pilgrim Travellers, l'un des meilleurs quartets « spiritual » des U.S.A. Il reste avec eux jusqu'à ce qu'il s'engage, pour deux ans, dans l'armée. En 1959, il apparaît dans le « show » Dick Clark au Hollywood Bowl. Il se permet d'y chanter en direct et recueille les plus forts applaudissements de la soirée. Il est engagé aussitôt dans deux spectacles télévisés de la Warner Bros, « Bourbon street beat » et « 77 sunset strip ». Sa carrière discographique débute chez Shar Dee (« Kiddio-Walkin ») et se poursuit chez Candix (« 80 ways », « When we got old »). Capitol, qui flairait une vocation bien au-dessus de l'ordinaire, rachète ensuite son contrat en 1961. Lou s'associe avec Les McCann pour réaliser un album en 1962, puis avec l'arrangeur et chef d'orchestre Onzy Matthews pour le 33 t « Black and

blue » (sélection de classiques du blues : « Roll' em Pete », « Trouble in mind », « St James infirmiry »). En 1966 c'est enfin la gloire, notamment avec son dernier album que Pathé-Marconi va sortir en France, « Lou Rawls Live ».

On y présente le « Souful Mr. Lou Rawls », mais il doit y avoir méprise parce que Lou est l'opposé du chanteur « soul ». On aurait dû au contraire annoncer le « Cool Mr. Lou Rawls », car Lou n'a pas la rudesse et la simplicité des chanteurs à la Otis Redding ou à la Sam and Dave. On perçoit à travers sa voix le Noir instruit — il a fait ses études au Art Institute de Chicago — parfois même un peu sophistiqué. Souvent au milieu de ses chansons, il s'interrompt et raconte, pour le plus grand plaisir de l'auditoire, ses démêlés amoureux, le tout avec beaucoup d'humour et une finesse d'esprit rares. L'ensemble de son répertoire est de très grande classe et il atteint les sommets dans « Tobacco road ». Les endroits où Lou est le plus à l'aise, ce sont naturellement les cabarets de Chicago, sa ville natale ; c'est en effet sa vocation ; le cabaret est le lieu où il peut le mieux exploiter l'aspect « showman » et le côté « entertainment » dans lequel Sammy Davis Jr. est passé maître. Lou Rawls, retenez bien ce nom, on en reparlera bientôt et souvent. P. R.

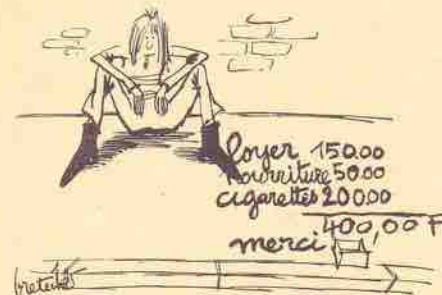


Le New Vaudeville Band.

winchester premier au billboard

Quand Geoff Stephens, professeur de son état, abandonna les livres, voici quelques années, pour se lancer dans le monde du spectacle comme imprésario, producteur de disques et auteur de chansons, il pensa qu'un jour ou l'autre il arriverait à « faire quelque chose » ayant rapport avec ce qu'il avait toujours aimé, la sonorité des vieux enregistrements. Depuis toujours il passait un temps fou à traîner dans les vieilles boutiques de disquaires pour y glaner les 78 tours de la période 1920-1930. Un beau jour, à 32 ans, il produisit une chanson que tout le monde avait l'impression d'avoir déjà entendue. Il savait comment il devait la faire « sonner ». C'était « Winchester cathedral ». Entouré de musiciens de studios londoniens, il la chanta lui-même avec la voix haut perchée d'un ténor de 1925. Le New Vaudeville

Band était né avec sa musique plaisante à la Spike Jones et son chant gai et nasillard à la Fats Waller. Un million de 45 t simples et trois cent mille albums 30 cm ont déjà été vendus aux États-Unis, assurant au titre une belle première place au Billboard. En France, Claude François en avait chanté une adaptation en français à la télévision. Rappelez-vous : « Je travaille à l'usine, je mange à la cantine etc. » Voulant prouver que le bon sens n'est pas absent du « métier », l'éditeur, Rolf Marbot, a interdit cette version et fait récupérer les souples déjà partis aux radios, les paroles lui semblant sans doute trop con... testables. Claude François est retourné au studio chanter un nouveau texte et le disque est enfin sorti avec comme titre français « Winchester cathedral ». Bonne idée, mais n'aurait-on pas pu y penser plus vite ? J. T.





Eric Burdon.

eric burdon: je défendrai le rock pur

« Plus que jamais, je veux enregistrer des vieux morceaux d'Elvis Presley comme « Jailhouse rock » et « Shake, rattle and roll ». Plus que jamais, sur scène, je défendrai le rock pur. C'est pour cela que je chante le fameux « Rock around the clock » de Bill Haley, « Sweet little 16 » de Chuck Berry et « C.C. rider » de Lavern Baker. D'ailleurs, tu peux t'en apercevoir, je continue à m'habiller comme les pionniers du rock : blouson de cuir, chemise cow-boy et blue-jeans. Comme eux, je vis ce que je chante et si j'enlève ma veste, c'est parce que j'ai besoin de me libérer ». Tels furent les premiers mots d'Eric Burdon que je venais de rencontrer dans les coulisses de l'Olympia.

« J'adore le public français qui est resté fidèle à cette tendance musicale. J'adore la France et ce que je te dis n'est pas « bidon », tu n'as qu'à demander à des Anglais qui me connaissent bien, ils te le confirmeront. » Il y a deux ans, Eric Burdon et les Animals étaient numéro 1 dans le monde entier avec « The house of the rising sun ». Aujourd'hui, l'organiste est devenu célèbre avec son propre

groupe, l'Alan Price Set; Hilton Valentine, le soliste, chante du folk-song et Chas Chandler, l'ancien bassiste, travaille dans une agence artistique. Ensemble, ils avaient réussi bien d'autres tubes, de « I'm crying » à « Don't bring me down ». Aujourd'hui, conservant son batteur Barry Jenkins, Eric vient de reformer un nouveau groupe avec Danny McCullough (comme bassiste) et deux solistes, l'un dans le style de Jeff Beck et Pete Townshend, John Weider, l'autre dans le style d'Eric Clapton, Vic Briggs. « Ce qui permet par exemple à John de jouer du violon dans « Paint it black ». Le résultat est unique. Enfin, je vais pouvoir chanter ce que j'aime. » Souriant et en parfaite santé, Eric poursuit : « Little Richard est formidable, ce fut l'un des premiers chanteurs de rock'n'roll inspirés par le gospel. Il a influencé à son tour beaucoup de chanteurs comme Paul McCartney. Je vois fréquemment les Beatles : L'autre jour, John Lennon m'a posé plusieurs questions au sujet de mon nouveau groupe, c'était gentil de sa part. Quant à George Harrison, je m'entends fort bien avec lui. »

— Eric, que penses-tu de la bagarre?
— Cela fait partie de la vie, mais je la déteste, et me retire à chaque fois que j'en sens une arriver!
— Et du progrès?
— Le progrès est nécessaire, j'essaie moi-même de progresser au maximum. A cet effet, je voudrais allier la poésie au rock'n'roll. Sur ce, on appelle Eric Burdon qui s'excuse auprès

de moi. Son tour est venu. Entouré de ses Animals, il est déjà sur la scène de l'Olympia. Le public l'applaudit longuement. Pour terminer, je citerai cette phrase de Jerry Lee Lewis qui l'a vu il y a quelques semaines au Scene Club de Londres : « Ce type-là est l'un des seuls chanteurs anglais qui sachent interpréter du véritable rock. » J. B.

1967 : ère du midem an I

Paris n'est plus le fief incontesté de l'édition musicale française. Depuis quelques années, les gens du « métier » déploient, durant la belle saison, une activité considérable sur la Côte d'Azur d'où sont lancés les « tubes » de l'été. Certains producteurs de disques transforment des bateaux de plaisance en studios émetteurs pour présenter leurs vedettes aux vacanciers transistorisés. Enfin, la « Rose d'or de la chanson » qui révéla Michel Polnareff, est décernée chaque printemps à Juan-les-Pins. Poursuivant dans le temps l'investissement de la place, le Marché International du Disque et de l'Édition Musicale va, pour la première fois, tenir ses assises à Cannes du 30 janvier au 4 février prochains, juste après le Festival de San Remo. Éditeurs de disques et de musique, auteurs, compositeurs, interprètes, impresarii, organisateurs de spectacle, journalistes spécialisés et tous les autres professionnels vont se retrouver pendant une semaine et exposer leurs productions dans le cadre du Palais des Festivals, équipé de stands, bureaux, auditoriums, salle de projections, etc... Au moins 35 pays seront représentés et plusieurs centaines de participants ont annoncé leur venue. « Rock & Folk » sera naturellement présent à cette manifestation. Des galas se dérouleront

chaque soir dans la Grande Salle des Ambassadeurs, au Casino Municipal de Cannes, où les firmes de disques présenteront leurs poulains aux spécialistes du monde entier. Un trophée sera remis au chanteur ou orchestre de chaque pays (ou groupe de pays) représentés ayant vendu le plus grand nombre de disques pendant la saison 1965-1966. Cannes affirme ainsi sa vocation de point de rencontre international des métiers du spectacle : cinéma avec le Festival du Film, télévision avec le MIP-TV (Marché International des Programmes de Télévision) et MIDEM. Bernard Chevry, déjà responsable du MIP-TV, assure la réalisation de cette importante manifestation. Il a installé ses quartiers généraux 9, rue de Magellan à Paris (8^e) et au Palais des Festivals, 50 La Croisette à Cannes (Alpes-Maritimes). R. B.

Le trophée du Midem.



all
right,
allwright!

« All right, Allwright ! » Graeme me reçoit dans sa loge à Bobino, après son tour de chant couronné de succès dans le programme de Raimon. « Qu'as-tu fait avant de chanter ?
— A l'âge de 21 ans j'ai obtenu une bourse qui m'a permis de quitter la Nouvelle Zélande et d'aller faire du théâtre à Londres. J'y suis resté 3 ans et c'est là que j'ai connu ma femme (elle est française). Je suis venu en France ensuite et j'ai encore fait du théâtre mais à Saint-Étienne. J'ai été décorateur, puis comédien quand j'ai su parler assez bien le français. Je ne vivais que pour le théâtre.
— Comment alors es-tu passé à la chanson ?
— Je chantais depuis longtemps, mais seulement pour le plaisir. Un jour un de mes copains a voulu qu'on fasse un duo en public. J'y ai pris goût et je me suis mis à composer mes chansons ; d'abord en anglais puis en français. Peu après j'ai rencontré Colette Magny qui a aimé ce que je faisais, puis Mouloudji chez qui nous avons fait un premier disque, un copain italien et moi. Le disque passa inaperçu et j'étais assez découragé. Mais un jour où je

chantais à la « Contrescarpe » un type de chez Philips est venu me dire qu'ils voulaient que je fasse un disque chez eux. Comme ça leur plaisait, on a fait ce LP au lieu du 45 t prévu.
— Préfères-tu chanter en français ou en anglais ?
— Ah, en anglais ! D'abord sans doute parce que c'est ma langue maternelle ; et puis l'anglais, c'est plus coulant, ça me permet de dire plus de choses en chansons. Tu peux dire : « Aaaaaaaa I don't care... » mais essaye de chanter « Jeeeeeee m'en fous » ; ça ne passe pas. C'est pour ça que les traductions sont en général un pis aller, car elles font perdre de leur valeur aux chansons. D'ailleurs je ferai probablement de moins en moins de traductions ; je préfère ou bien composer directement en français, ou bien chanter en anglais.
— Dans tes chansons, attaches-tu plus d'importance aux paroles ou bien à la musique et au rythme ?
— Je crois que, dans une bonne chanson, les deux éléments doivent s'unir de manière équitable. Mais j'attache de l'importance au rythme, parce que j'aime beaucoup le jazz et le blues.



Graeme Allwright.

— Quels sont tes chanteurs de folk-song préférés ?
— J'aime surtout Woody Guthrie et Cisco Houston : je crois que ce sont eux les plus naturels et les plus près du folklore, sincèrement. J'aime beaucoup aussi Pete Seeger. Je l'admire surtout comme homme : il a un grand mérite et le folk-song lui doit beaucoup.
— Et Joan Baez ?
— Formidable : elle a une voix si belle que je pourrais l'écouter pendant des heures sans me lasser...
— Aimes-tu le rock et le « rhythm and blues » ?
— Oui, quand c'est bon. Par exemple, James Brown a de très bonnes chansons. Il fait un peu trop de « cinéma »,

mais il a un grand talent.
— Et les chanteurs français ?
— J'aime Brassens surtout, Brel aussi. Comme chanteuses, Anne Sylvestre et aussi Marie Laforêt. J'admire vraiment ces gens-là.
— As-tu un grand projet ou un grand rêve ?
— C'est difficile à dire (il hésite). Je crois qu'il y a quand même une chose que j'aimerais faire : je connais un petit village en Tchécoslovaquie, où je suis allé plusieurs fois, et où tous les ans est organisée une grande fête folklorique pendant plusieurs jours de suite. Les gens sont heureux, ils chantent et boivent (sans se saouler). Ils retrouvent le meilleur de leur folklore et perpétuent une très belle tradition. Eh bien, mon rêve à moi serait d'organiser un festival de ce genre en France, dans un cadre naturel. On y retrouverait confrontés des gens de tous pays, et leur meilleur folklore à chacun : une rencontre entre l'Est et l'Ouest par le folklore. Ce serait vraiment formidable !
Puisse-t-on exaucer ce vœu, il le mérite, car Graeme est de ces hommes qui voyagent et passent dans bien des endroits, mais restent dans les cœurs : c'est un Homme avec un grand H. J. V.



VIVENT LES CHARLOTS

C'est pour l'émission d'Europe 1 « Dans le vent », présentée par Hubert, que les Charlots écrivirent de nouvelles paroles sur des succès du jour. « Je dis n'importe quoi, je fais tout ce qu'on me dit » eut un tel succès qu'ils décidèrent de l'enregistrer. Cette chanson fut rapidement classée parmi les toutes premières du hit-parade de « Dans le vent ». Elle décida de la carrière des Charlots qui s'appelaient encore les Problèmes à cette époque. Leur deuxième disque est tout aussi farfelu que le précédent avec « Elle a gagné le yoyo en bois du Japon avec la ficelle du même métal », « Charlots pub's », « Der Noel von Scharlots » et « Elle avait du poil au ventre ». Les Problèmes sont morts, vivent les Charlots ! P. D.



Zoot Money.

zoot money et son big roll band

Zoot Money's Big Roll Band est l'une de ces formations anglaises, directement inspirées du rhythm and blues américain. Ces groupes, vulgarisateurs à mon avis trop méconnus, ont grandement contribué à l'avènement et à la popularité des James Brown, Otis Redding, Wilson Pickett et autres...

La plupart de ces ensembles « soul-sound » existaient avant les groupes « pop ». Généralement, ils se composent d'un orgue, souvent tenu par le chanteur, d'une guitare solo, d'une basse, d'une batterie et de deux saxophones (baryton et ténor). Les plus connus, parce que commerciaux, sont Georgie Fame and the Blue Flames et Alan Price Set. Dans un style approchant notons aussi John Mayall, Ronnie Jones and the Blue Jays, et le Mike Cotton Sound dont est issu Dave Rowberry, l'actuel organiste des Animals. Éric Burdon a, du reste, depuis longtemps, décidé de reconverter les Animals en une formation de ce genre. Les Animals se sont d'ailleurs déjà produits avec une formation de jazz moderne qui comprenait trois saxos ténors, un saxo baryton et trois trompettes....

Zoot Money qui, grâce à son dernier enregistrement (« Big time operator »), s'est révélé au grand public, n'est pas un nouveau venu. C'est un habitué de nombreux clubs de jazz et qui a déjà gravé plusieurs faces. Il possède parmi ses fans des

gens comme Georgie Fame ou les Animals qui ont inclus dans leur dernier microsillon « Gin house blues », morceau qu'avaient déjà enregistré Zoot et son groupe... George Bruno Money qui, en hommage au saxophoniste de jazz Zoot Sims a décidé de se surnommer Zoot, est né le 17 ou le 19 juillet 1942 (son père s'était trompé de deux jours lors de la déclaration de naissance pour les registres de la mairie). Selon ses amis, Zoot est

doué d'un véritable talent de clown. Sa musique est sincère, sauvage, mais toujours teintée d'humour... « Le rock and roll noir est ma conception du rhythm and blues », dit-il.

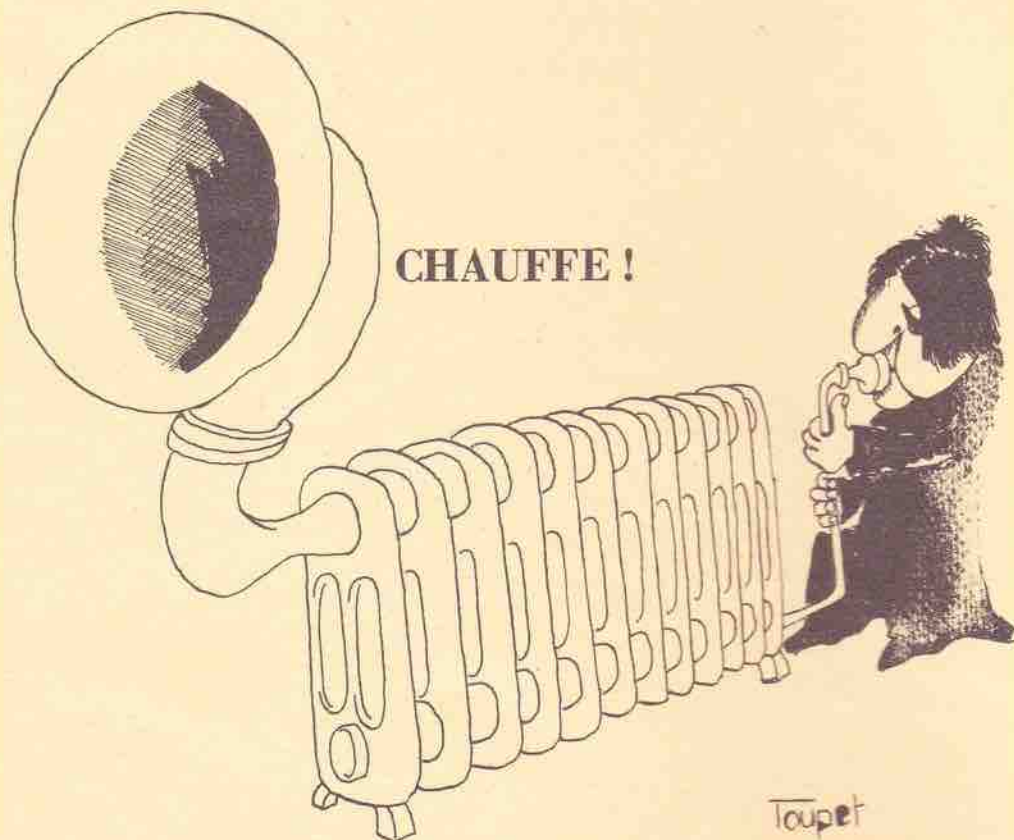
Le Zoot Money's Big Roll Band a été formé le dernier jour de 1963. Après avoir joué dans les formations d'Alexis Korner et de Manfred Mann — et exercé de nombreux métiers comme celui de laveur de carreaux — Zoot, organiste et chanteur, est pris en mains par Robert Hind. Zoot fait alors venir de Bournemouth, sa ville natale, de jeunes musiciens avec qui il forme le Big Roll Band. Actuellement, celui-ci comprend Allen Collins, batterie, Andy Somers, guitare, Johnny Almond, saxo baryton, Nick Newall, saxo ténor et Paul Williams, basse.

Paul Williams est également chanteur : il mène séparément sa propre carrière phonographique et se produit sur scène en solo, évidemment accompagné par le Zoot Money' Big Roll Band dont il reste le bassiste...

C'est certainement un cas unique en son genre... Il reste à souhaiter que le « Big time operator » trouve audience en France où, on ne sait trop pourquoi, on a souvent tendance à rejeter des formations de la valeur de celle de Zoot Money... J.-N. C.



A BAS LE SOLFÈGE
Antoine a démystifié les idoles ; G. Charnoz se propose de démystifier la notation musicale. Grâce à sa Méthode Cybernétique de Guitare, ce sympathique chercheur a mis au point une technique ultra-rapide d'initiation à la guitare ne nécessitant plus l'étude ingrate du solfège. Vous pouvez vous procurer sa méthode (prix 20 F.) en lui écrivant 24, Bd des Batignolles, Paris 17^e. Tél. LAB 4437.



que devient hector ?

— Hector, comment estimez-vous avoir évolué depuis vos débuts?

— J'ai été engagé dans ma première maison de disques comme un « rock and roller ». Depuis, j'ai tendu vers le « rhythm and blues » avec un accompagnement de cuivres qui permet de varier les accords habituels. Mon prochain disque, le quatrième, révélera encore un changement important avec des morceaux inédits devant toucher un public international.

— Comment avez-vous trouvé le spectacle rock de l'Alhambra?

— J'ai aimé Bill Haley car le voir est émouvant et il connaît vraiment le métier alors que les groupes anglais, passés avant lui, ignorent tout du travail de la scène.

— Même Spencer Davis?

— Non, c'est ce qu'il y a eu de mieux. Le chanteur est très bon et les musiciens savent régler leurs amplis.

— Êtes-vous sincère?

— J'ai joué un personnage au début — ce n'est un secret pour personne — qui était sans doute trop en avance pour le public.

— Vous avez donc fait figure de pionnier aux cheveux longs?

— A l'échelle de la France, oui, bien que ce soit un grand mot.

— Antoine, venu plus tard, vous aurait-il volé votre place?

— Non, il a fait quelque chose de différent. Et il y a de la place pour tout le monde. Par exemple, aux U.S.A., Elvis Presley n'a pas pris la place de Bill Haley. Mais lorsqu'on monte sur scène, on doit avoir certaines connaissances du métier. Antoine ne les avait pas au début. Je ne pense

pas qu'il les ait non plus un jour ou l'autre.

— Édouard aussi joue un personnage.

— Oui, mais on sait que c'est Jean-Michel Rivat, déguisé, avec une perruque. C'est une réaction anti-Antoine. Ça peut aller loin. Pourquoi n'y aurait-il pas un anti-Édouard?

— Vous êtes maintenant un chanteur sérieux...

— Oui mais la scène a toujours une part de comédie. James Brown pleure en scène et se jette à genoux sur commande comme dans une pièce de théâtre.

— Maintenant que vous n'êtes plus le « Chopin du twist », que pensez-vous du « folk-song »?

— C'est surtout un phénomène américain ; ou alors, si on envisage le côté français, on peut presque y inclure Brassens, ou Boris Vian (voir l'interdiction du « Déserteur » sur les ondes). Une bonne chanteuse dans le genre Joan Baez va sortir bientôt ici, Renée Massoneau, mais elle n'a pas encore choisi son nom d'artiste. Il faut envisager le « folk-song » ici, chez nous, comme des lignes mélodiques mais sans problème politique. Le message dépend du pays. Si Bob Dylan parle de la guerre du Vietnam, ça le regarde. Mais on n'est pas touché ici par les problèmes américains. Regardez le cas de la ségrégation : les Nord-Africains peuvent voter, travailler, leurs enfants peuvent aller à l'école avec les nôtres. En fait, il n'y a pas de problèmes assez importants en France pour en faire une chanson, sinon des questions générales : « Les trompettes de la renommée » par exemple. Peter, Paul and Mary considèrent justement

Brassens comme le plus grand « folk-singer » français.

— Vous portez les cheveux longs depuis longtemps. Le fait que beaucoup de gens en fassent autant aujourd'hui ne vous donne-t-il pas envie de les couper?

— Heu... c'est pas dit...

— Où placez-vous le rock par rapport au « rhythm and blues »?

— Le premier laisse la place au second ; on se rapproche plus du jazz quoique Bill Haley soit plus jazz que Otis Redding ; c'est moins saccadé, plus be-bop. Mais on va vers des orchestrations à la James Brown et donc vers la qualité.

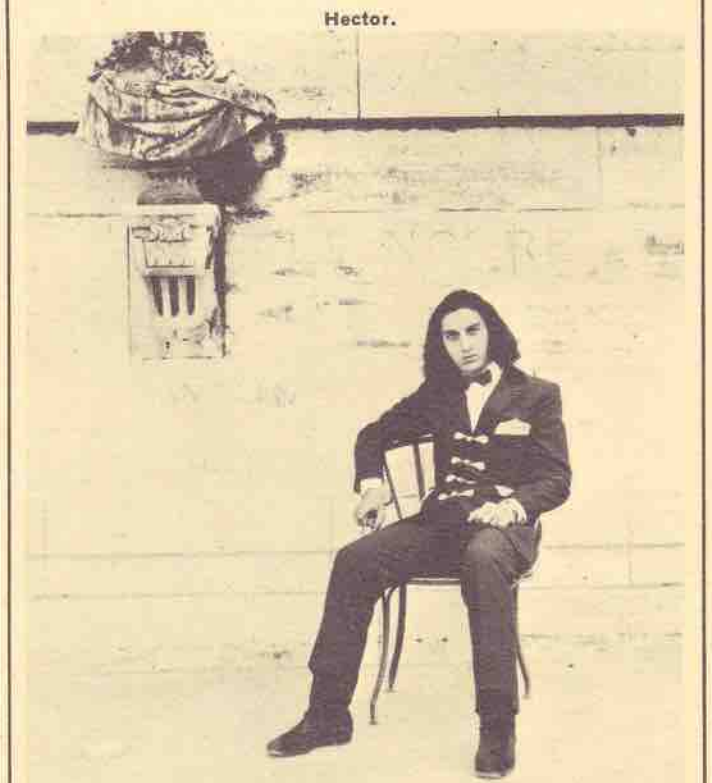
— A quoi attribuez-vous le mouvement beatnik?

— Il n'a pas de raison d'être en France, c'est simplement une mode.

— Aimez-vous l'accordéon?

— Oui j'aime bien certaines choses. Quand j'ai vu Bill Haley en Italie, sur scène, il y a 6 ans, il avait un accordéoniste. L'instrument n'est pas plus ridicule que l'harmonica car il a plus de possibilités avec le même genre de son. Je pense, d'ailleurs, qu'on arrivera à une forme de rock bien français qui placera la France sur le même plan que l'Angleterre et les États-Unis. Los Bravos ont su inclure, par exemple, dans les chœurs de leur dernier disque une consonance flamenco réussie. L'avenir nous dira ce que sera cet apport français.

J. T.



Hector.

télégrammes

de Jacques Barsamian

Les **Four Tops** seront en Europe à la fin du mois et **Ray Charles** en avril ■ Les **Beach Boys** ont reçu un disque d'or pour « Good vibrations » ■ **Ronnie Bird** sort son nouveau 45 t le 14 janvier avec deux chansons originales et les adaptations de « You don't know like I know » (Sam & Dave) et « C. C. Rider ». « Tout va dépendre de ce disque ! » m'a-t-il dit ■ Les **Troggs** viennent de refuser une tournée en Australie ■ Titre du nouveau 45 t simple américain de **Chuck Berry** : « Club nitty gritty », enregistré il y a quelques jours à St-Louis ■ **Nino Ferrer** est actuellement très demandé en France ■ Les **Yardbirds** viendront en France au mois de mars ■ **Georgie Fame** se produira à Paris et à Cannes début février ■ Après **Bobino**, **Graeme Allwright** va faire le tour des Maisons de la Culture ■ **Tony Barrow**, attaché de presse des Beatles, a dit que leur prochain simple ne sortira pas avant la fin du mois en Grande-Bretagne. Les titres sont encore inconnus ■ On avait dit que **Jeff Beck** et **Jimmy Page** quitteraient les **Yardbirds**. **Jimmy** l'a démenti ■ **Dick Rivers** vient d'être décoré de l'ordre du Mérite National ■ La **Gunnel-Ramble Associate** est sans doute la maison de production la plus cotée. On y rencontre entre autres : **Georgie Fame**, **Alan Price**, **John Mayall**, **Zoot Money** et **Roger Young** ■ « As I look around me » est le titre du premier disque français de la charmante chanteuse anglaise, **Carol Friday** ■ **Roy Orbison**, dont le titre « There won't be many coming home » est un nouveau tube, viendra en Europe fin février ■ **Donovan** est l'un des invités des galas du MIDEM de Cannes le 2 février ■ **Bobby Hebb**, créateur de « Sunny » (ensoleillé), a écrit pendant son séjour en Angleterre plusieurs chansons ayant pour thème le brouillard ■ Les critiques anglais ont beaucoup apprécié les **Young Rascals**, dont ils disent qu'ils forment l'une des seules formations américaines pouvant rivaliser avec les leurs ■ **Michel Polnareff**, numéro 1 en Suisse, est allé faire des télévisions à Genève, à Stuttgart et à Milan ■ Les **Pretty Things**, dont le nouveau disque s'intitule « Progress », se seraient fait couper les cheveux et ne s'habilleraient plus en beatnik ■ Le **New Vaudeville Band** a refusé de passer au Musicorama de **Little Richard**. On le comprend... ■ **Tom Jones** va ajouter une section de cuivres aux **Squires**, le groupe qui l'accompagne. Il a bien raison ■ Ses admiratrices ont empêché **Scott Walker** de s'enfermer dans un monastère pendant dix jours. Il voulait étudier les chants grégoriens ■ Les **Troggs** étaient au **Bilboquet** le fameux soir où il y a eu de la bagarre. Ils ont remporté une image d'un Paris très « Chicago » ■ **José Saley**, dont le disque « J'en parlerai à mon cheval » se vend très bien, participe à des courses de trot (sur un sulky) à l'hippodrome de Cannes ■ **Jimmy Ruffin** (What becomes of the broken hearted) est l'un des plus anciens poulains de **Tamla-Motown** ■ **Donovan** pense que **Ray Davies** (**Kinks**), **Pete Townshend** (**Who**) et **John**

Sebastian (Lovin' Spoonful) sont les meilleurs compositeurs actuels ■ **Eric Burdon** vient d'écrire quatre nouvelles chansons avec son guitariste soliste **John Weider** ■ **Elvis Presley** a beaucoup d'admiration pour les talents de compositeur de **Bob Dylan** ■ Des nouveaux titres qui montent fort en Angleterre : **Happy Jack** (Les Who), **In the country** (Cliff Richard), **Save me** (Dave Dee), **Mustang Sally** (Wilson Pickett) et **I feel fine** (Les Cream) ■ « Any way you want me », le nouveau succès des **Troggs**, est un slow très différent de leur style habituel. **Reg Presley** y a des intonations à la **Cliff Richard** ■ **Vince Taylor** se produira le samedi 7 janvier à la salle des fêtes de **Le Havre-Craville** ■ Les **V.I.P's**, que l'on vient de voir à la **Locomotive**, seront en France du 2 au 12 février ■ **Jacques Dutronc** reçoit 3.500 lettres par semaine ■ **Vigon** partira effectuer une tournée en Angleterre au printemps prochain ■ Les **Pionniers du Rock** se réunissent tous les vendredis soirs au Club « Old Sam » (Robinson Village) et tous les samedis après-midi au **Golf Drouot** ■ Avis très partagés sur le passage des **Cream** à l'**Alhambra** le 16 décembre, mais même les plus sceptiques ont dû reconnaître le formidable doigté d'**Eric Clapton** ■ On annonce pour mars la venue du **Soul Package** avec **Wilson Pickett**, **Booker T.**, **Sam & Dave** et **Joe Tex** ■ Les **Habbits**, peu appréciés à l'**Olympia**, ont eu plus de succès que les **Moody Blues** le 10 décembre à l'**Omnibus** (Colombes) ■ **Sylvie Vartan** vient d'enregistrer en espagnol et en allemand. Il est même question qu'elle enregistre en flamand ■ Les **Shamrocks** qui sortent leur premier L.P. chez nous, seront de retour en France au mois d'avril ■ Les **Stormville Shakers**, anciens accompagnateurs de **Larry Williams**, viendront, eux, en février ■ A propos de **Larry Williams**, nous aimerions bien pouvoir enfin le voir en France cette année ■ « Two at a time » est le titre du nouveau 45 t simple de **Neil Christian** chez **Riviera** ■ **Ronnie Bird** s'est produit au **Week-End Club** il y a quelque temps et a obtenu un bon succès avec « Où va-t-elle », « Chante » et « C.C. Rider ». Il demeure le seul chanteur accepté dans ce club ■ Comme **Michel Polnareff**, **Cyril Azzam** compose en anglais et vient de faire les adaptations françaises des chansons de son premier 45 t ■ **Chuck Berry** se produira au **Saville Theater** de Londres le 19 février ■ « That's life », le dernier tube de **Frank Sinatra** est vraiment dans le vent ■ **Paul Jones** a rechanté avec **Manfred Mann** lors de la dernière émission télévisée « Top of the pop » pour 1966 ■ **Lulu** a refusé d'aller au festival de la chanson à **San Remo** ■ Un nouveau club s'est ouvert à Londres : « The upper cat ». En l'espace d'un mois, les **Who**, **Eric Burdon**, **Cliff Bennet** et le **Spencer Davis Group** s'y sont produits ■ **Cliff Richard** chante « I saw her standing there », des Beatles, dans son nouveau 30 cm ■ Un bon millier d'Anglais a signé une pétition pour demander la

(suite page 58)



Les Young Rascals.

A l'**Olympia**, les **Musicoramas** des 1^{er}, 3, 4 et 8 décembre ont permis d'entendre, sous le titre « L'épopée du rock », toute une série de vedettes rock et folk. Les photos de **Jean-Pierre Leloir** sont ici commentées par **Jacques Barsamian** qui était également au concert **Little Richard** dont nous parlons plus loin.



L'ÉPOPEE DU ROCK



Tom Jones.



Les Moody Blues.

1er décembre

J'avais du plaisir à écouter ce groupe très personnel il y a encore quelques mois mais les Moody Blues sont devenus communs aujourd'hui. Les deux nouveaux guitaristes semblaient souffrir du trac et l'ensemble manquait de répétition. Les Moodies eurent le tort, en outre, de jouer, à l'exception de « Bye bye Bird », « Stop » et « I don't mind », une majorité de morceaux inconnus. Tom Jones est sans aucun doute l'un des meilleurs « showmen » mondiaux; Tom eut le public en main pendant une bonne heure, que ce soit en interprétant du rock (Bama-lama Bamaloo), des slows (Don't play that song) ou de la variété (What's new pussycat). Sa tenue est irréprochable, par contre son groupe parut un peu léger. Une section de cuivres aurait mieux soutenu la voix puissante de T. J.

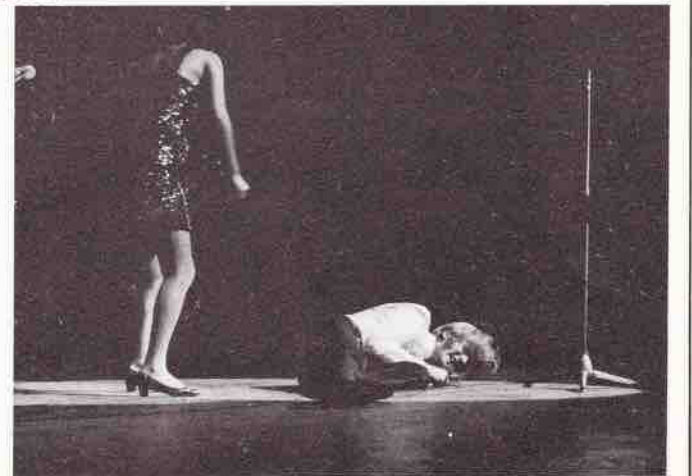


Eric Burdon.

Nino Ferrer fut égal à lui-même et chanta des succès que le public connaissait par cœur. Bonne fin de première partie pour le Musicorama des Animals. J'avais peur que les nouveaux Animals ne soient pas à la hauteur de leurs prédécesseurs. Tout au contraire. Les deux solistes, dans un style différent, sont excellents. Eric, plus rock que jamais, ne chanta qu'un de ses anciens succès : « The house of the rising sun ». Long live to Eric Burdon and the new Animals!

Nino Ferrer.

3 décembre





Eddy Mitchell.



4 décembre

Personnellement, j'aime mieux Eddy Mitchell dans ses slows (Toujours un coin qui me rappelle) que dans ses morceaux rapides (L'épopée du rock). Eddy Mitchell, qu'on l'aime ou non, demeure pourtant une grande figure du rock, et même de toute la variété française.



Jacques Dutronc.



Les Charlots (Marcel).



Manfred Mann.



Los Bravos.

Jacques Dutronc est une super-vedette de la chanson française rythmée. Grande classe et originalité; je pense qu'il est là pour très longtemps. En outre, beau garçon, Jacques plut énormément au public de l'Olympia qui reprit avec lui « Les playboys », « Les cactus », « Et moi, et moi, et moi », « Mini, mini, mini »... Une nouvelle idole dont les français peuvent être fiers. Passage un peu hâtif de Manfred Mann, un très bon ensemble anglais. Mike d'Abo, leur chanteur, est très sympathique bien qu'inférieur à Stevie Winwood et Eric Burdon lorsqu'il fait du rhythm'n'blues. Nous avons surtout apprécié « Just like a woman » et « Semi-detached, Mr James ». Quant aux Young Rascals, on m'en avait dit tellement de bien après leur passage à la Locomotive, deux jours plus tôt, que j'ai été un peu déçu. Certainement en raison du choix de leurs morceaux qui, à l'exception de « You've lost that lovin' feeling », étaient inconnus. Pourquoi n'ont-ils pas fait « Good lovin' » et « Come on up » ? Par contre, leur jeu de scène est excellent. Los Bravos m'ont agréablement surpris. Le chanteur a un timbre de voix très puissant, l'orchestre est de bonne qualité. Ils déchainèrent la salle avec « A new Orleans » et bien entendu « Black is black ». Mais je pense, comme Kurt Mohr, qu'ils devraient étendre leur répertoire à des créations personnelles plutôt que de puiser dans le rhythm'n'blues américain.

6 décembre



A vingt-trois ans, Jacques Dutronc est l'un des grands noms de la musique 67. Guitariste-soliste chez « El Toro et les Cyclones », accompagnateur d'Eddy Mitchell et Dick Rivers, auteur d'un « opéra à paroles variables » qu'il chantait le matin avec son père dans la salle de bains, compositeur de « Le temps de l'amour » et « Va pas prendre un tambour » pour Françoise Hardy ainsi que de musiques pour Zouzou et Peter Flam, assistant à l'artistique chez Vogue, Dutronc est un personnage! Sans le rencontrer, Jean Tronchot a entamé avec lui un dialogue imaginaire. Toute ressemblance entre ses réponses fictives et sa pensée véritable ne seraient que le pur fruit du hasard!

Tronchot - Dites-moi, mon cher Dutronc, j'aimerais enfin pouvoir faire la part des choses, statuer sur votre cas, en un mot savoir si vous êtes un chanteur qui fait de la direction artistique ou un directeur artistique qui chante. L'affaire est de la plus haute importance. Bien sûr, vous ne vous prenez pas au sérieux. Vous ne voulez que faire rire et rien d'autre. Pour ce faire, vous commencez par vous amuser vous-même. Le sens du gag fait votre charme... Et le désespoir des journalistes! C'est une gageure que de tenter de vous faire parler. Vous préférez, dit-on, esquiver les questions par une pirouette plutôt que d'y répondre. A l'issue de votre Musicorama, venant de voir le « Dutronc Show », je me suis rendu compte qu'au lieu de présenter à nos lecteurs Dutronc « chaud », je devrais leur pondre du Tronchot.

Dutronc - Croyez-vous que je sois jaloux? Pas du tout, pas du tout.
Tronchot - Je vous en prie, ne m'interrompez pas! Je suppose qu'en artiste digne de ce nom, vous êtes sincère et que vous souscrivez aux paroles de votre poète préféré, Jacques Lanzmann. En conséquence, étant le seul journaliste qui ne vous ait jamais rencontré, je me fais fort de livrer ici, en exclusivité, votre

première interview imaginaire. Vous ne parlez pas? Eh bien, mon cher Dutronc-la-joie, je vous ferai répondre, uniquement par les paroles de vos chansons, à mes questions insidieuses (1).

Dutronc - Évidemment, ça va de soi; ça va de soi, évidemment.

Tronchot - Je mets en route mon magnétophone imaginaire.

Dutronc - Dites, est-ce que tout est prêt?

Tronchot - Oui, ça tourne.

Dutronc - Bon, bon, merci... Vérifiez la tension.

Tronchot - C'est fait. Parlons un peu de votre distraction favorite, les filles, ou comme vous dites dans votre langage personnel, les « soutes ». La dernière en date, l'aimiez-vous vraiment?

Dutronc - Je l'aimai l'espace d'un jour.

Tronchot - Ah bon, vous changez de « soute » comme de chemise! Mais comment, diable, vous y prenez-vous?

Dutronc - Moi, j'ai un piège à filles, un piège tabou, un joujou extra qui fait crac-boum! Les filles en tombent à mes genoux.

Tronchot - Mais pourquoi avez-vous laissé tomber celle dont nous parlions?

Dutronc - Je m'en doutais, je m'en doutais, cette fille n'avait pas de cœur.

Tronchot - Et ça n'a pas marché?

Dutronc - Fatigué... Toute la nuit j'avais aidé mon père.

Tronchot - Mais alors, ce joujou...
Dutronc - Pas besoin de vous faire un dessin.

Tronchot - Je suppose que vous avez un autre truc, dans ces cas-là?

Dutronc - J'ai mis un tigré dans ma guitare pour mieux rugir en amour.

Tronchot - Mais vous ne pensez qu'à vous, dans ces aventures?

Dutronc - Non, je ne suis pas un égoïste; je suis un homme comme vous tous, un petit capitaliste qui des autres a la frousse.

Tronchot - Comment vous débarrassez-vous des filles qui vous importunent?

Dutronc - Dans mon lit, j'ai mis des

LE TOUR DUTRONC

cactus. Dans mon slip, j'ai mis des cactus.

Tronchot - Vos premiers disques étaient des 45 t. Pourquoi?

Dutronic - Tout est mini dans notre vie.

Tronchot - Pourquoi pensez-vous que les gens les achètent?

Dutronic - Ça les prend comme ça, d'un coup.

Tronchot - Vous avez très vite connu le succès.

Dutronic - Les gens sont fous, les temps sont flous.

Tronchot - On vous considère comme une vedette. Trouvez-vous cela normal?

Dutronic - D'un petit truc qui vaut des clous, ils se font un vrai Pérou.

Tronchot - Les journalistes veulent toujours rencontrer les artistes à succès...

Dutronic - Pas besoin de leur faire une interview!

Tronchot - Est-ce vraiment inutile? Et les critiques?

Dutronic - On nous cache tout, on nous dit rien.

Tronchot - Monsieur, pour l'honneur du journalisme...

Dutronic - On nous informe vraiment sur rien.

Tronchot - Mais alors, mais alors, mais alors, quels sont les meilleurs chroniqueurs?

Dutronic - Colin-Maillard et Tartempion, ce sont les rois de l'information.

Tronchot - Pensez-vous réellement tout ce que vous me déclarez sans ambages?

Dutronic - Aussi vrai que je m'appelle Georges.

Tronchot - Votre vie doit être plutôt mouvementée actuellement. Avez-vous cependant des instants de répit?

Dutronic - Le dimanche à la chasse au lapin, avec mon fusil, je suis le roi.

Tronchot - Gagnez-vous bien votre vie?

Dutronic - Comme un con de Parisien, j'attends mon chèque de fin de mois.

Tronchot - Avez-vous beaucoup d'admirateurs?

Dutronic - Sept cent millions de Chinois.

Tronchot - En êtes-vous sûr?

Dutronic - Moi, je me pique de le savoir.

Tronchot - Votre philosophie de la vie?

Dutronic - Le monde entier est un cactus, il est impossible de s'asseoir.

Tronchot - Comment supportez-vous physiquement cette « vie de fou » inhérente à votre métier?

Dutronic - Avec mon régime végétarien et tout le whisky que je m'envoie.

Tronchot - N'avez-vous pas peur qu'un autre jeune chanteur vienne prendre votre place dans le cœur des foules?

Dutronic - J'y pense et puis j'oublie.

Tronchot - Et si ça arrivait?

Dutronic - C'est la vie, c'est la vie.

Tronchot - Comment composez-vous? Votre dernière chanson par exemple...

Dutronic - En vacances sur la côte, j'ai écrit cette chanson pour tous ceux qui,

côte à côte, nagent dans une tasse en béton.

Tronchot - Que pensez-vous de la politique et de ceux qui la font?

Dutronic - Ils travaillent tout comme les castors ni avec leurs mains, ni avec leurs pieds.

Tronchot - Êtes-vous peureux?

Dutronic - Je ne crains pas les castors, les « supermen ».

Tronchot - Rêvez-vous souvent la nuit? Cette nuit par exemple?

Dutronic - J'étais le fils du père Fouettard. Toute la nuit j'avais fouetté à tours de bras les gens méchants.

Tronchot - On dit que vous avez été renvoyé du lycée Condorcet avec fracas.

Dutronic - Plus on apprend, plus on ne sait rien.

Tronchot - Est-ce vrai que votre père est ingénieur dans l'industrie minière?

Dutronic - « Mini », « mini », ça manque d'air. Moi, je préfère les « maxi ».

Tronchot - Bon, disons dans l'industrie « maxière ». Mais finissons comme nous avons commencé, par les rebutes.

Si vous voyiez votre petite amie dans les bras d'un autre, que diriez-vous?

Dutronic - Et moi, et moi, et moi!

Aime-moi, aime-moi, aime-moi!

(Émoi, émoi, émoi)...

JEAN TRONCHOT

(1) 33 t 30 cm Vogue C L D 701-30.

L'ÉCRIVAIN JACQUES LANZMANN, PAROLIER DE DUTRONC, RÉPOND A NOS QUESTIONS

— Comment avez-vous rencontré Dutronic?

— J'ai rencontré Dutronic par Jean-Marie Périer. A l'époque, Dutronic était plus Tronc que Du. Maintenant, il est tronc, mais il est aussi abdomen.

— Composez-vous en collaboration avec lui?

— Non. Je lui donne les textes, il en fait ce qu'il veut. Du pire et du meilleur. J'ai confiance en lui.

— En dehors de Dutronic, quels sont vos chanteurs favoris? (s'il y en a).

— J'aime toutes les chansons et tous les chanteurs, ce qui revient à dire que j'aime surtout les mauvaises chansons. Ce sont les mauvaises chansons qui me donnent le plus de joie; de colère aussi. D'une manière générale, je n'aime pas les chanteurs qui sont arrivés...

— A travers Dutronic, avez-vous l'impression de délivrer un message?

— Non. Moi, il y a longtemps que

j'ai livré le mien en écrivant des livres.

— Avez-vous été surpris par le succès de cette entreprise?

— Oui. Parce que cela ne me semblait pas facile de détrôner Antoine qui est très fort et très intelligent; mais je me demande si Dutronic ne sera pas à nouveau détrôné par Antoine. Les chanteurs sont comme les politiciens, ils sont plébiscités par le public, décapités aussi par lui et ressuscités aussi parfois. Guy Mollet tient depuis 1936... Tino Rossi aussi...

— Peut-on en déduire que l'humour a fait des progrès, que les jeunes y sont plus sensibles?

— Chez Dutronic il n'y a pas d'humour, il y a un ton, une couleur si vous préférez. Disons que cette couleur plaît pour l'instant aux jeunes.

— Aimez-vous les groupes anglais?

— J'aime les Beatles et les Rolling Stones, non parce qu'ils sont

anglais, mais parce qu'ils sont bons. Mais le meilleur des groupes actuellement pour moi, ce sont les Rascals.

— Aimez-vous le public? Pourquoi?

— Le public c'est vous, c'est moi et aujourd'hui je ne prise pas la même chose qu'hier; demain, je ne priserai pas la même chose qu'aujourd'hui. Le public n'est pas un homme, c'est une humeur. Et les humeurs, je m'en méfie.

— Devant la gloire actuelle de votre interprète, n'avez-vous pas envie de crier: « Et moi, et moi, et moi? »

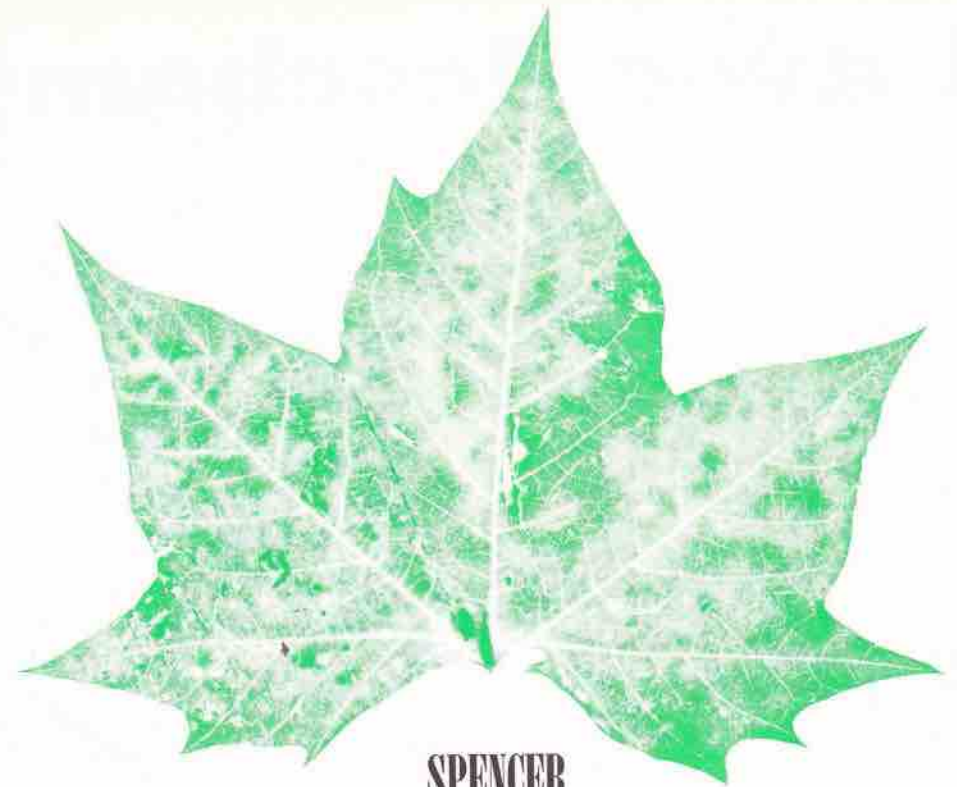
— Parfois il est plus intéressant de rester caché et de voir le monde s'agiter autour de votre cachette. Mais sans Dutronic mes paroles n'auraient qu'une valeur de paroles. Il les a personnalisées à la fois par son talent et son charme. Sans dire que Dutronic fait partie de moi-même, je dirais qu'il me prolonge.

JACQUES LANZMANN





Stevie Winwood



SPENCER & STEVIE

Jacques Barsamian et Philippe Rault ont vu le Spencer Davis Group qui se produisait, il y a quelques semaines au « Tube », le club « dans le coup » d'Aulnay-sous-Bois. Après son passage sur scène, ils sont allés pour « Rock & Folk » poser quelques questions aux deux membres importants de cette excellente formation britannique : Spencer Davis, le leader, et Stevie Winwood, le chanteur-soliste.

R & F — Spencer, vous venez d'obtenir un succès retentissant avec « Gimme some loving ». Comment en êtes-vous venu à enregistrer ce morceau ?

S. D. — Nous répétons au Marquee Club de Londres en octobre dernier, lorsque Muff, notre bassiste, s'est mis à jouer cette mélodie. J'ai pris ma guitare et Stevie s'est installé à l'orgue. L'air dans la tête, Stevie est rentré chez lui et le lendemain, quand nous nous sommes retrouvés, il avait déjà terminé les paroles !

R & F — En Angleterre, vous enregistrez pour une firme indépendante, Island Records, distribuée chez nous par Fontana. Quels sont les autres artistes importants sur ce label ?

S. D. — Les V.I.Ps, qui marchent bien avec « I wanna be free » et Jackie Edwards dont nous voudrions qu'on parlât plus souvent. Nous nous sommes

(suite page 65)

noël avec deschamps

Noël Deschamps. Quand on prononce ce nom, les gens, tout de suite, évoquent sa gentillesse, son amabilité, mais aussi son talent, son acharnement et son honnêteté. Il est devenu professionnel il y a quatre ans, après deux années de préparation. Originaire de Villefranche-sur-Saône, il prit le grand départ, comme tant d'autres, au Golf Drouot. On y assistait aux débuts d'Hallyday, ainsi qu'à l'apparition de groupes tels que « Les Chaussettes Noires » et « Les Chats Sauvages ».

A cette époque sacrée, le rock était pour ses fidèles une forme d'expression, un moyen de crier sa révolte. Deschamps avait besoin de cette musique virile qui devenait une drogue permettant d'oublier l'enfance malheureuse, la pension, l'usine, et puis l'accident, stupide et imprévisible, qui l'avait privé de son sport favori, le football. Il avait trouvé là matière à se dépenser physiquement et moralement. Le football étant proscrit, il lui fallait un dérivatif... Une grande



vedette? Pas encore! Il en est heureux. La gloire ne s'acquiert pas comme ça, du jour au lendemain. Elle se gagne petit à petit, au prix de grands sacrifices. Ce métier est une lutte constante, pas tellement contre les autres, mais le plus souvent contre soi-même. Il ne sait s'il possède l'étoffe d'une vedette. Il s'en fiche. Il espère, simplement, et fait tout pour progresser en demeurant confiant. A son actif, huit disques d'excellente qualité sont déjà publiés. Notons également plusieurs passages à l'Olympia, des critiques plus qu'élogieuses, une bonne réputation solidement établie et la sympathie de tous... Alors?

On lui reproche certes de n'enregistrer que des adaptations de titres anglais et américains, et pourtant Noël a certainement dans son répertoire autant de chansons originales que d'adaptations. Seulement, il existe chez nous une certaine aversion pour les titres purement français. Même si elle est dans l'esprit, la version originale française ne passe pas à la radio; l'adaptation, si. Il n'y a pas le choix. Et l'on ne peut ignorer que des groupes tels que les Zombies et les Moody Blues ont préféré certaines versions françaises aux leurs... « Bien que le public soit plus ou moins conditionné, déclare Noël, je pense qu'en fin de compte, il reste le grand responsable de la carrière d'un artiste. A partir du moment où il achète le disque, c'est qu'il le juge valable. Toutefois, si l'artiste en question vient à le décevoir, sur scène par exemple, il le boude. Le public peut tout se permettre, car il attend quelque chose de l'artiste. C'est à celui-ci d'en être digne. L'artiste représente un esprit. Sa personnalité doit concrétiser les aspirations de son public. Il est la matérialisation d'un idéal, le personnage que l'on voudrait être pour le garçon, l'homme que l'on voudrait avoir pour la fille... C'est aussi une épaupe, quelque chose de solide sur lequel le public peut s'appuyer. C'est

également un moyen de communication. Le public lui fait dire ce qu'il a envie de dire, ce qu'il a besoin de dire. Le public peut tout. Il peut démolir, construire. Cela a encore été démontré tout récemment. Non, je ne cite pas de noms, jamais de noms. J'ai honte d'avoir des ennemis, d'autant plus que je ne me connais pas d'amis ».

Le dernier disque de Noël comporte deux titres originaux: un « blues » français qui risque de ne pas être très commercial et un morceau très swingant qui s'intitule « Ho! Ho! ». Ce titre intéresse d'ailleurs les Anglais et Noël l'a enregistré également dans la langue de Shakespeare. Par obligation, on a droit à deux adaptations: dont une de Los Bravos. De sa profession, qu'il qualifie de fantastique, Noël Deschamps n'attend qu'une chose: pouvoir s'exprimer. « Pour certains, dit-il, c'est la plume, pour moi, c'est le chant. Et puis, je suis si à l'aise sur scène. Mais pas avant, confie-t-il, j'ai le trac... »

La scène a toujours été pour lui un sujet de satisfaction. On ne le connaissait pas, il est arrivé, il a fait son tour de chant et, à chaque fois, il a gagné. Au début, pourtant, c'était dur car on avait une fausse idée de Deschamps. On a mis longtemps à s'apercevoir qu'il « rentrerait dedans » et il est resté un peu à la traîne. Mais maintenant l'équilibre est rétabli. Cet été, il a eu la joie de participer à la tournée de Tom Jones, après un Musicorama en compagnie de P.J. Proby. « Deux grands bonshommes, des voix immenses, bourrés de talent, un swing incroyable ». Novembre l'a vu « en américaine » de Johnny Hallyday. « On dira ce que l'on voudra d'Hallyday, pour ou contre, il n'en continue pas moins à être Johnny. Et moi, je suis fier d'être parti en tournée avec lui ».

Son tour de chant ressemble de plus en plus à un vrai show, un show à la mesure de Deschamps, dans lequel il se défonce réellement. Il est accompagné sur scène et bientôt sur disques par « Les Sharks »,

Puisque Noël Deschamps a compris où était la bonne direction, il semble évident que le public suivra.



un orchestre complet avec guitares rythmiques et basse, orgue, batterie, saxos et trompette, le tout renforcé par deux choristes, Richard et Samuel... On n'avait jamais considéré Noël Deschamps comme étant un chanteur de groupe, ses enregistrements ayant toujours bénéficié d'un accompagnement de studio. C'est pourquoi Noël fait tout pour que son public retrouve sur scène ce qu'il a découvert en disque. De plus, selon lui, il faut que le spectateur qui vient au gala puisse emporter certaines images de ce qu'on lui a présenté.

C'est indéniable, après l'Angleterre, c'est au tour de la France de se pencher vers ce que l'on a nommé le rhythm and blues. Le temps des groupes, trois guitares et une batterie, semble être révolu. Tous s'orientent vers des formations plus importantes. C'est le cas de Ronnie Bird, qui adjoint à son groupe deux saxos et une trompette... Il faut voir là une évolution normale. On ne peut fournir avec trois guitares ce que l'on obtient avec un orchestre complet. « Tant pour le jazz que pour le rock, dit-il, il n'y a pas de limites. Tout est fonction du tempo. Si le tempo est rapide, rien n'empêche de mettre des violons alliés à la guitare à distorsion, comme l'a très justement fait Cat Stevens »... Des pays comme l'Angleterre ont définitivement admis cet état de chose. Mais, malgré cette évolution évidente, nous constatons en France un retour de la chanson guimauve. Comme il y a deux ou trois ans, lors de l'époque dorée du « yéyé ». Cela chagrine Noël Deschamps. « Pour ma part, dit-il, c'est bien décidé. Je m'arrête de chanter plutôt que de conter fleur bleue »...

Nous en serions navrés; mais nous gardons espoir. Puisque des artistes comme Noël Deschamps ont compris où était la bonne direction, il semble évident que le public suivra.

JEAN-NOEL COGHE

QU'EN DIT DICK ?

Si vous habitez Paris, vous avez sans doute remarqué les affiches géantes de Dick Rivers qui recouvrent les murs de la capitale depuis quelques jours ; sinon, vous avez entendu à la radio l'un des titres de son nouveau 45 t (« Via Lucifer », « Trois garçons, trois amis »...) 1966 a été une très bonne année sur le plan professionnel pour Dick qui a eu plusieurs tubes — avec, entre autres, « Mr. Pitifull » et « Mon ami lointain » — et qui eut la chance de retourner cet été à Los Angeles pour participer à l'émission télévisée « Shabang » avec Otis Redding et Del Shannon. Enfin, il vient de renouveler son contrat avec Pathé-Marconi. Mais il considère 1966, avant tout, comme la préparation de 1967. Parmi ses projets pour cette nouvelle année, il m'a dit qu'il se produira à l'Ancienne Belgique à Bruxelles ce mois-ci, participera à un Musicorama et se rendra au Canada en mars. Côté disques, il sortira un album de 30 cm et un 45 t simple pour le marché anglais dans les jours à venir. J'ai retrouvé Dick Rivers dans son appartement de Neuilly alors qu'il s'appêtait à fêter Noël en famille. Ensemble, nous nous sommes livrés à un petit jeu : Je lui ai fait écouter une série de disques Rock & Folk sans lui dire de dont il s'agissait, il les a critiqués, et s'en est bien tiré d'ailleurs !

BIRD DOGGIN' (Gene Vincent)
J'ai déjà entendu cet enregistrement fabuleux du grand Gégène, que nous avons bien connu et qui était momentanément tombé dans l'oubli.

DON'T MESS WITH CUPID (Otis Redding)
Otis Redding?... Je ne connais pas ce titre mais j'aime la plupart de ses morceaux. J'adore ses arrangements, les cuivres. Disque pas très commer-

cial s'adressant surtout à des initiés.

ANYWAY ANYHOW ANYWHERE (Les Who)
Un groupe, mais lequel?... C'est identique à bien d'autres disques. Je suis las de tous ces groupes. Les Who?... J'allais dire les Them.

SHAKIN' ALL OVER (Johnny Kidd)
Vince Taylor ou Johnny Kidd?... Kidd! J'adore, l'un de mes vieux disques favoris. Évidemment, aujourd'hui l'orchestration paraît un peu légère. Vince en avait fait une très bonne version ; quant à moi je le chantais sur scène avec les Chats Sauvages.

MAMA (Les Brummels)
J'adore les arrangements et l'interprétation de Mike Shannon qui m'avait remplacé au sein des Chats Sauvages. Mike a une très belle voix. Ce disque me donne des frissons.

A LOVER'S CONCERTO (Les Supremes)
J'apprécie vraiment cette chanteuse. Est-ce Lulu?... Non, c'est un groupe de Tamla-Motown. Je connais ce disque des... Les Supremes, j'aurais dû m'en douter.

ANGEL (Elvis Presley)
Presley, bien sûr, dans « Angel » tiré du film « What a wonderful life ». Eddy Mitchell et Cliff Richard en avaient fait des versions plus modernes. Mais je ne critiquerai pas Elvis que j'aime trop.

C.C. RIDER (Éric Burdon)
C.C. Rider par Éric Burdon et les Animals. Fantastique! Aucune critique! Éric Burdon est l'un des meilleurs chanteurs anglais. Je connais aussi une autre version de ce titre très valable par les Everly Brothers.

MA PETITE AMIE EST VACHE (Les Chats Sauvages)

Belle époque! Amusant, mais la prise de son est un peu dépassée. Ce qui m'étonne c'est que le mal plus du tout la même voix. Disque de rock.

DIRTY WATER (Les Scandinaves)
Je ne connais pas ce groupe qui ressemble aux Rolling Stones. Très commun, pourtant très demandé pour les clubs. Passons à autre chose...

WHATCHA GONNA DO (Vince Taylor)
Vince?... L'un de ses meilleurs enregistrements anglais. Très classé outre-Manche il y a quelques années. Bien chanté, bon piano et bons arrangements.

BAREFOOTIN' (Wilson Pickett)
Extraordinaire! Il y a plusieurs versions de « Barefootin' ». Très dansant, c'est l'un des meilleurs titres 66. C'est Wilson Pickett?... Décidément, j'adore les chanteurs noirs.

L'HÉRITIER (Les Démarchés)
Quelle ambiance fabuleuse! Amusant à écouter en cercle privé ou dans une boîte. La voix est bonne, je ne sais pas qui c'est. Le disque est produit par Danyel Gérard. Un slow terrible!...

GIMME SOME LOVIN' (Spencer Davis Group)
Excellent!... Le Spencer Davis Group est l'un des groupes anglais que j'aime. Stevie Winwood a vraiment la voix d'un Noir. Rythme spécial très dansant.

POOR DOG (Little Richard)
Little Richard dans « Poor Dog ». J'aime tout ce qu'il fait. La plupart des chanteurs de rhythm'n blues actuels (Wilson Pickett, Otis Redding) ont été inspirés par lui et leurs débuts. Il faut acheter ce disque pour « prendre son pied ».

JACQUES BARRAMIAN





Carol Friday.

LONDRES 67

C'est un lundi, aux environs de 17 heures, que nous avons débarqué en gare de Victoria. Nous étions à Londres et nous n'avons rien de précis à y faire. Nous avons décidé d'abord de nous rendre dans un hôtel de Hyde Park que je connais pour y avoir précédemment séjourné. Une brave vieille dame — elle s'est vraiment donnée beaucoup de mal — eut tôt fait de nous indiquer le chemin. Quand nous sommes enfin installés, le soir tombe. Quoique fatigués, nous projetons de rechercher l'un de mes amis anglais dans cette faune chevelue (qui tend d'ailleurs à se raréfier); Dave Burrell, dit Bubbles, est chanteur dans l'un de ces milliers de groupes qui peuplent l'Angleterre. Comme Bubbles habite Shoeburyness, nous avons l'occasion de faire plus ample connaissance avec l'Underground, plus compliqué, plus cher, mais plus confortable que notre métro parisien! Shoeburyness se situe à une heure de Londres, au bord de la

Mer du Nord, à l'estuaire de la Tamise. On peut d'ailleurs y voir les installations de Radio City et d'autres bâtiments de stations pirates... La ville est calme, si ce n'est cette musique des Beach Boys qui emplit le quartier. Elle provient naturellement de chez l'ami Bubbles qui a branché son électrophone sur son amplificateur et ses colonnes de chant!... Les retrouvailles sont plus qu'amicales. Après le déjeuner et le thé anglais, on m'apprend que « Bubbles and Co » est dissous. Ce groupe, d'une qualité indiscutable, se produisait à la Discothèque, l'un des clubs de Soho. Malgré plusieurs disques et diverses tournées — ils avaient même accompagné Gene Vincent en galas — le groupe, comme tant d'autres, n'a pu subsister. Ce mal irréductible, semble-t-il, frappe bon nombre de petites formations, y compris les plus cotées. Malheureusement pour elles, il ne leur reste que peu d'espoir de rester dans le « métier ». Il leur faut alors

rentrer « dans le tas ». Bubbles est devenu maçon, dans l'entreprise de son père, un homme compréhensif comme le sont la plupart des parents anglais.

Bubbles restera plusieurs jours en notre compagnie à Londres. Notre première visite, le lendemain, est pour la Dave Block Associates. Dave Block est l'un de ces jeunes « publicists » ou « press-relations » dont le rôle dans la carrière de l'artiste est — avec celui du producteur et du manager — très important. Il consiste à faire connaître le chanteur et à informer la presse de tout ce qui le concerne : l'annonce de son mariage, la sortie d'un nouveau disque, l'organisation d'une conférence de presse, etc... Les « publicists », en Angleterre, ne sont qu'une dizaine et ils se partagent la totalité du marché de la « pop music ». Dave Block, par exemple, s'occupe plus particulièrement du Dave Clark Five, des Zombies, de Zoot Money, de Jona-

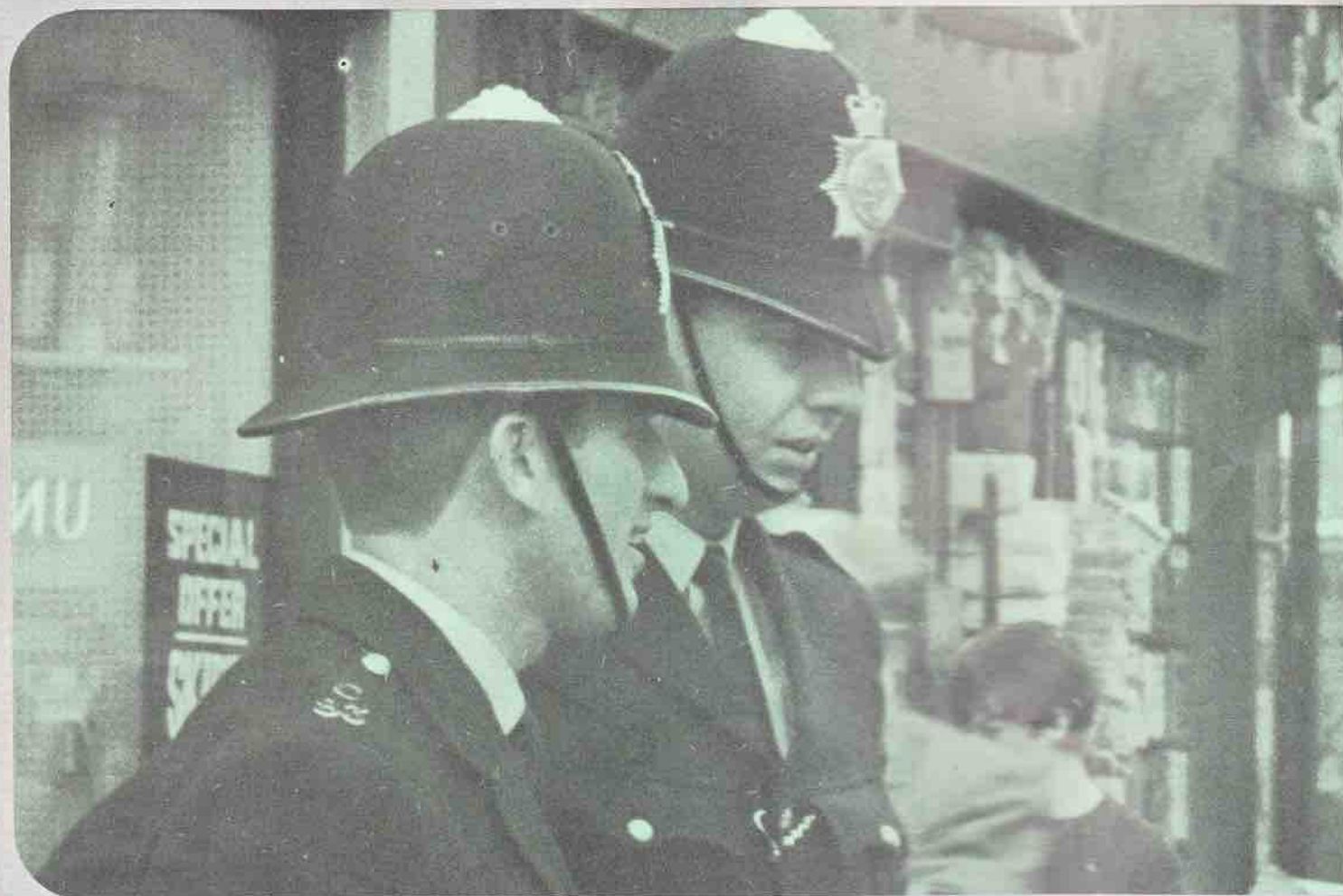
than King, et d'autres comme Chris Sandford, Carol Friday... Pour sa part, il est associé avec Bruce Fleming, l'un des photographes les plus en vogue de Londres. Leurs bureaux et studios sont contigus et leur association des plus fructueuses... Ils n'ont pas la trentaine. En « pop music », les postes-clés, producteurs, « recording-managers », disc-jockeys, etc., sont occupés par des jeunes qui se recrutent dans la masse. Cela leur permet de comprendre ce que la jeunesse désire. Quant aux secrétaires en mini-jupes, elles ne choquent personne.

Piccadilly Circus et Soho sont vraiment des quartiers plaisants. A Soho, le plus étonnant des deux, on découvre évidemment les clubs, dont le plus fameux reste le Marquee. La population de Soho est des plus variées. On y côtoie toutes les races. Il y a bien sûr les inévitables boîtes de strip-tease, des filles, mais pas sur le trottoir (la prostitution est

interdite en Angleterre). On y remarque aussi les succursales des puissantes maisons de production du cinéma américain et bon nombre d'agences de « pop music »...

Autour de Soho, qui forme un quartier assez fermé, il y a les rues principales de Londres, Oxford Street et autres, qui recèlent de nombreux magasins de mode, pas très chers, des disquaires chez lesquels s'engouffre une jeunesse avide... On y voit aussi des marchands ambulants qui vendent masques et capes de Batman, ce héros de bandes dessinées qui passe en feuilleton sur l'une des chaînes de la télévision. On y vend aussi de nombreux livres pornographiques, dont les photos les plus osées sont à la portée de tous. Batman, musique, sexe sont les grandes préoccupations de certains Anglais; le tout surveillé discrètement par les flics, pardon, les « bobbies », placides et très dignes, mais aussi très courtois...

Carnaby Street, qui s'est acquise une solide réputation mondiale (dans le domaine de la mode, cela s'entend) n'est en fait qu'une toute petite rue assez typique. Aux devantures de chaque magasin, comme à Soho, figurent les photos des artistes qui, régulièrement ou occasionnellement, viennent là se chauffer et s'habiller. A Carnaby Street, dans les locaux de la Pavion Ltd, on nous apprend que, contrairement à ce qui avait été annoncé, les Small Faces ne sont pas aux États-Unis mais à Londres, en studio d'enregistrement. Nous nous mettons alors en rapport avec Tony Brainsby, leur « press-relation ». Un rendez-vous est fixé pour le lendemain. Après une visite éclair à la firme Decca où l'on nous fournit les coordonnées du producteur de Cat Stevens (se reporter à Rock & Folk Actualités de décembre 1966), nous partons rejoindre Carol Friday à Trafalgar Square pour une série de photos. Elle pose, sous le regard



amusé des « bobbies » et l'œil indifférent des passants. Carol, avant de se consacrer à la chanson, a été élève de la Corona Stage School, un établissement spécialisé qui l'a révélé. Elle a tourné dans le film « Spare the bod » et a fait partie de la distribution de « Cendrillon », pantomime donnée au New Theater d'Oxford. Sa carrière de chanteuse est assez honorable, quoique, en Angleterre, il soit très difficile à une fille de s'affirmer... A son actif, notons une tournée avec les Kinks, plusieurs disques, dont un en français, et son... charme naturel.

Pendant ce court séjour à Londres, nous ne sommes allés dans aucun club. Nous restons sans excuse : Ike et Tina Turner à Purley, Cliff Bennett et les Rebel Rousers au Ram Jam, Jimmy James and the Vagabonds au Marquee, et aussi les Actions, les Move, l'Alan Bown Set. Mais aucun des Anglais avec lesquels nous étions n'a marqué d'empressement pour s'y rendre. Lassitude, ou saturation, peut-être... Rencontrer un artiste en pleine ascension est toujours intéressant, Cat Stevens fut exact au rendez-vous ; il avait déjà obligeamment modifié son emploi du temps pour que nous puissions le voir. L'interview et les photos furent réalisées sans problème. Les artistes anglais possèdent un sens du métier rarement atteint par les Français. Avec les groupes confirmés comme les Small Faces, ce côté professionnel est poussé à l'extrême. Chez l'attaché de presse, nous retrouvons d'autres journalistes et photographes. On procède aux présentations dans un bain de Jimmy Smith avant de passer aux photos ; pour cela, on se rend dans la rue. Les photographes se font des politesses et évitent de se gêner. Pendant ce temps, les intéressés se laissent aller au gag ou saluent fort gentiment les commères du quartier qui viennent aux nouvelles. Elles ne semblent

guère apprécier, du reste. Ces remue-ménages continus les bouleversent. Pour l'interview, chaque journaliste est assis dans un coin avec un des membres du groupe auquel il soumet son interrogatoire. On nous sert le thé, ou le café (délicate attention pour les Français). Nous sommes restés longtemps chez les Smalls, le temps d'échanger de bons et mauvais souvenirs : Ah ! les filles... Ou d'admirer, Dieu qu'elle est terrible, la nouvelle MG de Kenny Jones. Les Smalls, à l'exception de Kenny qui vit avec sa mère, habitant la même maison. C'est assez courant chez les jeunes Anglais. Il y a là un moyen d'exprimer leur indépendance en quittant le toit familial dès qu'ils peuvent subvenir à leurs besoins... La maison est divisée de façon à ce que chacun ait son chez-soi. Ils se sont aussi montés un petit studio d'enregistrement. Une gouvernante et une femme de ménage régissent et entretiennent leurs appartements. En

plus d'un tas d'objets hétéroclites et étranges, robots et autres, c'est sans doute la porte d'entrée qui surprend le plus. Sur celle-ci, les « fans » ont gravé diverses inscriptions du style « Stevie, I love you ». Depuis que les Smalls se sont installés là, le quartier résidentiel de Pimlico revit. Dans les bureaux de Polydor, nous avons revu Hilton Valentine, l'ex-guitariste soliste des Animals avec lesquels j'avais eu l'occasion de partir trois jours en tournée il y a un an. Hilton m'a surpris. Il portait un costume, des cheveux mi-courts, il avait une serviette à la main, ce qui le changeait de son allure négligée d'autrefois. Nous avons très peu parlé car il avait un rendez-vous important. Hilton est, en effet, devenu producteur de disques. Il s'occupe de la promotion de chanteurs de folk-blues américains. Mais aussi de son propre groupe, nommé « The Race ». Ce n'est pas sans amertume que l'on voit disparaître un

groupe comme celui des Animals. Eric Burdon retrouvera-t-il avec les New Animals ce « feeling » qui les avait popularisés ? Je le lui souhaite. Toute l'Angleterre vit au rythme de la « pop music » grâce aux stations pirates. Le gouvernement anglais n'a pas encore osé les interdire tant elles sont populaires. On en compte six importantes et certaines sont même écoutées en France, dans la région du Nord. Ces stations pirates diffusent à longueur de journée les derniers tubes. La télévision s'y est également mise, avec les émissions « Ready steady go », « Scene at 6.30 », « Disc a gogo », et autres... Le tout est entretenu par quatre hebdomadaires importants à caractère professionnel (le « Melody Maker », le « Record Mirror », « Disc and Music Echo » et le « New Musical Express ») ainsi que par des mensuels comme « Rave ». La publicité reste partout présente, mais elle n'est pas faite bête-

ment, en particulier à la radio. Sa discrétion intelligente renforce son efficacité... On comprend alors que la dissolution de certains groupes et la défection de certains de leurs membres, Paul Jones (Manfred Mann), Eric Haydock (Hollies), Paul Samwell-Smith (Yardbirds), aient ému leurs admirateurs ; d'autant plus que la popularité des groupes américains, dont Ike et Tina Turner ou les Beach Boys, va croissante. Il y a différentes causes à cela : leurs problèmes financiers, les mésententes, ou tout simplement l'évolution de la musique vers des formations plus complètes, chacun voulant tenter sa chance, comme l'a fait Eric Clapton, l'un des meilleurs guitaristes d'Angleterre. Il vient de créer son propre groupe, « The Cream »... Une page est tournée, une époque est révolue, semble-t-il. Mais, déjà, avec ou sans les anciens, de nouveaux groupes sont prêts à assurer la relève 67. Attendons ! JEAN-NOEL COGHE



RICHARD ROCKER DE LION



« JE SUIS LE CRÉATEUR DU ROCK'N'ROLL », C'EST LITTLE RICHARD QUI PARLE. JE VENAIS DE LUI DEMANDER A QUI IL ATTRIBUAIT LES ORIGINES DE CETTE MUSIQUE. ET BILL HALEY? « JE SUIS LE ROI DU ROCK'N'ROLL ET PERSONNE, OH! NON, PERSONNE NE POURRA ME CONTESTER CE TITRE », CONFIRME-T-IL.

Il est 17 heures 30 en ce mardi 13 décembre; nous sommes à l'hôtel de Paris, à quelques cents mètres de l'Olympia où va se produire ce soir Little Richard. Il est allongé sur son lit, grippé. « J'espère que cela ira mieux ce soir ». Il ouvre une bouteille de sirop, en boit une pleine gorgée. Kurt Mohr, qui est à côté de moi, lui demande quelques renseignements discographiques. Il a des difficultés à se souvenir des noms des musiciens qui l'ont accompagné lors de ses dernières séances d'enregistrement. « Ma mère est dans la chambre à côté: elle est venue en Europe avec moi », dit-il pour couper court à tout propos. Il n'arrête pas de tousser. Il feuillette les deux premiers numéros de « Rock & Folk »

que nous lui avons apportés et s'inquiète de savoir quelles ont été les réactions du public envers James Brown et Otis Redding à l'Olympia. Il affirme que ses derniers galas en Grande-Bretagne ont très bien marché, puis demande comment se vendent en France les disques de Wilson Pickett, James Brown, Don Covay et autres chanteurs noirs de rhythm'n'blues américain.

— Richard, qu'as-tu fait depuis ton dernier passage en France?
— Beaucoup de choses, j'ai travaillé comme un dingue: j'ai écrit des nouvelles chansons que j'ai enregistrées, j'ai participé à d'innombrables galas à travers les Etats-Unis et j'ai tourné un film, « Scuba party », dans lequel je chante et où j'ai également un rôle.
— As-tu définitivement abandonné le gospel?
— Je chante du rock'n'roll!!!
— Tu as récemment dit que tu étais le Cassius Clay du rock'n'roll...
— ...Et Cassius Clay, le Little Richard de la boxe, en ce sens que nous sommes les meilleurs dans nos genres respectifs. Mais je suis plus fort que Cassius Clay car j'ai débuté avant lui.
Il nous regarde de ses yeux pétillants.

RÉFLEXIONS ACCESSOIRES

Jamais de ma vie je n'ai vu réunis autant de gens heureux, délirants, au comble de la joie! Le magicien, c'était le dieu du rock en personne, Little Richard. Qu'on le veuille ou non, il est ce qu'on appelle une figure légendaire. Mais son talent extraordinaire — son récent spectacle l'a encore confirmé — se situe moins sur le plan musical que sur le plan psychologique. Il a, comme on dit, des « antennes »: il devine ce que son public attend de lui et joue le jeu à 100%, sans hésitation. C'était du début à la fin une suite ininterrompue de ses grands succès d'il y a dix ans, du rock pur sans la moindre concession.
Faut-il lui reprocher de n'avoir pas inclus des interprétations plus récentes, telles que « Do you feel it », « Poor dog » ou « I need love » dont les enregistrements valent pourtant largement les anciens? Je ne le pense pas. Il n'aurait pu qu'y perdre, s'aventurant dans un domaine musical

(le jerk) où il n'est pas le roi incontesté. Il pourra se le permettre le jour où il aura renouvelé l'exploit de sortir en disques une série de tubes équivalents aux anciens. Le mérite de Little Richard est d'avoir su, avec des moyens musicaux limités, mettre son public au comble de la joie.
Pour résumer la valeur de Little Richard sur le plan musical, je dirais qu'il est très bon mais dans un domaine limité. Ce qu'il fait, il le fait bien, mais — soyons francs — c'est quand même peu de choses en comparaison avec un artiste contemporain tel que Fats Domino. La spécialité de Richard confine au blues sur tempo très rapide, qu'il chante en chauffant au maximum; son jeu de piano, se résumant à des triplets, est pratiquement inexistant. Fats Domino, lui, a un répertoire beaucoup plus vaste, et il déménage sérieusement quel que soit le tempo. Quand il prend un solo de piano, ça fait vraiment mal, croyez-moi!
KURT MOHR

Entre Michel Poulain, de l'émission « Salut les copains », qui reconnaît difficilement Little Richard en raison de son abondante chevelure. Ensemble, ils discutent quelques instants: Richard lui dit qu'il n'a pas répété, à proprement parler, son spectacle. « A quoi cela sert-il? » Je poursuis:
— Nous parlions de cinéma, il y a quelques minutes. A ce propos, est-il vrai que tu as tourné un film sur ta propre vie?
— Oui, je l'avais annoncé dans la presse, il y a trois ou quatre ans. Eh bien, ce film est fait, mais il est gardé en réserve car chaque jour apporte du nouveau à raconter sur moi... De toutes façons, ce document historique sortira un jour ou l'autre, n'aie crainte.
— Pourquoi changes-tu constamment de maison de disques?
— Je continuerai à changer jusqu'à ce que j'en trouve une qui me ramène aux sommets de tous les best-sellers mondiaux, là où je devrais être encore aujourd'hui. De toutes manières, cela ne m'empêche pas d'être l'une des grandes vedettes du music-hall...
— As-tu l'occasion de voir souvent d'autres chanteurs en Amérique?
— Très rarement, car j'ai trop de travail,

mais il m'arrive de temps à autre de voir James Brown, Fats Domino, Marvin Gaye, Otis Redding... qui sont des amis. Je sais que Gene Vincent est de retour chez nous mais je n'ai pas encore eu le temps de lui rendre visite. En Angleterre j'étais très content car Eric Burdon m'a présenté plusieurs fois sur scène.
Avant de nous quitter, il me dit qu'il est très heureux du succès des Beatles: « Ils ont beaucoup de talent. Je m'en étais aperçu en 1962, alors qu'ils débutaient le programme de ma tournée anglaise; j'avais prédit qu'ils deviendraient de grandes vedettes; j'en suis fier; de toutes façons, je me trompe rarement dans ce domaine. » Il continue: « James Brown aussi est assez terrible, mais c'est avant tout un danseur. Little Richard est meilleur ». Il termine en disant qu'il fêtera ses trente et un ans le jour de Noël, en famille à New York et que malheureusement sa mère, elle, sera en Californie; enfin, il espère bien souvent revenir à Paris et il ne doute pas un instant que ce soir, il envoûtera le public du début à la fin de son « show ». Il faut déjà nous séparer, il est 18 h et Richard a un nouveau rendez-vous.
(suite page 66)



J'ai rencontré Donovan dans un décor qui, de toute évidence, semblait créé pour lui : un coin de l'hôtel George V, véritable salle de château moyenâgeux avec sa grande cheminée, ses blasons, ses tapisseries d'Aubusson et ses larges bergères capitonnées. L'ambiance était moelleuse, confortable, un peu éthérée. Don, vêtu de son désormais inséparable costume « prohibition », la fleur à la boutonnière, s'est très simplement prêté à mon interrogatoire :

— Don, commençons par la question que tout le monde se pose : que vous est-il arrivé depuis un an ?

— Au mois de janvier, je suis parti aux États-Unis et plus spécialement en Californie. Là-bas, personne ne me connaissait. J'ai fait plusieurs tournées, entre autres une avec Joan Baez. Et puis, on m'a joué quelques sales tours dans le « showbusiness ». J'ai dû changer de maison de disques, les négociations avec CBS ont traîné pendant près de six mois. Pendant ce temps-là, en Europe on m'a cru disparu...

— On a parlé de votre passion pour le sitar. On a dit que vous vous consacriez totalement à cet instrument ?

— Passion, c'est exagéré. J'avais écouté Ravi Shankar et d'autres musiciens classiques indiens ; cela m'a inspiré cinq chansons : « Sunshine superman »,

« Guinevere », « The fat angel », « Three king fishers » et « Ferris wheel ». Ensuite, j'ai laissé tomber. La musique indienne, ça n'était qu'une mode très passagère ; néanmoins, je pense qu'elle a laissé des traces dans la « pop music », ne serait-ce que par l'intérêt manifesté pour les sonorités orientales. Il se pourrait bien qu'un jour prochain on en arrive à la musique marocaine ou turque.

Aux États-Unis, j'ai été accompagné pendant plusieurs concerts, notamment au Carnegie Hall, par Shawn Phillips. C'est un sitariste formidable. Mais il faut bien se dire que le sitar est l'instrument d'une race vieille de plus de 7 000 ans ; vouloir l'assimiler en quelques mois, cela équivaudrait à essayer de comprendre la civilisation indienne dans le même laps de temps. C'est impossible et ridicule.

— Don, votre nouvel album marque un total changement dans votre style. Vous considérez-vous comme un chanteur de folk-song ?

— A la base, oui, je suis encore un chanteur de folk-song. Dans mon 33 j'ai simplement ajouté à la guitare des instruments classiques : violons, violoncelles, clavecin, harpe. Peut-être aussi le jazz prend-il une importance croissante dans mon inspiration musicale... Non ! En y réfléchissant bien, je crois

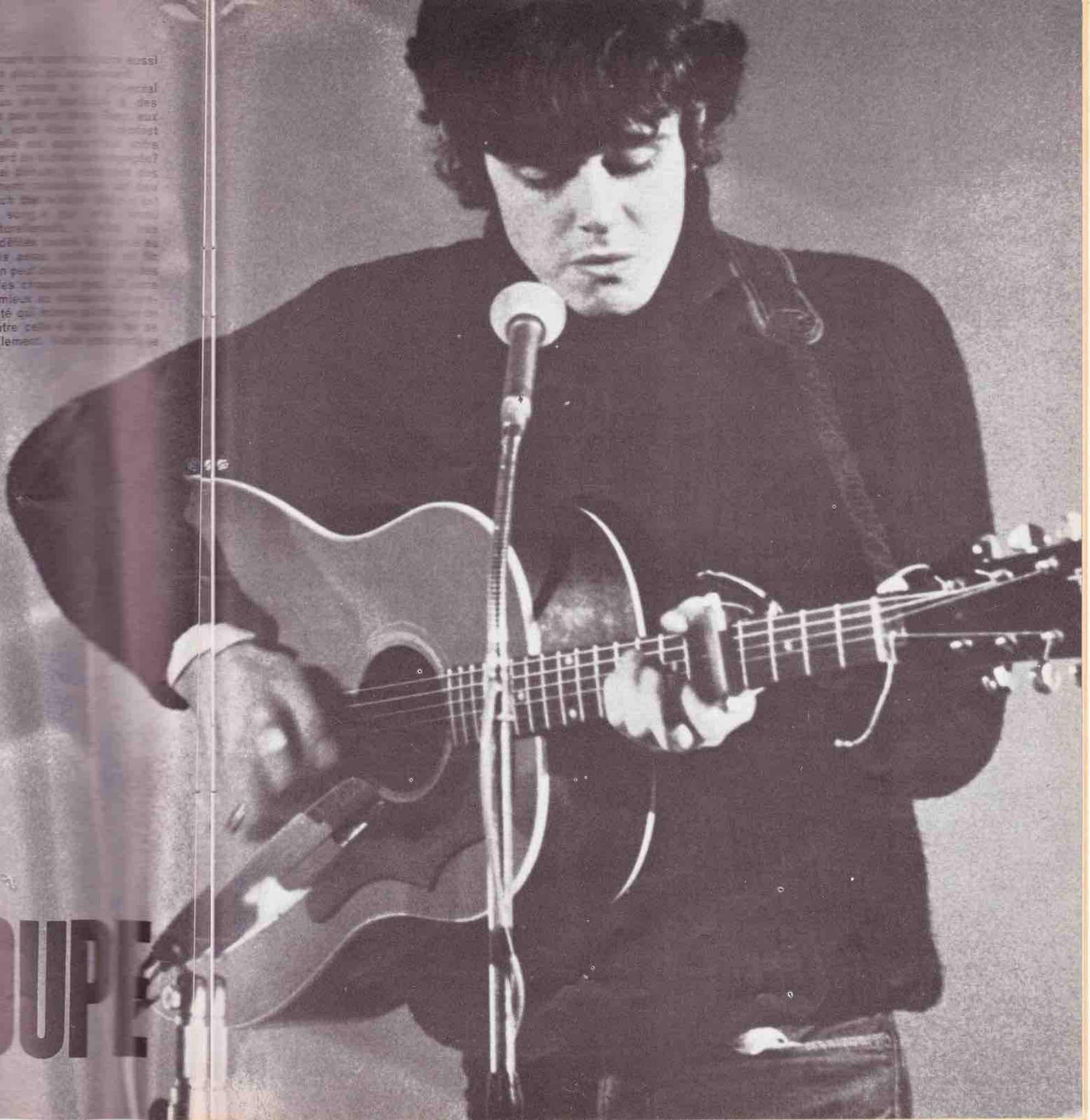
que mes chansons sont toujours aussi « folk », sinon plus.

— Vous avez écrit le « protest song » célèbre : « Catch the soldier », vous avez participé à des marches de la paix, vous avez les yeux de tous ceux qui ont protesté contre la guerre au Vietnam, mais vous ne protestez pas ?

— Lorsque j'ai écrit ces choses purement « protest » comme « Catch the soldier », le « protest song » est devenu célèbre ; naturellement, cela me chouette les défilés pour le Vietnam, mais cela ne m'a pas de compte. On peut aussi faire des gens en ne les croyant pas. Dans ce cas, il vaut mieux se consacrer à parer la société qui nous a fait heurter actuellement.

*Je crois que
mes chansons
sont toujours aussi
folk qu'auparavant*

DONOVAN EN POUPE



ne suis plus un chanteur engagé ; s'il le fallait, bien sûr, je participerais encore volontiers à des marches « anti-war ».

— Quand vous composez une chanson, à quoi accordez-vous le plus d'importance, à la mélodie ou aux paroles ?

— Les mots expriment les sentiments, la musique peint l'état d'esprit, l'atmosphère. J'accorde avant tout de l'importance aux mots. Je chante pour des « teenagers » et je veux que mes paroles occasionnent chez eux une prise de conscience du monde qui les entoure. Quant à la mélodie elle est ou très simple (cf. « Mellow yellow ») ou très compliquée (cf. « Bert's blues »). Dans ce dernier cas, j'expérimente la combinaison étroite de la musique ancienne et de la musique « futuriste ».

— Quelles sont vos influences musicales ?

— Nina Simone, le clavecin, la musique du 16^e siècle, la musique indienne, la « pop music », le jazz ; toute musique qui a de l'âme et de la compréhension... les Beatles...

— Vous êtes très ami avec eux ?

— Oui, avec George surtout.

— Les Beatles, qu'est-ce que cela représente pour vous ?

— Ils ont été le catalyseur, l'étincelle qui a permis à tous les talents de la nouvelle Angleterre de se concrétiser. Ils sont

arrivés à leur maturité ; maintenant, quoiqu'ils fassent, ce sera toujours bon. Ils seront capables de réussir dans n'importe quel domaine. Pendant cinq ans, ils ont composé des chansons, je les pense tout à fait capables d'écrire des livres pendant cinq autres années ou de faire du théâtre les cinq années suivantes... « Eleanor Rigby » est vraiment fantastique, les paroles sont si tristes, si poignantes ; on pense immédiatement à un drame de Shakespeare.

— Don, quel problème essayez-vous de résoudre à travers vos chansons ?

— Mon problème, c'est essentiellement de communiquer avec ceux qui m'écoutent. Cela ne peut concerner que les gens qui prennent la « pop music » au sérieux, ceux qui considèrent la chanson populaire comme un mouvement d'idées. Moi je crois très sincèrement en ce mouvement, il fait partie de la vie de la jeunesse d'aujourd'hui comme Sinatra concrétisait les aspirations de la génération précédente. Je ne discute pas, je ne blesse pas, je murmure. Je ne cherche pas à heurter les gens qui me sont hostiles ; à leur égard, j'éprouve surtout de la compassion. Le dialogue est de plus en plus dur à engager avec les adultes ; d'ailleurs, quand j'y pense, je n'ai rien à voir avec eux mais tout à partager avec la génération qui monte.

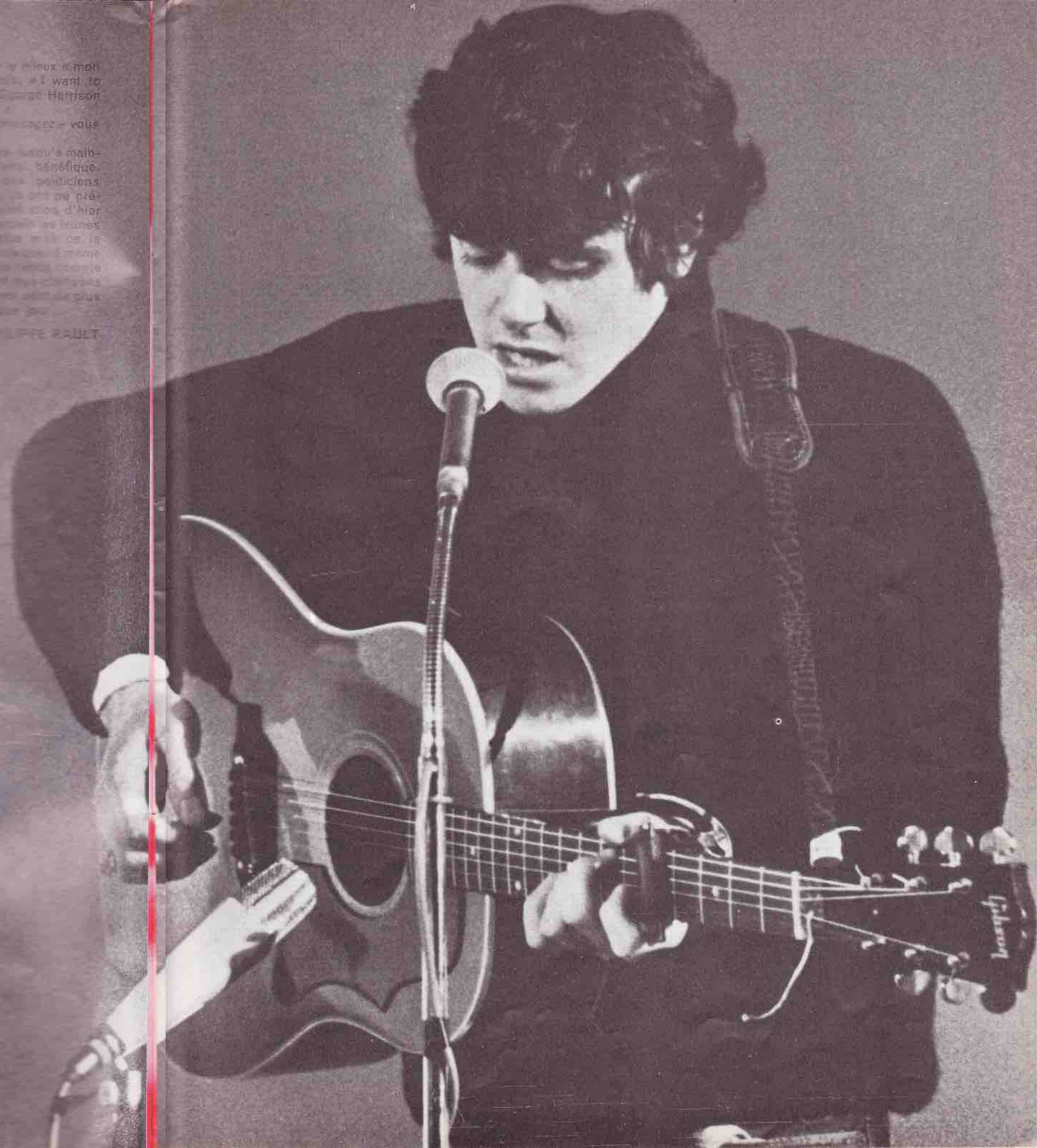
*Les Beatles sont
maintenant capables
de réussir dans
n'importe quel domaine*

La chanson qui chante le mieux « moi-même » à cet instant, « I want to tell you » par George Harrison dans l'album « Revolver ».

— Don, comment voyez-vous l'avenir ?

— L'avenir dépend de ce que nous maintenons, et ce que nous maintenons, c'est la violence, les politiciens pourris, mais tout ce qui se est ou présenterait une promesse quelconque d'avenir est un plan qui essaie de briser les liens vivants avec la terre et avec ce que la nature. En d'autres termes, il n'y a même pas de temps que nous nous sommes occupés de nous qui nous avons oublié que les gens qui travaillent dans les champs et qui pensent comme moi sont de plus en plus nombreux à regarder vers...

PHILIPPE RAULT





Les Supremes.



De plus en plus, on dit :
un thème Tamla,
un son Tamla,
un groupe Tamla...
D'où vient cette étiquette,
si souvent en tête
des hit-parades américains?



Martha.



Les Four Tops.

- Est-ce un oiseau, un avion, une soucoupe volante?
- Mais qu'est-ce que c'est?
- Est-ce du blues, du « pop », du R & B?
- C'est du TAMLA-MOTOWN!

Le Motown-Sound dont tout le monde parle (oui, je sais, il ne doit pas figurer à l'ordre du jour du Conseil du Vatican, mais ils retardent toujours de quelques longueurs d'onde, ceux-là !), ce Motown-Sound est difficile à définir. Pis, il évolue d'année en année ! Parmi ses

constantes, signalons un rythme très fortement marqué et d'un caractère particulier obtenu par le batteur, la guitare et — suivant les cas — le piano ou vibrapiano. Les basses électriques et le saxo baryton sont souvent employés comme instruments rythmiques complémentaires. Rien n'est sacré pour les Sons de Detroit : ils bousculent toutes les traditions et ne reculent pas, à aucun moment, devant l'utilisation des cuivres et des violons pour pimenter leur mélange sonore. Une telle musique — on n'en doute — est fortement appréciée.

C'est par ce côté qu'elle attire les amateurs de R & B, de « soul music ». Mais du même coup, elle séduit aussi les amateurs de blues qui se laissent aller à des questions : Où est la polyphonie harmonique, le piano si chère aux bluesmen de Chicago ? Où est la structure rythmique et celle du R & B traditionnel, celle de Memphis, de New York ou de Los Angeles ? On est loin du blues, du jazz et même du gospel et pourtant cette musique, par sa prédominance rythmique, demeure typiquement noire. Ces questions, ce ne sont que quelques amateurs de blues qui se les posent. Un public énorme, aux goûts variables et sans idées préconçues, vient depuis quelques années éponger les productions sortant de chez Tamla-Motown. Les hit-parades américains (et espagnols) en font foi. Et les hit-parades ne mentent pas, du moins pas simultanément et durant des années, lorsque certains artistes figurent régulièrement dans les premières places, comme c'est le cas des



Barbara Mc Nair et Berry Gordy Jr.



Little Stevie Wonder.

Supremes, des Four Tops, de Stevie Wonder et de bien d'autres artistes de Tamla-Motown. Le chiffre d'affaires annuel de cette firme est actuellement estimé à vingt millions de dollars. Comment a-t-elle pris naissance ? Elle est l'œuvre de Berry Gordy Jr. Ancien boxeur, puis plâtrier et décorateur, Berry Gordy se mit à produire des enregistrements pour le compte de la firme United Artists en 1959. En même temps, il fonda une maison d'éditions (Jobete) où il allait

déposer tous les titres originaux qu'il allait faire enregistrer. Il obtint un succès quasi instantané avec le chanteur Marv Johnson qui devint la vedette n° 1 de United Artists. Enhardi par ce résultat, Berry Gordy fonda les marques Tamla et Motown au printemps 1960. Il mise juste en s'attachant des artistes tels que les Miracles et Mary Wells ; d'autres auront une carrière plus éphémère. Mais son plus gros atout sera peut-être son équipe de compositeurs et arrangeurs, lui-même supervisant les séances. Les plus étonnants sont Bryan Holland et Lamont Dozier, à eux seuls responsables de tous les succès des Supremes. On reste confondu devant le nombre et l'originalité de ces compositions. Je ne sais dans quelle mesure ils participent aux arrangements et à la prise de son, mais le tout forme un ensemble difficilement dissociable et encore moins imitable. En effet, contrairement aux thèmes d'un Burt Bacharach, d'un Wilson Pickett ou d'un John Lennon qui sont repris et adaptés par de nombreux artistes, ceux de Holland et Dozier découragent les adaptateurs : on ne les trouve qu'en version originale. Tout le monde joue « In the midnight hour » mais personne, à ma connaissance n'a repris un succès des Supremes.

Parmi les autres compositeurs-arrangeurs, citons en premier lieu Bill « Smokey » Robinson. En tant que chanteur-soliste des Miracles — c'est lui qui a la voix aiguë — il s'occupe surtout de ce groupe, mais ses activités s'étendent à bien d'autres artistes, non



Marvin Gaye (à sa gauche Kurt Mohr).

seulement de la firme Tamla-Motown (dont il est vice-président), mais encore d'autres compagnies. Harvey Fuqua, anciennement chanteur-soliste des Moonglows, cumule maintenant les activités de compositeur, manager et directeur musical. C'est lui qui s'occupe plus particulièrement de Marvin Gaye et de Jr. Walker. Avant de s'associer à Berry Gordy (dont il a épousé une sœur, Gwen) il dirigeait sa propre marque, Harvey, à Detroit. Et puis il y a encore Clarence Paul, ancien chanteur des Five Royales, qui travaille maintenant avec Stevie Wonder et Frank Wilson, pianiste dont la signature figure aussi bien sous les enregistrements de Tamla que sous ceux de Modern, à Hollywood. Il serait aisé d'allonger la liste. Toute cette équipe de production présente ceci de particulier qu'on y trouve — à tous les échelons — des chanteurs ou musiciens, transfuges d'anciens groupements ou orchestres. Ainsi, lors de la première venue en France de Stevie Wonder,

**Insensible à la flatterie
le grand Berry Gordy n'a d'intérêt
que pour sa firme...**

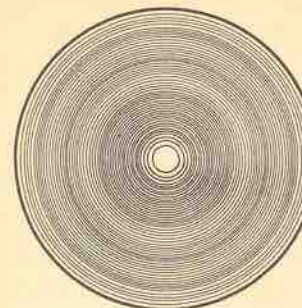
j'eus la surprise de retrouver, l'accompagnant en tant qu'arrangeur et guide musical, Wade Marcus (ancien tromboniste chez Lionel Hampton). Lors du Tamla-Motown Show à l'Olympia au printemps 1965, le chef de plateau n'était autre que Thomas « Beans » Bowles qui fut saxo-baryton chez Bill Doggett : autrement dit, une équipe swinguante ! Et cela explique bien des choses...

Le grand mérite de Berry Gordy est d'avoir su s'entourer de gens compétents et de leur faire produire un maximum. J'ai essayé de lui poser des questions, de savoir dans quelle mesure il était lui-même responsable de ses productions musicales : c'est à peine s'il m'écoutait. Berry Gordy n'est pas, à proprement parler, ce qu'on appelle un « bêcheur ». Il cherche moins à épater qu'à afficher un mépris inson-

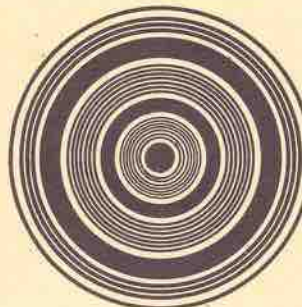
dable. Insensible aux flatteries, peut-être même à la sympathie, il ne semble avoir d'intérêt que pour sa firme, son spectacle... et ses ventes. Plus tard que, derrière cette carapace, il se trouve un autre Berry Gordy, plus humain ; ce n'est certainement pas en quelques brèves rencontres qu'on arriverait à le connaître.

A partir de 1962, la firme semble avoir sérieusement démarré : les Miracles, les Marvelettes, Stevie Wonder et Marvin Gaye (sur Tamla), Mary Wells, les Supremes (sur Motown) ont des incursions fréquentes au hit-parade. Berry Gordy lance alors une troisième marque, Gordy, avec les Temptations, les Contours, puis Martha & the Vandellas. En 1964 il crée les marques M.P. et Soul (cette dernière destinée à un public plus spécifiquement noir). Une quatrième marque, Mel-O-Dy, lancée en 1962 et spécialisée dans le « white music », semble avoir eu moins de succès. Voilà donc, en gros, l'empire de Mr. Gordy : la Motown Record Corporation.

La plus grosse réussite, aussi bien sur le plan musical que commercial, on peut l'incontestablement les Supremes. Cela ne s'est pas fait d'un seul coup et ce n'est qu'en 1964 (avec « When the love light starts burning ») qu'elles et leurs compositeurs-arrangeurs ont trouvé vraiment un style qui leur est propre. Mais à partir de ce moment, elles produiront une série fantastique d'engagements qui, presque sans exception, monteront tous à la première place du hit-parade. Ce succès est d'ailleurs plus que mérité. Diana Ross, la soliste, est peut-être la plus grande « starlette » qui se soit révélée depuis Dinah Washington. Elle a une voix rassemblée, absolument unique et sait s'en servir à merveille. Elle peut à la fois « chausser » et être câline ; elle a une « personnalité dominante » qui, j'en suis sûr, convaincra même les auditeurs ne connaissant pas l'anglais. Le succès des Supremes est d'autant plus étonnant — et révélateur — que leurs thèmes sont souvent d'un abord difficile. A l'autre bout du spectre musical de Tamla-Motown, on peut situer Jr. Walker qui représente le plus pur et le plus moderne R & B. C'est lui qui est le moins « varié » des artistes de la maison. Nous lui avons consacré un article, dans le dernier numéro de « Rock & Folk » et nous nous proposons de faire de même pour les autres artistes Tamla-Motown dans les mois à venir.



Une sélection
des
disques du mois
par
Philippe Adler
Jacques Barsamian
Kurt Mohr
Philippe Rault
Antoine Relda
et
Oliver Wallace



GRAEME ALLWRIGHT
Joue, joue, joue, Johnny. Emmène-moi. Henrik. La mer est immense. Qui a tué Davy Moore ? Petites boîtes. Il faut que je m'en aille. La plage. Ça, je ne l'ai jamais vu. Deux jeunes frères. Dommage.
MERCURY 125.509 MDL (30 cm - 19,95 F)
Un disque qui fera la joie de tous ceux qui aiment le folk. Et des autres aussi parce que Graeme Allwright sait faire éclater les frontières de ce genre et va droit au cœur de tous ceux qui l'écoutent. Graeme, un Néo-Zélandais qui vit en France depuis plusieurs années et qui mène une existence peu ordinaire (il a été tour à tour machiniste de théâtre, vigneron, apiculteur, moniteur dans un hôpital psychiatrique et ce n'est certainement pas fini !) chante avec beaucoup de sensibilité des textes de qualité : sept originaux et cinq adaptations dont celle de « Who killed Davy Moore ? » de Bob Dylan. C'est un très bon disque. O. W.

JOAN BAEZ
O come, o come Emmanuel. Coventry carol. The little drummer boy. I wonder as I wander. Down in Yon forest. The carol of the birds. Angel we have heard on high. Ave Maria. Mary's wandering. Away in a manger. Cantique de Noël. What child is this. Silent night.
AMADEO AVRS 9215 (30 cm - 26,90 F)
J'hésite à considérer cet album comme un disque de Joan Baez en raison même du répertoire choisi, mais c'est tellement bien fait qu'une fois de plus il faut tirer son chapeau à Mlle Baez. Dois-je le dire, je suis un amoureux de la musique ancienne et ici, luth, violes, claviers m'ont définitivement conquis. Voilà le genre de 33 t qui aurait pu être terriblement « gnan-gnan » mais qui s'en sort avec les honneurs de la guerre parce que l'interprète est de grande classe et qu'elle a su utiliser l'accompagne-

ment qui convenait ; ce n'est pas du chant religieux mais plutôt de la musique classique ! Voilà un heureux changement, et un changement de bon goût, pour la discothèque des lecteurs de « Rock & Folk ». P. R.

BASCHUNG
Pourquoi rêvez-vous des États-Unis ? T'es vieux, t'es moche. Opéra cosmique. Petit garçon.
PHILIPS 437.273 BE (45 t EP - 9,90 F)
Ce n'est pas mal, mais cela sent un peu le procédé et c'est dommage. Le « Pourquoi rêvez-vous des États-Unis ? » est inspiré des textes d'Antoine et de Delpech pour les paroles et du « I've got to hide your love away » des Beatles pour la musique, mais pourtant, malgré ces « emprunts », Baschung parvient à prouver qu'il a quelque chose à dire. Je crois que ce bonhomme mérite d'être suivi attentivement dans les mois qui viennent, mais le coup de la peau de bête, c'est un peu tarte, non ? A. R.

GILLES BENOIT
Un peu de fumée dans les yeux. Le tiercé de Liverpool. Marya, Marya. Ma jeunesse.
DISC'AZ 1078 (45 t EP - 10 F)
Bon premier disque. Il y a des défauts, la mise en place n'est point encore parfaite, la voix se ballade parfois un peu mais incontestablement il se passe quelque chose. « Un peu de fumée dans les yeux » est un titre plus qu'intéressant. A suivre avec attention. Ph. A.

LES BOOTS
Vingt ans. Twen. Les gens sont méchants. Ali-Baba.
POLYDOR 27276 M (45 t EP - 9,90 F)
Deuxième disque de ce groupe sympathique et dans le coup. Mais à part « Les gens sont méchants » de Bryan Mu et Monty, le répertoire est un peu faiblard. Les Boots seraient mieux chaussés s'ils s'adressaient à des auteurs professionnels. O. W.

LOS BRAVOS
Going nowhere. Brand new baby.
BARCLAY 060777 (45 t simple - 6,50 F)
Nouveau succès des Bravos que nous venons de voir à Paris. Bien accompagné, Mike Kogel, violent et sur tempo rapide, chante dans son style habituel. Très bon pour le jerk, « Going nowhere » confirme la valeur de Los Bravos même s'il est inférieur à « Black is black ». Le titre au verso, « Brand new baby », n'est pas mauvais non plus. J. B.

ÉRIC BURDON
See see rider. Mama told me not to come. Help me girl. That ain't where it's at.
BARCLAY 071081 (45 t EP - 9,73 F)
« See see rider » est un classique très bien fait par Burdon (accompagné par les Animals, ancienne formule). Succès aux États-Unis, c'est le titre que je préfère. Sur un rythme Tamla-Motown, Eric chante violemment « Help me girl », avec ses nouveaux musiciens et un saxophoniste ténor. Il existe un 45 t simple (Barclay 060760), avec ces deux titres, qui vaut la peine, car « Mama told me not to come » et « That ain't where it's at » sont assez inégaux. J. B.

LES CINQ GENTLEMEN
Qu'as-tu Katioucha ? Je te veux. LSD 25 ou les métamorphoses de Margaret Steinway. Olivier.
RIVIERA 231.212 M (45 t EP - 10 F)
Aucun doute possible ! Les Cinq Gentlemen, c'est sérieux. Ils viennent de franchir avec succès le cap du second 45 t. Le premier, c'était « Dis-nous Dylan », qui fit une jolie carrière. Inutile de vous dire que les cinq lascars étaient attendus au tournant ; eh bien ils s'en sortent avec les honneurs. C'est très, très chouette. Il se passe incontestablement quelque chose et ils ont réussi à trouver un « sound » qui leur est propre. Moi, pour 67, je joue les Gentlemen gagnants. Ph. A.

Martha et The Vandellas.



Les Miracles.



CHRIS

La génération perdue. Ha-chisch. Le chat revient. Auto-extinction.

PHILIPS 437.283 BE (45 t EP - 9,90 F)

Enfin un bon disque de Chris. Parce que, il faut bien le dire, jusqu'à maintenant, Chris (ou Long Chris si vous préférez) était surtout connu pour l'élégance de ses costumes western, sa collection de pistolets et son amitié avec Hallyday. Ses disques n'étaient pas très brillants. Celui-ci — extrait d'un excellent 33 t - 30 cm Philips « Chansons étranges pour gens bizarres » — est nettement au-dessus de la production habituelle. Un seul reproche : pourquoi ne pas avoir mis sur ce 45 t la meilleure chanson : « Le petit soldat de plomb » ?

A. R.

JUDY COLLINS

Pack up your sorrows. The coming of the roads. So early, so early in the spring. Tomorrow is a long time. Daddy you've been on my mind. Thirsty boots. Mr. tambourine man. Lord Gregory. In the heat of the summer. Early morning rain. Carry it on. It isn't nice.

LE CHANT DU MONDE LDX-S 74333 (30 cm - 19,95 F)

On a voulu cent fois comparer Judy Collins à Joan Baez ; pour moi c'est une erreur car, à la base, elles appartiennent toutes deux à deux écoles de folk-song différentes. Joan Baez, c'est du classique, les vieilles ballades réadaptées, magnifiquement d'ailleurs, une voix très brillante qui peut se permettre, quand elle le veut, de chanter du folk-song comme de l'opéra. Judy Collins nous apparaît plus simple, plus dépouillée mais non moins grande ; d'autre part son répertoire consiste essentiellement en compositions de jeunes chanteurs-poètes tels qu'Eric Andersen, Bob Dylan et surtout Richard Farina à qui l'on doit sur cet album « Pack up your sorrows ». Vous apprécierez également dans ce disque « Early morning rain » de Gordon Lightfoot et

« Thirsty boots », l'histoire d'un vagabond à qui la chanteuse demande de s'arrêter un instant et de se reposer un peu avant de repartir sur les routes du pays. Un album qui intéressera tous les amateurs de folk.

P. R.

MIKI DALLON

Two at a time. What would your mama say now.

BARCLAY 060771 (45 t simple - 5 F)

Miki Dallon s'est rendu célèbre en composant la quasi-totalité des chansons des Sorrows et de Neil Christian, le créateur de « That's nice ». Avec ce 45 t il est passé de l'autre côté de la barrière et le résultat n'est pas très brillant, non qu'il chante mal, mais « Two at a time » est un morceau de peu d'originalité et qui souffre d'une orchestration vraiment « out ». Les saxos et les trompettes ronflent comme de vieux tubas. A déconseiller.

P. R.

SPENCER DAVIS

Gimme some lovin'. Blues in F. Neighbour, neighbour. Dust my blues.

FONTANA 465.337 (45 t EP - 9,90 F)

« Gimme some lovin' » est, sans aucun doute, la meilleure plage enregistrée par le Spencer Davis Group. Stevie Winwood joue de l'orgue et chante comme les meilleurs rockers noirs. « Blues in F » est un instrumental très « jazzy ». Quand à « Dust my blues » et « Neighbour, neighbour », ce sont deux extraits de leur album « Autumn 66 ». Le tout forme un 45 t « super » !

J. B.

NOEL DESCHAMPS

Ils étaient trois. Ça va bien pour moi. Oh la hey. Pour le pied.

RCA VICTOR 86.179 M (45 t EP - 9,90 F)

Bien. Quatre bonnes adaptations, dont celle du « Bird doggin' » de Gégène. O. W.

OLIVIER DESPAX

Si loin d'Angleterre. Je t'appartiens. Dis-lui, ma guitare. Cherry Love.

RIVIERA 231.222 M (45 t EP - 10 F)

C'est un très bon disque. Despax a, c'est incontestable, beaucoup de talent et il a été formé à la meilleure école, celle du jazz. Cela se sent dans son excellente interprétation de « Si loin d'Angleterre », très bonne adaptation du « See you in september » des Happenings. « Dis-lui, ma guitare » — au départ, une bonne idée — est décevant à l'arrivée : l'orchestration est lourde et le guitariste lointain. « Je t'appartiens », ex-chanson de Bécassat revue sinon corrigée par les Américains, est parfaitement réussie. Le dernier titre est anodin.

Ph. A.

DONOVAN

Mellow yellow. Sunny South Kensington.

EPIC 5-10.098 (45 t simple - 6,50 F)

Il faut croire que Donovan, lui aussi, a trouvé une source d'inspiration géniale. Une chanson avec une mélodie toute simple, une petite voix douce « qui murmure », comme il le dit lui-même dans son interview du présent numéro, la fantaisie qui reprend en chœur le refrain, tout cela est très bien fait et mérite parfaitement les honneurs du hit-parade. « Mellow yellow » ne sortira en Angleterre qu'au mois de mars prochain mais d'ores et déjà il s'en vend déjà un million aux États-Unis et un succès retentissant dans notre pays.

P. R.

CHRIS FARLOWE

Out of time. Baby make it soon. Think. Don't just look at me.

COLUMBIA ESRF 1886 (45 t EP - 10 F)

Deux compositions de Mick Jagger et Keith Richards (deux des Rolling Stones) et deux compositions d'Andrew Oldham (leur impresario) que chante Chris Farlowe, un Anglais très proche des Noirs américains. Il a une voix puissante et beaucoup de rythme. « Out of time » fut numéro 1 en Angleterre. C'est le titre qui se détache du lot ; j'adore l'introduction très musique classique.

J. B.

NINO FERRER

Je veux être noir. La bande à Ferrer (1^{re} et 2^e parties). Si tu m'aimes encore.

RIVIERA 231.226 M (45 t EP - 10 F)

C'est un bon disque mais il n'y a pas là un tube de la qualité de « Z'avez-vous vu Mirza ? », « Les cornichons » ou « Oh hé hé bon ». « La bande à Ferrer », qui se situe dans le même esprit, est nettement moins drôle. « Si tu m'aimes encore » est une excellente adaptation du « It's a man's man's man's world » de James Brown. Quant à « Je veux être noir », c'est une confession sympathique et sincère de l'ami Nino. Il y manque pourtant la petite étincelle et c'est dommage. Ceci dit, les accompagnateurs sont remarquables.

Ph. A.

REX GARVIN

I gotta go now. Believe it or not.

ATLANTIC 65637 (45 t simple - 6,50 F)

(L. S. Live)

Venant après « Sock it to 'em J.B. » (Atlantic 650016), ce disque est une plaisante surprise. Le trio composé de Rex Garvin (orgue et chant), Clayton Dunn (saxo ténor) et Pete Holman (basse) sonne un peu comme les Mar-Keys et Rex Garvin aède un excellent chanteur qui sait chauffer — ignore Wilson Pickett. « Believe it or not », un thème du genre « Fever » souffre un peu de paroles très vécues : « Un malheur n'est advenu sur le monde : LSD, qui l'aurait cru ! LSD ! »

Rex Garvin n'a que peu d'engagements à son actif mais les collectionneurs en trouveront des schellèmes sur les marques Carter, Epic, Odeon, Zorro et Live.

K. M.

MARVIN GAYE

Take this heart of mine. Little darling I need you. One more heartache. Night life.

TAMLA-MOTOWN TMEF 52 (45 t EP - 10 F)

(L. S. Tamla)

Marvin Gaye fit ses débuts

DONOVAN

SUNSHINE SUPERMAN
Sunshine superman. Legend of a girl child Linda. Three king fishers. Ferris wheel. Bert's blues. Season of the witch? The trip. Guinevere. The fat angel. Celeste.

EPIC 24.217 (30 cm - 26,90 F)
Enfin, voilà le 33 t tant attendu de Donovan. Eh bien, c'est une formidable surprise ; de ce chanteur-compositeur de talent, on espérait une qualité supplémentaire, l'originalité, et nous la trouvons dans l'album. Après l'avoir écouté, vous serez obligé d'en convenir, il existe maintenant un style Donovan. En quoi consiste-t-il ?

D'abord, il règne à travers tout le disque une atmosphère un peu irréelle, très vaporeuse, bien souvent d'inspiration orientale et qui rapidement vous transporte dans une sorte

de rêve assez inhabituel. Cette ambiance éthérée, elle est due aux thèmes des chansons elles-mêmes :

« Legend of the girl child Linda », racontée sous forme de conte, nous dit l'histoire d'une princesse endormie dans un palais de cristal à qui on promet d'apporter des pommes d'or et cent enfants rieurs. Les enfants arrivent sur les ailes d'un oiseau géant et se transforment en une chaîne d'or. « Guinevere », à mon sens le joyau de cet album, est l'histoire de Guenièvre à la cour du roi Arthur, où tout est assoupi, où même le fou dort, où tout sommeille à l'exception du corbeau qui veille dans un ciel menaçant. On a ici affaire à une ballade moyen-âgeuse identique à celles que les troubadours pouvaient chanter il y a huit siècles.



Dans « Celeste », sur une musique d'orgue, un homme rêve. Il se voit à son mariage et se demande ce qu'il fait là et pourquoi tant de gens éprouvent le besoin de se marier quand l'amour n'existe pas. Il se demande s'il en est de même pour la jeune fille qui est à ses côtés. Mais il espère que l'amour naîtra par elle.

Les arrangements, terriblement nouveaux, démontrent un bel effort d'invention : on retrouve mélangés guitares électriques, clavecin, cuivres, harpe et le fameux sitar indien. Il y a eu cette année d'innombrables tentatives d'insertion de cet instrument dans les formations britanniques : toutes ont pratiquement échoué. Seul Donovan a réussi à mon avis. Le sitar ici dépasse le « gimmick » ; il s'assimile complètement à la mélodie et y ajoute une sensibilité, une délicatesse qui correspondent bien à la personnalité de Don, toute en demi-tons, en nuances. Donovan n'a pas donné dans le sacrilège et dans le vulgaire ; l'emploi du sitar confère même une beauté étrange et unique à sa musique.

Pour terminer, il faut parler du « Bert's blues », l'une des œuvres les plus bizarres de ce 33 t. Un homme cherche une femme, il la cherche à travers la lumière du soleil, le vent, la pluie. Cela commence avec des violons et des violoncelles ; puis il y a un magnifique solo de clavecin et tout repart sur un tempo de jazz auquel participent également le clavecin et les violoncelles précités. On comprend maintenant ce qu'entendait Don lorsqu'il parlait d'« expérimentation des sons ».

PHILIPPE RAULT

en 1959 au sein des Moon-glows, alors dirigés par Harvey Fuqua. C'est lui qui le fit passer ensuite chez Tamla dont il est l'une des principales vedettes. Marvin n'a pas une voix puissante, mais il est capable de swinguer intensément et la qualité de ses disques dépend fortement de la valeur des thèmes et de l'accompagnement. Le présent disque n'est pas ce qu'il a fait de mieux, mais présente néanmoins un très bon titre : « Take this heart of mine » et les trois autres sont loin d'être négligeables. « Night life », en particulier, est ce qu'on pourrait appeler un « blues-ballad », d'un style assez jazz. Surveillez de très près toutes les parutions de Marvin Gaye : c'est un sérieux « soul-brother » !

K. M.

BEN E. KING

My heart cries for you. What a difference a day made.

ATCO 24 (45 t simple - 6,50 F)

Goodnight my love. I can't break the news to myself.

ATCO 29 (45 t simple - 6,50 F)

Get in a hurry. I swear by the stars above.

ATCO 32 (45 t simple - 6,50 F)

Ben E. King, c'est un peu le supplice de Tantale pour moi. J'en raffole depuis que je l'ai découvert sur le LP « Apollo Saturday night » (Atlantic 412005), mais chaque fois que je trouve un autre disque de lui, il y a quelque chose qui cloche : ou bien ce sont les thèmes, ou bien c'est l'accompagnement qui est médiocre. Les trois disques ci-dessus souffrent, hélas, des mêmes défauts. Ben E. King s'y montre parfois excellent, mais ces accompagnements (violons fluets ou chœurs de vierges) font vraiment tout pour vous empêcher de prendre le pied. Qu'avons-nous donc fait pour être ainsi punis ? Atco 24 date de 1961, Atco 29 de 1965 et Atco 32 de 1966. Après plusieurs écoutes il m'est

difficile de faire un choix : à vous de décider ! K. M.

LES KINKS

Dead end street. Big black smoke.

VOGUE PV 15254 (45 t simple - 6,50 F)

Quand je pense qu'un jour j'ai pu douter des Kinks ! Ray Davies est définitivement le compositeur n° 2 en Angleterre (après l'équipe Lennon-McCartney). Pourtant, il prenait ici des risques en voulant inclure le « gimmick » du « New Orleans band » dans un morceau qui, de ce fait, aurait pu s'avérer démodé : Eh bien non, ça passe :

« Il y a des trous au plafond, L'évier dans la cuisine se casse la figure,

Nous n'avons plus de boulot et nous avons besoin d'argent ».

Voilà le thème de cette « rue en cul-de-sac », rue où l'on se meurt lentement, l'une de ces rues pouilleuses comme on se les représente dans les quartiers noirs des villes américaines. L'atmosphère est formidablement recréée. Un tube monstrueux. P. R.

LES KREW

Everything is alright. Somebody stole my girl.

634-5789. Sugar pie.

RIVIERA 231 214 M (45 t EP - 10 F)

Les Krew, c'est le groupe qui se produisait au Bilboquet, il y a quelques semaines. Section de cuivres, chœurs et chanteurs, le tout balance bien, particulièrement dans « 634-5789 » de Wilson Pickett. Un disque sur mesures pour vos surbous. J. B.

BARBARA LEWIS

Make me belong to you. Girls need loving care.

ATLANTIC 650033 (45 t simple) - 6,50 F

(U. S. Atlantic)

Jeune chanteuse originaire de Detroit, dont les débuts remontent à 1962, Barbara Lewis n'est pas une « chauffeuse ». Ceci ne l'empêche pas de balancer gentiment et de vous accrocher insidieusement chaque fois qu'elle a un bon thème.

C'est le cas de « Make me belong to you » qui allie un délicieux cachet désuet à une prise de son moderne.



BARBARA LEWIS

Le verso, rehaussé (ou faudrait-il dire avili?) par violons et cuivres est inoffensif mais insipide. K. M.

RAMSEY LEWIS

Up tight. Wade in the water.

BARCLAY 060758 (45 t simple - 6,50 F)

(U. S. Cadet)

Le trio de Ramsey Lewis (Lewis, piano ; Eldee Young, basse ; « Red » Holt, drums) a réussi quelques enregistrements d'une ambiance chauffante, mais de là à le porter aux nues comme le fait le public américain, il y a une nuance. C'est lourd, artificiel, sans swing. Passez son « Uptight » après la version de Stevie Wonder ou celle de Nancy Wilson et vous verrez la différence. K. M.

JEAN BERNARD DE LIBREVILLE

Juxtaposition 210. Thermidor et terminal. En chômage. Le cri du cimetièr.

VOGUE EPL 8492 M (45 t EP - 10 F)

Un canular raté parce que mal préparé. C'est dommage car, au départ, l'idée était bonne et l'enregistrement recèle des possibilités. O. W.

TONY MARK ET LES MARKMEN

Ils vont le pendre. Ne pense plus à lui. Comme l'eau. Cinq balles dans le rouge.

DISC'AZ 1074 (45 t EP - 10 F)

Bon disque dans l'ensemble.

Tony Mark et ses acolytes sont les habitués accompagnateurs de Claude François. Ils avaient fait une première carrière, au moment de la vogue italienne, sous le nom des Trovatori. Leur retour est sympathique. Ce qu'il leur manque encore, c'est un répertoire. « Comme l'eau » et « Ne pense plus à lui » sont les deux meilleurs titres mais les Markmen devraient faire mieux. Très bientôt. Ph. A.

JOHN MAYALL'S BLUES BREAKERS

Looking back. So many roads. Parchman farm. Key to love.

DECCA 457.130 (45 t EP - 9,90 F)

Cela fait cinq ans que John Mayall présente la formation la plus « city blues » de toute l'Angleterre. Ce 45 t met en valeur également Eric Clapton, le meilleur guitariste de blues européen, un type qui laisse même les Noirs américains assis parce qu'il a cette musique dans la peau comme eux. Les quatre plages sont excellentes ; ma préférée est encore « Key to love », un original de Mayall, où Clapton prend un solo gigantesque. Pour les étrennes de vos amis dans le coup, réservez-leur une bonne surprise, offrez-leur du John Mayall ! P. R.

ZOOT MONEY

Big time operator. Zoot's sermont. Self discipline. Let's run for cover.

COLUMBIA ESRF 1801 (45 t EP - 10 F)

Un titre choc très dansant : « Big time operator » par Zoot Money, jeune chanteur organiste qui, accompagné par le Big Roll Band, s'était produit à Paris dans le Musicorama de James Brown il y a quelques mois. Les autres titres : un slow, un instrumental et un rapide très « Georgie Fame ». J. B.

CHRIS MONTEZ

There will never be another you. The shadow of your smile. Hey baby. The very thought of you.

COLUMBIA ESRF 1803 M (45 t EP - 10 F)

De la même cuvée que Del Shannon et Freddy Cannon, rockers américains des années 60. Chris, lui, a complètement changé de style. Bien loin est l'époque de « Let's dance » ! Il est revenu en force avec « The more I see you » dès son entrée chez A & M Records, maison de disques dirigée par Herb Alpert. Trois slows dont l'un est un vieux standard (« There will never be another you ») et « Hey baby » de Bruce Channel sont interprétés par sa voix fluide. « The very thought of you » est un petit régal. J. B.

LE NEW VAUDEVILLE BAND

Winchester cathedral. Wait for me baby. I can't go wrong. Diana goodbye.

FONTANA 465.342 (45 t EP - 9,90 F)

Qui ne connaît « Winchester cathedral », ce petit chef-d'œuvre qui, disons-le tout de suite, est le seul titre valable de ce super, les trois autres étant totalement dépourvus d'intérêt. L'introduction sifflée, le petit arpège entre deux reprises, la voix nasillarde et masquée du chanteur, les arrangements sont parfaits (pas géniaux mais quand même formidables). D'ailleurs, j'ai visité la cathédrale de Winchester récemment et elle vaut effectivement la peine d'être vue ! C'est le syndicat d'initiative local qui doit se réjouir de toute cette publicité ! P. R.

ROBERT PARKER

Barefootin'. Let's go baby where the action is. Happy feet. The scratch.

COLUMBIA ESRF 1820 (45 t EP - 10 F)

(U. S. Nola) Voici enfin la version originale de « Barefootin' » qui fit passablement de bruit l'année passée aux États-Unis. Les trois autres titres sont de la même veine : du très bon jerk ; il n'y a qu'un ennui : ils se ressemblent tous comme deux gouttes d'eau. Les arrangements, dus à Wendell Quezergue, rappellent fortement ceux de Lee Dorsey ;

l'orchestre swingue, mais n'a pas la précision de celui qui accompagne Lee. Un guitariste prend ça et là quelques bonnes interventions. Robert Parker qui enregistre depuis 1959 (sur Ron et Imperial) jouait du saxo ténor dans ses premiers disques, mais ici il ne fait que chanter. C'est du typique « style Nouvelle-Orléans 1966 » avec influence de Memphis et James Brown dans « Scratch ». K. M.

ALAN PRICE SET

Barefooting. Critics choice. Have mercy. It's getting mighty crowded.

DECCA 457.129 (45 t EP - 9,90 F)

Encore un disque très chouette d'Alan Price. Les quatre morceaux sont extraits de son album récemment sorti en Angleterre. Il y a deux grands classiques : « Barefooting », le « tube » de Robert Parker qu'Alan mélange avec « Land of thousand dances » et « Let's go baby », et le « Mercy » de Don Covay dans lequel j'aime particulièrement le jeu de guitare. « Critics choice », un instrumental, et « It's getting mighty crowded », un tempo moyen très Georgie Fame, complètent ce 45 t sympathique. Mais j'attends avec impatience « Willow weep for me » ! P. R.

DANA ROLLIN

Winchester cathedral. Patty's pad.

CAPITOL CLF 283 (45 t simple - 6,50 F)

Seconde version du succès du New Vaudeville Band, cette interprétation est marante. Piano dégoulinant dans l'intro, la voix encore plus voilée que dans l'original — on a dû faire chanter Dana Rollin dans un entonnoir — l'ensemble sonne terriblement 1925, un style de musique que beaucoup d'artistes essaient de relancer en ce moment. P. R.

SAM & DAVE

Said I wasn't gonna tell nobody. If you got the loving.

ATLANTIC 650029 (45 t simple - 6,50 F)

(U.S. Stax)

Samuel Moore et Dave Porter renouvellent l'exploit de leur « Hold on I'm a-comin' » (Atlantic 650022). Vous écoutez l'intro de « Said » et c'est parti, vous courez acheter le disque ! Vous ne serez pas déçus. Il paraît que sur scène ils sont « comme deux James Brown ». Et ils doivent venir en France au mois de mars... Bon, vous m'avez compris ! K. M.

DEL SHANNON

Show me. Never though I could. The big hurt. Action.

LIBERTY LEP 2262 F (45 t EP - 10 F)

Del Shannon est ce chanteur américain qui fit beaucoup parler de lui, il y a quelques cinq ans, avec « Runaway ». Del Shannon demeure outre-Atlantique une valeur sûre et il serait intéressant de le voir un jour à Paris. Son style est resté identique : grande orchestration, prédominance de l'orgue et chœurs féminins. « Show me » et « Action » (un ancien tube de Freddy Cannon) sont les titres que je préfère. J. B.

NINA SIMONE

Wild is the wind : I love your lovin' ways. Four women. What more can I say. Lilac wine. That's all I ask. Break down and let it all out. Why keep on breaking my heart. Wild is the wind. Black is the color of my love's hair. If I should lose you. Either way I lose.

PHILIPS P 652086 (30 cm - 19,95 F)

(U.S. Philips) Quel disque splendide, et combien différent de ce qu'il m'arrive de chroniquer ! On la connaissait déjà un peu, Nina Simone, depuis son premier disque en 1957 : une pianiste et chanteuse que ses goûts portaient vers le classique, et que la couleur de sa peau portait un peu vers le jazz.

Avec « I love your lovin' ways », on est en plein blues « pesant », un peu Jimmy Reed : une voix (que voulez-vous ?) pas très aimable, mais on s'y fait vite, et elle

a quelque chose à dire ! Et puis c'est « Four women » : alors là, plus de pitié ! Nina Simone PARLE, vous empoigne et ne vous lâche plus. Je pense qu'il est indispensable de pouvoir suivre les paroles, non qu'elles soient particulièrement poétiques, mais parce que Nina Simone charge d'émotion chaque mot et qu'elle en a « lourd sur la patate »...

Je crois avoir compris bien des choses ; pourquoi, par exemple, elle s'insurge contre un auditoire bruyant. Ce n'est pas qu'elle tienne à « faire respectable », c'est que sa musique ne peut pas s'écouter dans le bruit ou l'indifférence. L'art de Nina Simone tient essentiellement dans l'émotion qu'elle communique, à cœur ouvert, sans fioritures. Sa musique n'est

MANFRED MANN

Semi-detached, suburban Mr James. Trouble and tea. Each other's company. Box office draw. Morning after the party. Dealer dealer. Another kind of music. Just like a woman. As long as I have lovin. Superstitious guy. Let it be me. I wanna be rich.

FONTANA 687.922 TL (30 cm - 19,95 F)

Revenant tout droit d'une croisière sur le paquebot « Chusan » dont ils étaient l'attraction, Manfred Mann et son orchestre se sont produits, il y a quelques jours, à l'Olympia (cf. notre compte rendu de leur Musicorama). A cette occasion, Fontana vient d'éditer le premier album 33 t de ce groupe britannique. Félicitons-les d'abord pour la pochette de très bon goût. Le disque, proprement dit, est varié et original. La plupart des morceaux ont été écrits par Mike d'Abo, Mike Hugues et Manfred Mann. Notons de bonnes interprétations de « Just like a woman » de Dylan que beaucoup connaissent déjà et de « Je t'appartiens » de Bécoud dont le titre anglais est « Let it be me ». Parmi les autres morceaux que j'apprécie particulièrement, outre le fameux « Semi-detached, suburban Mr James », citons : « Another kind of music » qui débute sur un tempo blues pour terminer sur un rythme de guitare espa-

gnole ; c'est l'histoire d'un artiste de « pop music » qui veut chanter de la musique classique. « Each other's company » a une très belle mélodie et de jolies paroles. Enfin « As long as I have lovin' » est un blues très bien chanté.

Ce groupe, qui débuta au « Marquee club » de Londres le 11 mars 1963, obtint ses premiers succès avec « 5-4-3-2-1 » et « Do wah diddy diddy ». Il est considéré comme l'une des meilleures formations de rhythm'n'blues. Il se compose de Michael d'Abo (chant), Manfred Mann (orgue), Klaus Voormann (basse), Tom McGuinness (guitare solo) et Mike Hugg (batterie). Mike d'Abo a remplacé Paul Jones cet été. Cet ancien étudiant de l'Université de Cambridge s'entend très bien avec ses nouveaux collègues qui disent de lui qu'il est jeune et enthousiaste.

JACQUES BARSAMIAN



pas « agréable », elle est belle et bouleversante. Pour la moitié des thèmes, Horace Ott a écrit des arrangements remarquables par leur goût et leur discrétion : c'est imperceptiblement que l'on passe des plages où Nina est seule, à celles où elle est accompagnée par un grand orchestre avec cordes, cuivres et anches. L'unité de style du disque est ainsi parfaitement respectée tout en y apportant de la variété. Nina Simone a elle-même composé les autres thèmes et paroles, peut-être même les plus beaux. Beaucoup de simplicité et de la très grande classe. Ne me dites pas que la chronique de ce disque n'a pas sa place dans « Rock & Folk ». L'art véritable ne connaît pas de frontières. K. M.

LORD SITAR
Have you seen your mother, baby, standing in the shadow? L'amour avec toi. Black is black. Eleanor Rigby.

DUCRETET - THOMSON
460 V 740 (45 t EP - 10 F). J'aimerais bien savoir qui se cache sous le pseudonyme de Lord Sitar! Serait-ce un Français (ou un Indien vivant en France)? Le fait que « L'amour avec toi » soit inclus dans cet EP laisse penser que la seconde hypothèse est possible. Ce 45 t est de bonne qualité, en tout cas, je le préfère nettement à celui de Harihar Rao et les Folkswingers déjà sorti chez Fontana. La raison : le choix des morceaux. La musique indienne colle tout à fait avec le « Eleanor Rigby » des Beatles par exemple. Alors si vous aimez les sonorités du bord du Gange et le sommet du hit-parade réunis, n'hésitez pas! P. R.

SOUL RHYTHM
THE SMILEY LEWIS BAND : Walkin' the girl. The bells are ringing.
THE ROMEOS : Are you ready for that. Mucho soul.
WARNER BROS EP 103
(45 t EP - 10 F)
(U. S. Loma)
Je me dois de signaler ce disque, aux amateurs de R & B, qui n'est pas une

merveille, loin de là, mais pour une fois qu'il sort un disque de ce genre en France... Originaire de la Nouvelle Orléans, Smiley Lewis enregistre depuis 1947 (pour les marques DeLuxe, Imperial, Colony, Knight, Okeh, Dot, Loma) avec l'orchestre de Dave Bartholomew. Dans ce disque qui date de la fin de 1965, on ne l'entend chanter que dans « Bells » où il rappelle à la fois Champion Jack Dupree et Fats Domino. C'est une version différente de celle qu'il avait faite en 1952; le pianiste joue tout à fait dans le style « gospel ». « Walkin' the girl » est une bande instrumentale parfaite pour enregistrer un vocal dessus; vous pouvez vous en servir pour essayer de faire « Can I get a witness » (de Marvin Gaye).
Quant aux Romeos : mystère! C'est un groupe instrumental comprenant saxo ténor/flûte, orgue, guitare, basse et batterie. Sûrement des Noirs; un peu « fufou », mais ça swingue. K. M.

BILLY STEWART
Summertime. Canadian sunset. Secret love. Look back and smile.
BARCLAY 071068 (45 t EP - 9,73 F)
(U.S. Chess)
Ce super est nettement meilleur que le simple chroniqué précédemment (ne comprenant que les deux premiers morceaux, les moins bons). La raison : Billy Stewart, qui chante avec un bagout remarquable, « bidonne » moins dans les deux derniers titres et swingue plus sérieusement. Le grand orchestre qui l'accompagne dans « Secret love » fait un peu mal. Ça n'arrive pas tous les jours, un truc comme ça! Les amateurs de jazz voudraient bien connaître l'auteur du solo de sax alto de « Summertime » : je n'en sais rien hélas! Du moment qu'un disque est classé comme « pop » ou R & B, Messieurs Chess se refusent obstinément à donner le moindre renseignement! K. M.

LES SURFS
Les troubadours de notre

temps. Si loin d'Angleterre. Une rose de Vienne. Un jour se lève.
FESTIVAL 1513 M (45 t EP - 10 F)
Pourquoi avoir confié des rengaines aussi lamentables à nos copains les Surfs? C'est navrant de les voir essayer de donner quelque vie à ces textes et musiques d'un autre âge. Seul, « Si loin d'Angleterre » sauve le disque. Mais le reste est lamentable. C'est dommage, dommage, dommage. Ils n'ont pas dû s'amuser les « pèvres », le jour de la séance. O. W.

THE TEMPTATIONS
Ain't too proud to beg. Say you. Get ready. Fading away.
TAMLA-MOTOWN TMEF 532 (45 t EP - 10 F)
(U. S. Gordy)
Un titre extraordinaire : « Ain't too proud », ainsi que trois bons compléments. On peut, comme moi, ne pas raffoler des voix des Temptations, de leur tendance à devenir parfois emphatiques. La présente sélection les montre pour-



THE TEMPTATIONS
DINO BASTIEN/AGF

tant à leur avantage et surtout, leur disque est dominé par un accompagnement orchestral sensationnel. On trouverait difficilement un meilleur exemple d'une section rythmique Tamla-Motown que dans « Ain't too proud ». C'est non seulement la qualité percutante, mais aussi la sonorité de cette rythmique qui lui confère un cachet aisément reconnaissable. Rarement interprétation a autant swingué, tout en restant parfaitement décontractée — les amateurs de jerk abonderont dans mon sens. Et les groupements

français pourraient trouver là matière abondante à étudier le mécanisme d'une section rythmique subtile autant qu'efficace. K. M.

JOE TEX
What in the world. I've got to do a little bit better.
ATLANTIC 850035 (45 t simple - 8,50 F)
(U.S. Die)



Joe Tex enregistre depuis 1955 (sur King, Ace, Arno, Jayma, Checker, Parrot, Atlantic et Die) mais il est encore pratiquement inconnu en France. Sa voix n'est pas sans rappeler celle de James Brown. Le premier titre fut enregistré à Nashville, en 1965, avec son propre orchestre comprenant Ernie Hall, Johnny Whitack, Sammy Coleman, Gabriel Fleming (b); Miller Sam, Earl Dorsett (s); Glenn Serrano (ba); Les Royal Hatley (g); J. Alfred Cook (H) et Claude Williams (m). Le second titre a été fait alors que Hatley et Cook travaillaient chez Otis Redding. Deux bons titres, mais ce n'est pas ce que Joe Tex a fait de mieux. K. M.

TOM ET JERRY
Marie, Marie. La fiada. Pleurs. On n'emporte rien au paradis.
RCA VICTOR 8117 M (45 t EP - 8,90 F)
Très décevant. Leur « Un jour se lève » (à l'instar de 1969) démarre si bien on ne peut plus chavirer, et c'est avec une certaine conviction que l'on attend le second 45 t. Ouh là là! Vous attendez... O. W.

IKE AND TINA TURNER
A love like yours. Hold on

baby. Oh baby. Such a fool for you.
LONDON 10.183 (45 t EP - 9,90 F)
Encore un disque terrible! Les deux faces représentent deux mondes différents : « A love like yours » et « Hold on baby » sont dus à la production de Phil Spector, maître arrangeur de Hollywood qui manie les cordes et les chœurs avec une savante habileté et donne à l'enregistrement une profondeur unique, un son « Spector ». C'est lui qui avait produit « River deep mountain high », un sommet dans la « pop music » d'aujourd'hui, chef-d'œuvre jamais sorti en France! Les deux autres morceaux « Oh! baby » et « Such a fool for you » ont été arrangés par Ike Turner et on se retrempe dans la plus authentique ambiance rhythm and blues. Basses swingantes, cuivres, ça balance d'un bout à l'autre des deux titres. P. R.

SARAH VAUGHAN
POP ARTISTRY :
Yesterday. I know a place. Make it easy on yourself. A lover's concerto. Waltz for Debbie. The shadow of your smile. Michelle. One, two, three. What now my love. Love. Everybody loves somebody. What the world needs now is love.
MERCURY 124.027 MDL
(30 cm - 19,95 F)
Quah!... Vous prenez une des plus grandes chanteuses de jazz de tous les temps et vous lui donnez à interpréter douze grands succès de l'époque, popularisés par les meilleurs groupes anglais et américains. Qu'est-ce qu'elle fait la dame?... Elle accepte parce qu'il y a les impôts à payer, la traite pour le frigidaire et la cave à réapprovisionner. Mais elle s'enquiquine comme une folle tout au long de la séance. Et l'auditeur, avec elle! Plus encore peut-être, parce que, lui, à la fin de la séance, on ne lui remettra même pas de chèque! Ph. A.

GENE VINCENT
Bird doggin'. Ain't that

too much. Lonely street. I've got my eyes on you.
LONDON 10.182 M (45 t EP - 9,90 F)
Jean-Noël Coghe a déjà longuement parlé de ce

« Bird doggin' », dans notre dernier numéro, titre enregistré par la firme américaine Challenge et qui remet actuellement le grand Gene Vincent en vogue. Très mo-

erne... J'ai eu l'impression d'en l'écouter pour la première fois d'entendre les Yardbirds. Les trois autres titres sont du même cru. Du bon boulot! J. B.

LES SUPREMES

You keep me hangin'on. Remove this doubt. You can't hurry love. Put yourself in my place.
TAMLA-MOTOWN TMEF 536 (45 t EP - 10 F)
You can't hurry love. A lover's concerto. Nothing but heartaches. Yesterday. My world is empty without you. Heartaches don't last always. I hear a symphony. Put yourself in my place. Back in my arms again. Everything is good about you. Who could ever doubt my love. Love is like an itching to my heart.
TAMLA-MOTOWN FTM 40376 (30 cm - 19,95 F)
(U.S. Motown)

Voici un LP que je peux recommander sans réserves à tous ceux qui désirent se procurer un bon échantillonnage du meilleur groupe vocal féminin actuel. Il ne fait aucun double emploi avec leur premier LP (TMLF 101) qui groupait leurs plus grands succès jusqu'au début de 1965. Le présent recueil, qui rassemble la crème de leur production plus récente est, dans l'ensemble, nettement supérieur. Non seulement l'imagination de l'équipe Holland-Dozier est loin d'être tarie, mais leur technique d'écriture et de prise de son (pour les cordes notamment) a encore fait des progrès. Quant aux Supremes, c'est évidemment de plus en plus Diana Ross qui y tient le premier plan et de façon magistrale, Mary Wilson et Florence Ballard se contentent de fournir, ça et là, un accompagnement discret. Si l'une d'elles, d'ailleurs, montrait une personnalité comparable à celle de

Diana, le groupe serait immanquablement voué à se scinder à brève échéance. On pourrait reprocher à ce recueil de manquer de « forme », de ne pas constituer une œuvre finie, telle que « Revolver » des Beatles ou « Pet sounds » des Beach Boys. C'est effectivement le cas, mais n'oublions pas que ces plages n'ont pas été conçues à l'origine pour faire partie d'un même 30 cm. Ne nous plaignons pas, c'est déjà beau d'avoir un disque ne comprenant aucune plage médiocre de remplissage.

« Yesterday » (des Beatles), jusqu'ici inédit en France, est une pure merveille : le thème, l'arrangement, l'interprétation, aussi bien orchestrale que vocale, tout est parfait. Et l'on se trouve, en somme, en pleine musique de chambre! Quant aux interprétations swinguées — on en trouve deux fabuleux échantillons dans l'EP — elles n'ont rien à envier au rock le plus pur et les orchestrations leur ajoutent un je ne sais quoi de sauvage et d'étrange. Quelle musique!

KURT MOHR

Diana Ross.



télégrammes

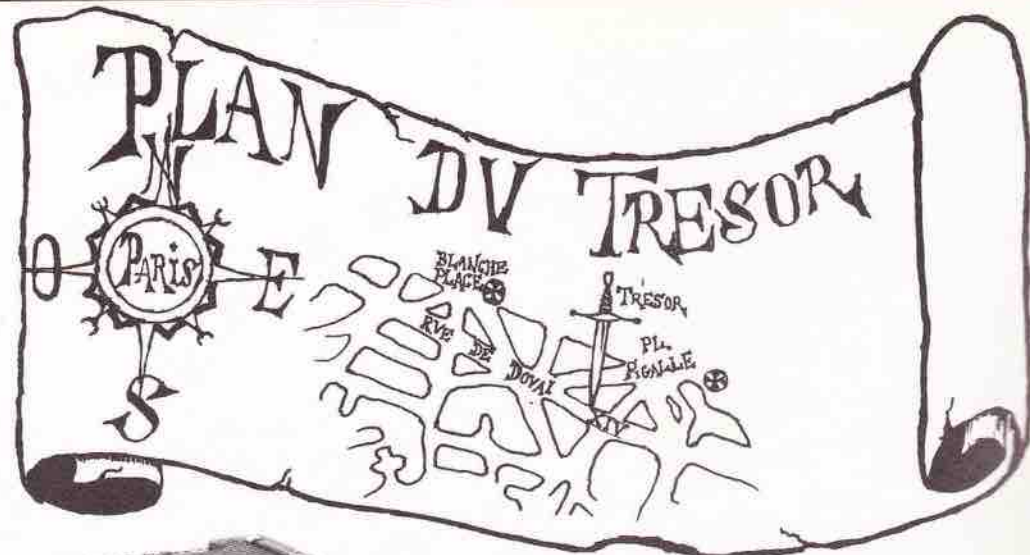
de Jacques Bensiaman

(suite de la page 18)

réédition des disques de Cochran ■ « Sunshine superman », qui vient seulement de sortir en Angleterre, a filé tout droit au sommet des best sellers ■ Les Sunlights, eux aussi, iront peut-être au festival de San Remo, où sont déjà prévus les Troggs ■ Brenda Lee est actuellement numéro 1 en Israël et en Malésie ■ « Besides », par le Fastest Group Alive, dure 30 secondes ■ Rosko fait de nouvelles apparitions sur Radio Caroline. Vous pouvez l'entendre dire des publicités pour Paris-Match, dont le directeur, Jean Prouvost, est aussi son patron à Radio Luxembourg ■ Avec « Willow weep for me », Alan Price continue d'enregistrer des vieilles chansons ■ Olivier Despax part à la Jamaïque tourner un nouveau film : « Bark of the sun » ■ « Sitting in the park », est le dernier disque de Georgie Fame chez Columbia. Il enregistre son premier disque C.B.S. dans le courant du mois ■ Malgré les rumeurs qui circulent, plus fortes que jamais, Elvis Presley ne s'être marié ■ Tom Jones enregistrera peut-être bientôt pour Tamla-Motown ■ Gros succès pour Spencer Davis et Dave Dee en Allemagne ■ Little Richard a dit : « Lorsque je réponds à une interview, je ne suis vraiment pas moi-même » ■ Formidable, la réception de Bobby Hebb à Londres ■ Michel Polnareff, qui enregistrera son prochain disque aux États-Unis, a rapporté d'Italie des robots mécaniques miniatures qu'il a offert à Lucien Morisse ■ Guy Béart vient d'enregistrer du folk-song en français ■ Les Witch Doctors sortent un nouvel E.P. chez C.B.S. ■ Bill Haley reviendra en France dans le courant de ce semestre ■ Les V.I.P.'s sortent leur second disque Fontana. Titre : « Ramblin' rose » ■ Alors qu'on scandait son nom au début du programme de Little Richard, Vigon n'a pas pu chanter, l'un de ses saxophonistes étant malade ■ Lors de son dernier passage au Golf Drouot, Moustique a surpris pas mal de monde avec ses nouvelles chansons, dont certaines pourraient devenir des tubes si elles étaient enregistrées ■ Pourquoi Bob Dylan ne veut-il pas admettre qu'il est marié ? ■ Fats Domino sera en Angleterre du 27 janvier au 6 février, Duane Eddy du 24 février au 10 mars et Lee Dorsey du 2 au 15 mars ■ Jerry Lee Lewis, lui, reviendra en Europe au mois d'avril ■ Parmi les gens qui fréquentent le Cromwellian, club londonien, citons : les Kinks, les Beatles, Eric Burdon et le Spencer Davis Group ■ Mick Jagger avait prédit que « Have you seen your mother » ne serait pas numéro 1 ■ Antoine a un nouveau directeur artistique. Ce dernier est chauve ! ■ Eric Burdon et les Animals iront en Italie le 21 janvier avant de s'envoler vers les États-Unis où ils resteront un mois ■ Résultats du référendum annuel du New Musical Express : Meilleurs chanteurs mondiaux : 1. Elvis Presley, 2. Cliff Richard — Meilleurs groupes vocaux anglais : 1. les Beatles, 2. les Rolling Stones — Meilleurs orchestres de rhythm'n'blues : 1. le Spencer Davis Group, 2. les Rolling Stones — Meilleur disque 1966 : « Eleanor Rigby » (les Beatles) ■ Les Troggs ont enregistré à Berlin les derniers titres de « Trogglo-

dynamite », leur nouvel L.P. ■ Jane Asher, la fiancée de Paul McCartney, a refusé de faire un film avec Elvis ■ Les Playboys de Vince Taylor étant partis pour les fêtes en Angleterre, les Rockers, au pied levé, ont accompagné Vince au « Tchou Tchou » et s'en sont fort bien tirés. Vince Taylor, satisfait d'eux, a fait un super succès ■ Les Masters sont accueillent en attraction au Club Saint-Nicolas à l'Alpe d'Huez ■ Jimmy James et les Vagabonds seront à Lens les 14 et 15 janvier, à Colombes le 21, à Neuilly-Plaisance et sans doute à la Locomotive le 22 ■ Lors de leur passage à Londres, Paul McCartney est allé voir les Young Rascals deux soirs de suite. Eric Burdon, Marianne Faithfull, Keith Moon et les Stones étaient également présents dans la salle ■ Moustique, au Olympia du Creusot le 26 décembre, se produira en Turquie du 15 janvier au 15 février ■ Graeme Albright, avant de chanter, a été successivement cuisinier, peintre, infirmier, menuisier, potier... ■ Little Richard a quitté l'Olympia en pantoufles car il n'était venu à Paris qu'avec une seule paire de chaussures ■ On parle beaucoup à Londres de Jimi Hendrix, le chanteur de folk-blues dont s'occupe Chas Chandler (ex-Animals), qui joue de la guitare avec ses dents. « Pour ne pas me les laver trois fois par jour », continue-t-il ■ Syd Bernstein, célèbre impresario américain, a offert un million de dollars aux Beatles pour aller se produire un seul jour à New York ■ Elvis est sous contrat avec RCA jusqu'en 1974 ■ Tom Jones, actuel numéro 1 anglais est parti effectuer une tournée en Amérique ■ Violaine, pour son premier passage sur scène le 1 janvier, est accompagnée par les Pitouls ■ Rouva mise également beaucoup sur les Grog Gentlemen ■ Avec « Seul », Eddy Mitchell regagne le cœur de nombreux fans ■ Johnny, lui, va faire une tournée en Espagne au printemps ■ La reine mère d'Angleterre est allée voir Georgie Fame qui animait un bar à l'Université de Londres ■ Brian Jones, des Stones a dit : « À part les Beatles et nous, le seul groupe anglais qui ait une personnalité, ce sont les Who ! » ■ Lorsque nous lui avons demandé s'il risquait de se séparer des Small Faces, le chanteur Steve Marriott a répondu : « Certainement pas, nous venons à peine de débiter ensemble. » ■ « Night of fear », premier disque Dennis Hove, est inspiré de l'Ouverture de 1812 de Tchaïkovski ■ Ronnie Bird était parmi nous lors du passage des Moody Blues au Tchou Tchou ■ Carl Perkins s'est fracturé la jambe alors qu'il était à la classe ■ Tony Hall, célèbre disc-jockey anglais, a dit dans le Sunday Mirror que les Settlers étaient le meilleur groupe de folk-song anglais ■ Badgeomanie au Golf Drouot et l'on échange des badges des Beatles, de Johnny et d'Elvis ■ Les Kalin Twins, qui avaient eu un gros succès avec « Vain », réenregistrent aux États-Unis ■ Sortie imminente du premier disque de l'Alan Jack's Group prévu chez C.B.S. ■ Mick Jagger, Georgie Fame, Scott Walker, Cliff Bennett et Dave Clark sont allés voir Little Richard au Saville Theater de Londres. J. B.





IMPORTATION DIRECTE BIG M
(Constructeur **JIM MARSHALL**)
Amplificateur complet à partir de 1350 F

ÉGALEMENT
LES AMPLIFICATEURS PROFESSIONNELS
STEVENS - DYNACORD

SONORISATIONS à partir de 3000 F (100 W modulés / 2 Colonnes, 10 H.P.)

DYNACORD - BIG M - STEVENS - INTERNATIONAL INSTRUMENTS
MICROPHONES: SHURE - MB - DYNACORD - AKG

INSTALLATION DE DISCOTHÈQUES AVEC MATÉRIEL "HI-FI"

AUDITORIUM

LA LUTHERIE MODERNE

14, rue de Douai - PARIS (9^e)

Tél. : 744-73-21

Métro : Pigalle

Pour toutes demandes de documentations joindre 5 timbres S. V. P.



Matériel de batterie Professionnel
MORI'S JAZZ • LUDWIG

MODÈLE GRAND LUXE à partir de 1400 F (3 pièces)

Cymbales AVEDIS ZILDJIAN et CONSTANTINOPLÉ

Tous les types de baguettes LUDWIG
PEAUX PLASTIQUES "MORI'S PLASTIC"

NOUVEAUX MODÈLES - SONORITÉ AMÉRICAINE

ORGUES ÉLECTRONIQUES

Philicorda modèles 1 et 2 claviers
"Continental" VOX 2 claviers

Guitares Folk et Guitares électriques
FENDER (Telecaster) **HARMONY - HOYER**

de nombreuses photos sur Dick Rivers. C'est vraiment le meilleur rocker français. Bernard Fatoux, Rue de la Mairie, St-Hilaire-sur-Helpe (59).

BANNISSEZ LES YÉ-YÉS

Je vous écris, pour vous féliciter de votre revue. Elle est terrible.... Rock & Folk doit absolument garder l'esprit « pionnier ». Faites encore des comptes rendus sur les « Musicoramas ». J'apprécie également vos pages sur les nouveaux disques. Bannissez les yéyés. Ce sont des fléaux de la société. Certains chanteurs actuels débinent le rock, tel Eddy Mitchell qui déclarait dernièrement à une émission de télévision « Tilt » ceci : « Le rock est à mettre en bocaux pour en faire de la confiture ». Si tous les rockers (les vrais) s'unissent, le journal Rock & Folk deviendra le point de ralliement. Vince Taylor n'est pas mort. Faites un reportage sur « Moustique » qui est le seul rescapé des festivals de rock des années 60, 61, 62. Bernard Hotteau, c/o Club Vince Taylor, Malakoff (92).

LES WALKER PRÉTENTIEUX

J'ai été voir Bill Haley à l'Alhambra. Il était assez bon mais j'avoue avoir été passionné par Stevie Winwood lorsqu'il chantait « Gimme some lovin » et « Keep on running ». Quant aux Walker Brothers, ils m'ont déçu quand ils ont chanté « Midnight hour » et « Somethin you got » (la version des Moody est 100 fois supérieure!). D'ailleurs ces gars-là, qui sont, paraît-il, habitués à voir les nanas se ruer sur la scène, étaient incroyablement mauvais ce jour là ; seul leur orchestre, les Quotations, était bon. Vraiment les Walker n'ont absolument rien d'extra sur scène. Leur côté « prétentieux » ne m'a pas plu, pas plus qu'à mes amis. Ils osent se comparer aux Beatles ! Et en plus ils « saquent » les Pretty en disant qu'ils auraient été bons il y a dix ans et que maintenant ils sont dépassés ! Vraiment, ces trois Walkers ne se prennent pas pour des merdes ! D'accord ils ont des belles petites trombines efféminées mais le talent, où est-il ? Il faut le chercher non sur scène mais sur disque, et encore ! Quand même ! Oser reprendre « Midnight hour » de W. Pickett et oser le massacrer ! Tenez Michel Polnareff, il a peut-être une sale trombine mais lui, le talent, il le possède : écoutez « Time will tell » ça c'est du rock français (c'est lui qui l'a écrit). J'espère que vous parlerez de Donovan dans votre canard et de Johnny Rivers. Longue vie à votre canard qui est sensass !

(Anonyme)
P. S. Si vous publiez ma lettre dans votre 3^e n^o, je sens que je vais me marrer en voyant les réactions des fans des Walker dans le n^o 4 !

IRRÉDUCTIBLES FOSSILES

Vraiment un grand bravo pour votre mensuel. Les Français ont enfin trouvé leur revue avec Rock & Folk. Votre reportage sur les radios pirates est très instructif : bravo donc à Philippe qui a su nous donner des idées nettes et exactes sur ce que sont vraiment ces radios. Bravo aussi pour l'article sur ce groupe qui monte : Les Cream. Mais ma plus grande attention va à votre reportage sur les Troggs (n^o 1) et aux Who, mes deux groupes préférés, et de loin. Publiez vite d'autres articles sur ces deux groupes extraordinaires et si possible parlez-nous du sauvage jeu de scène des Troggs, avec photos à l'appui.

Je vous écris aussi pour vous dire que je me rebelle contre certaines lettres de vos lecteurs. Par exemple contre ce petit plaisantin qui prétend que le disque de l'année a été « After math ». Ce n'est pas que je préfère les Beatles aux Stones, mais quand même, soyons logiques, « After math » n'arrive pas à la cheville de « Revolver ».

Je me révolte aussi contre ces irréductibles fossiles qui veulent à tout prix remettre en piste leurs pionniers du rock. Non, vraiment ce n'est pas sérieux. Leurs pionniers ont servi de base aux groupes, maintenant que ces bases ont été dépassées, n'en parlons plus. Vivons avec notre époque ou alors écoutons les bardes gaulois ou les joueurs de lyre grecs. Aujourd'hui c'est l'heure des groupes, alors vivons avec eux. Enfin, une dernière remarque. Dans la critique des disques (pages par ailleurs excellentes) je vous ai trouvé très sévère à l'égard des Shadows of Knight. Que leur premier 45 t ne soit pas formidable, c'est discutable, mais leur second 45, avec « Bad little woman », est tout à fait remarquable.

M. Alain Cassin,
3, Place Bel-Air,
Chalon. (41)

FAN D'EDDY

Je suis un fan acharné d'Eddy Mitchell depuis ses débuts avec les Chaussettes Noires. Et en lisant la lettre de M. Barbier dans le courrier, mes cheveux se sont dressés. Oser dire d'Eddy qu'il était un corniaud ! Eddy, le seul chanteur de rock valable en France, le fidèle du rock ! Je crois Eddy plus qualifié que ce M. Barbier pour donner son avis sur un disque. Alors M. Barbier, un peu de jugeotte, à l'avenir quand vous écrirez une lettre vous réfléchirez un peu plus avant d'inventer n'importe quelle histoire ridicule car vous allez vous attirer pas mal d'ennuis. J'aime aussi les chanteurs anglais comme Donovan, Tom Jones et un groupe qui marche très fort, le Spencer Davis Group.

M. René Boulant,
12, Rue J.-S.-Bach,
Homécourt (54).

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je désire m'abonner à Rock & Folk pour :

- six mois soit six numéros (1)
- un an soit douze numéros (1)

à m'expédier à :

Nom :

Prénom :

Adresse :

Veuillez m'envoyer

le n^o 1 - le n^o 2 (1). Je joins 2 F. 50 par exemplaire.

Je verse la somme de :

aux éditions du Kiosque, 14, rue Chaptal, Paris-9^e

par chèque bancaire (1)

par virement ou versement au compte chèque postal Paris 1964-22 (1)

FRANCE :

- 6 mois : 13 F.F.
- 1 an : 25 F.F.

BELGIQUE :

- 6 mois : 160 F.B.
- 1 an : 300 F.B.

AUTRES PAYS :

- 6 mois : 18 F.F.
- 1 an : 35 F.F.

Je désire - ne désire pas (1) recevoir un spécimen gratuit de la revue JAZZ-HOT.

(1) Rayez les mentions inutiles.

CLUBS ROCK & FOLK

LES CLUBS DE PARIS (rappel)

GOLF DROUOT. 2, rue Drouot. M° Richelieu - Drouot. Ouvert tous les jours (sauf le mardi), à partir de 15 h. Les vendredis et samedis jusqu'à 2 h. Prix semaine : 4 F, week-end : 8 F. Animateur : Henri Leproux.

LA LOCOMOTIVE. Hall du cinéma Moulin-Rouge. M° Blanche. Ouvert samedi et dimanche de 15 h à 19 h, samedi soir de 21 h à 5 h 30. Prix : 10 F. Animateur : Kiki Chauvières.

WEEK-END CLUB. Rue de la Gaîté. M° Montparnasse. Ouvert samedi et dimanche de 15 h à 19 h, samedi soir de 21 h à l'aube. Prix : 10 F. Animateur : Alain Pillant.

BUS PALLADIUM. 6, rue Fontaine. M° Pigalle. Ouvert tous les jours de 21 h à l'aube. Le dimanche à partir de 15 h. Prix : 10 F. Animatrice : Mme Collin.

POP'ARAMA. 105, rue du Temple. M° Belleville. Ouvert samedi soir et dimanche après-midi. Prix : 7 F. Animateur : Simon Cliff.

LE RÉCIF. 6, rue Popincourt. Paris 11°. M° Voltaire. Vol. 61.59. Samedi soir à 22 h et dimanche à 14 h 30. Prix 7 F. Animateur : Michel Gold. Orchestre The Thunders.

BANLIEUE PARISIENNE

L'OMNI-BUS. 3, rue Saint-Denis. Colombes. Ouvert le vendredi de 21 h à 2 h. Sa-

medi de 21 h à 4 h 30. Dimanche de 14 h à 17 h 30. Entrée : 5 F. Consommation : 5 F. Animateur : Roberto Seto.

TCHOO-TCHOO (jerkium chez Johnny Hallyday). Robinson Village. 106, rue de Malabry. Plessis Robinson. Ouvert tous les jours (sauf le mardi et le mercredi). Prix week-end : 10 F, semaine : 3 F. Animateur : Claude.

LE TUBE. 11, av. Jeanne-d'Arc. Aulnay-sous-Bois. Ouvert les samedis de 21 h à 2 h. Dimanches de 14 h 30 à 19 h 30. Prix d'entrée : 8 F. Animateur : John Woster.

LE PIED. Plage du Trilport. RN 3. Meaux. Ouvert tous les jours en discothèque à partir de 21 heures. Le dimanche à 15 h. Prix : semaine : 5 F ; week-end : 9 F. Animateur : Daniel Robson.

PROVINCE

Au cours de ses incursions en province, Patrick Darnay est allé voir quelques clubs dont il vous parle aujourd'hui :

VILLE DE PARIS. Route de Bischwiller. 67. Haguenau. Ouvert le samedi de 20 h à 3 h, le dimanche de 14 h à 2 h. Prix d'entrée : 5 F. Animateurs : Walter et Jacky.

LE BOSS PALLADIUM. 144, faubourg des Casseaux. Limoges (87). Ouvert tous les jours à partir de 15 h. Soirée à 21 h. Prix : semaine 3,50 F - week-end 4,50 F.

Animateur : Coco. Sur les bords de la Vienne, dans un décor semi-canadien de paille et de rondins, la jeunesse de Limoges envahit ce club-discothèque qui accueille fréquemment des orchestres et artistes dont : les Brummells, Cedric et Cleo, Tom et Jerry, Bernard Laferaud, les Boots, les Ci-Devants...

LE TREMLIN. 86, rue Albert-1^{er}. Le Creusot (71). Ouvert samedi soir et dimanche après-midi ; discothèque et orchestre. Les groupes les plus réputés de la région parisienne s'y sont produits : les Ci-Devants, les Flammes, les Heartbreakers, Jean-Claude et les Rockers et de nombreuses vedettes dont : Ronnie Bird, Eddy Mitchell, Vince Taylor, Moustique.

LE MONT-ROLLAND à Brie-en-Angonne (38). Club-discothèque ouvert le jeudi,

vendredi et samedi soir, dimanche en matinée et soirée. Prix : semaine 7 F - week-end 9 F. Situé à quelques kilomètres de Grenoble, ce club possède un style rustique, avec notamment une cheminée géante, et jouit d'une sonorisation exceptionnelle.

LE CLUB à Monetier-les-Bains (05). « Méfiez-vous » de ce club des Hautes-Alpes. Il ouvre chaque jour en matinée (15 h) et en soirée (21 h). C'est une discothèque dans un décor intime et moderne, confortable. Ses habitués sont souvent célèbres : les Brummells, les Charlots, Jacques Dutronc, ses amis et musiciens, Cleo, C. Lagatu...

Mais il vous faut savoir que le plus fou de tous ceux que vous y rencontrerez est son animateur : le chanteur Cedric. Vous aurez un club très « in » et dans la neige. P. D.

Antoine au tube.



PROGRAMME DES MUSICORAMAS D'EUROPE I :

Le 10 janvier : Pete Seeger à l'Olympia.

PROGRAMME DES SPECTACLES DE L'OLYMPIA DE PARIS :

Du 27 décembre au 24 janvier : Adamo ;
Du 26 janvier au 14 février : Marcel Amont

Du 16 février au 28 février : Alain Barrière ;
Du 16 mars au 3 avril : Johnny Hallyday.

FAN CLUBS

CHUCK BERRY OFFICIAL FAN-CLUB :
c/o Pierre Jourdan, 25, rue Cl.-Boyer, LYON (7°).



JERRY LEE LEWIS INTERNATIONAL FAN-CLUB (Section Française) : c/o Michel Grèzes, Auberge du Sanglier, Mousquette, 81-DENAT. (Section Vaudoise) : Monsieur Pierre Pennone, chemin du Grey, 43, 1000-LAUSANNE - SUISSE. (Section Suisse) : Jean-Pierre Louvin, Case Postale 409, 2301 - LA CHAUX - DE - FONDS - SUISSE.



DICK RIVERS FAN-CLUB :
c/o Marcel Treels, 19, rue Lord-Byron, PARIS (8°).



ROCK STORY CLUB :
c/o Jean-Claude Pognant, 42, rue d'Audincourt, 25-SE-LONCOURT.



EDDIE COCHRAN FAN-CLUB :
Nouvelle adresse, c/o André Limacher, chemin St-Laurent-le-Vieux, 54-PONT-A-MOUSSON.



GENE VINCENT OFFICIAL FAN-CLUB :
Siège central, c/o Yves Gonin, Boîte Postale 24, 69-SAINT-GENIS-LAVAL. Section Parisienne, c/o Serge Soule, Résidence Universitaire Jean-Zay, 92-ANTONY. (Section Ouest) : c/o Alain Lelièvre, 6, Résidence de Kergos, 29-SUD-QUIMPER.

PRETTY THINGS OFFICIAL FAN-CLUB :
c/o Alain Ottavi, 41, rue de Neuilly, 92-NOISY-LE-SEC.



LITTLE RICHARD FAN-CLUB :
c/o Michel Thonney, 32, avenue Pasteur, Montmoro, 39-LONS-LE-SAUNIER. Discographies, photos, bulletins, etc.



BO DIDDLEY FAN-CLUB :
Marc Vyssier, chemin des Carrières, 12-MILLAU.



BUDDY HOLLY MEMORIAL SOCIETY :
Georges Collange, 10, avenue Paul-Delorme, 01-SATHONAY-CAMP.



EDDY MITCHELL FAN-CLUB :
M. Morales, 2, rue de Moscou, MASSY-PALAISEAU.



BEATLES FAN-CLUB :
Regis Duchant, 238, rue de La Croix-Nivert, PARIS (15°).



LES YARDBIRDS FAN-CLUB :
44, rue du Chemin-Vert, BOULOGNE - BILLAN-COURT.



LES OUTSIDERS FAN-CLUB :
c/o Monique Melot, 59, rue Thiers, 77 - COMBS-LA-VILLE.

ÉVOLUTION DANS LA DISTORSION !



LA NOUVELLE CHAMBRE d'AIGU et de DISTORSION "SONORYT"

SONORITHMES vous présente sa nouvelle chambre de DISTORSION, celle-ci se compose de deux parties :

- 1 partie DISTORSION,
- 1 partie CHAMBRE de SUPER AIGU (Booster Tone).

Elle peut fonctionner soit en DISTORSION seule, soit en SUPER AIGU seul, soit les deux ensembles, ou en guitare normale par simple commutation de deux boutons poussoirs.

"SONORYT" a fait ses preuves :

C'est la seule chambre de DISTORSION utilisée par les musiciens dans les Studios d'enregistrement.

Par ailleurs, les principaux groupes accompagnateurs de VEDETTES, tel que :

Johnny HALLYDAY, Sylvie VARTAN, Françoise HARDY, Richard ANTHONY, Claude FRANÇOIS, Ronnie BIRD, etc... ainsi, que tous les groupes en Vogue, utilisent la :

"SONORYT"

CENTRAL RYTHMES PIGALLE

10, rue Frochot Paris 9° - ☎ 878 46-03

25, boulevard de Clichy - ☎ 874.68-35

le **golf drouot**

et
offre à cette occasion
aux lecteurs de
Rock & Folk

VOUS SOUHAITE
UNE BONNE ANNÉE
POUR 1967

UNE
ENTRÉE GRATUITE
VALABLE EN 1967

un vendredi
ou un samedi
sur présentation de ce Bon



- Vous me connaissez ?
- Je suis le dernier-badget né !
- Vous me voulez ?
- Achetez votre prochain 30 cm au DISCOBOLE !
- Vous m'aurez...

AU DISCOBOLE, 1, COUR DU HAVRE (GARE ST-LAZARE) PARIS-8^e

VINCE TAYLOR,

et les meilleures formations
jerk disponibles pour

GALAS, SOIRÉES, CLUBS, etc...

Se renseigner auprès de :
JACQUES BARSAMIAN

93, avenue de la République, Montrouge-92 - ALE 28-43

Stimer

Vous cherchez :

guitare

Ou

micro

Ou

ampli

ET CHAMBRE DE DISTORSION

962-20.25

11 rue de la Convention
SARTROUVILLE - 78



beaucoup aidés mutuellement. Lui a écrit nos premiers hits et nous, nous l'avons sorti de l'ombre.

R & F — Quel est ton meilleur souvenir Spencer, en 1966?

S. D. — Un certain lundi matin où l'on m'a téléphoné que « Keep on running » était numéro 1. J'ai trouvé cela merveilleux.

R & F — Stevie, te considères-tu comme un chanteur de blues?

S. W. — Non, pas spécialement. Naturellement, nous jouons « Midnight special », « Nobody knows you when you're down and out », mais il n'est pas dans notre intention de continuer à adapter de vieux blues.

R & F — En ce qui concerne « Georgia », est-ce qu'à force de l'interpréter tu ne perds pas un peu le « feeling »?

S. W. — Oui, à la fin, ça devient un peu stéréotypé, mais cela dépend toujours de l'état d'esprit du moment... si je me sens « moody » ou pas. Ça dépend aussi de l'auditoire.

R & F — Il a circulé des rumeurs selon lesquelles tu quitterais le groupe?

S. W. — Dans l'immédiat, il n'en est pas question. Naturellement, je ne resterai pas éternellement avec le Spencer Davis Group. Si je me retrouvais seul, je formerais un autre ensemble ; je jouerais de l'orgue et je chanterais peu.

R & F — Es-tu l'ami intime des autres membres du groupe?

S. W. — Non, nous nous entendons pour jouer ensemble, mais ça s'arrête là.

R & F — Et avec Muff, ton frère, vous devez tous deux former un tandem uni?

S. W. — Oh ! non. Je m'entends assez mal avec mon frère. Je ne sais pas si c'est une question de différence d'âge... De toute façon, j'aime vivre seul ; je suis un solitaire !

R & F — Quel est ton guitariste préféré en Angleterre?

S. W. — Eric Clapton. J'ai enregistré avec lui et la formation anglaise « The Powerhouse » un 33 t qui comprend « Stepping out », « Cross-road » et « I want to know ». C'est une expérience qui m'a plu et je compte la renouveler.

R & F — Stevie, que fais-tu lorsque tu ne joues pas avec le groupe?

S. W. — Je reste chez moi, j'écoute des disques, je m'entraîne à l'orgue, je conduis ma jeep. Je viens de m'acheter un « cottage » à la campagne et maintenant je tâche de m'y rendre le plus souvent possible.

R & F — Spencer, je te vois feuilleter le Melody Maker. Que penses-tu de la contre-attaque des groupes américains?

S. D. — Il n'y en a pas véritablement. Regarde : les Monkees et le dernier enregistrement des Four Tops sont dans la lignée des Beatles ; les Righteous Brothers s'apparentent à nous ; Lee Dorsey et le Tamla-Motown deviennent de plus en plus populaires grâce aux groupes anglais qui les ont fait con-

naître ; Elvis Presley a toujours été là ; enfin, je pense que Sonny and Cher sont en train de chuter...

R & F — Aimez-vous le « Tamla-Motown sound »?

S. D. — Certains artistes comme les Four Tops, Martha et les Vandellas, Junior Walker. Mais je préfère Otis Redding et Booker T.

S. W. — Moi, mes goûts vont au « city blues », le blues de Chicago. J'aime beaucoup Otis Rush et B.B. King. Il m'est arrivé de jouer avec Buddy Guy, ça m'a appris pas mal de trucs. Hélas, je ne suis jamais allé à Chicago !

R & F — Spencer, quels sont tes chanteurs préférés de rock, de folk et de rhythm and blues?

S. D. — Little Richard et Fats Domino pour le rock. Bob Dylan et certaines chansons de Donovan pour le folk. Quand au rhythm and blues, j'aime surtout Ray Charles, Otis Redding et... Stevie Winwood !

R & F — Quel fut, d'après le Spencer Davis Group, la découverte de 1966?

S. D. — Sans hésitation : les Troggs. Ils ont apporté quelque chose à la « pop music », un nouveau « sound ».

R & F — Et le meilleur disque?

S. D. — « Eleanor Rigby » par les fantastiques Beatles qui ne sont pas prêts de se séparer parce qu'ils ont encore beaucoup de choses à réaliser en commun.

R & F — Quels sont les gens dont on parlera en 1967?

S. D. — Les Small Faces, bien que je n'aime pas leur nouveau titre, « My mind's eyes », et Cat Stevens, créateur de « I love my dog ».

R & F — Cela fait maintenant plusieurs

fois que vous venez à Paris. Qu'est-ce que vous appréciez dans notre capitale?

S. D. — Nous aimons beaucoup nous promener à St-Germain-des-Prés. Vos restaurants et la cuisine française nous attirent tout spécialement bien que je garde un mauvais souvenir d'une certaine sauce à l'ail...

S. W. — Moi aussi, j'adore le coin de St-Germain et de Notre-Dame. Le club qui me plaît le plus c'est « Castel ».

R & F — Connaissez-vous des chanteurs français?

S. D. — Oui, Michel Polnareff, un garçon qui a beaucoup d'idées et Ronnie Bird. Tous deux figuraient au même programme que nous hier à Beauvais.

R & F — Pourquoi n'avez-vous jamais fait l'Olympia?

S. D. — Alors là, mystère ; il était question d'un passage en septembre dernier. En fin de compte, nous nous sommes retrouvés à l'Alhambra.

R & F — Quels sont vos projets pour 1967?

S. D. — Nous retournons enregistrer un 45 t à Londres. Titre probable : « Back in my life again », un original de Jackie Edwards. Nous espérons réaliser un album en public, peut-être en Allemagne ou en France. Pourquoi pas à la Locomotive... Pete York, notre batteur, voudrait bien revenir pour peindre la Tour Eiffel !

R & F — Vous avez tourné un film. Avons-nous quelque chance de le voir en France?

S. D. — Oui, il s'agit de « Pop goes gear » qui sera projeté à Paris en janvier.

JACQUES BARSAMIAN
et PHILIPPE RAULT

Spencer Davis.



LE CONCERT

Richard rocker de lion (suite de la page 41)

Le soir, l'Olympia est bien rempli : rares sont les sièges vides, une cinquantaine au plus. La première partie promet ; on annonce des groupes français, anglais, suédois, hollandais... et, bien entendu, une vedette américaine dont on scande déjà le nom. Les Ci-Devant ouvrent le feu avec « Ride your pony » et « Summer-time blues ». Moi qui suis habitué à les voir en club, je suis un peu déçu par leur prestation. Pourtant mon voisin ne tarit pas d'éloges sur leur batteur. C'est le tour de trois jeunes anglais, les Habbits et de leur version de « Shotgun ». On referme le rideau. Un hurlement éclate, l'atmosphère paraît un moment macabre, une momie sortie d'un panier brandit un couteau sur le chanteur qui fait de grands gestes tout en criant « I'm a hog for you, Baby ». Il s'agit des Monsters ! Pourtant, ceux qui leur succèdent, les Outsiders, ont l'air encore plus monstrueux : la chanteuse, pardon, le chanteur ressemble à Joan Baez. Quelle cacophonie, mes aïeux ! Leur répertoire est anti-commercial au possible, ils manquent de rythme, de mélodie. Leur chanteur paraît au bord des larmes ! Et voici les Motions qui interprètent, entre autres, « Come on up », « Ramblin' rose » qui est applaudi (il faut le signaler), et « Shotgun ». Pourquoi terminent-ils par « Sunny » dans un tel spectacle ? Je me le demande.

Le chanteur a une voix puissante et il est en outre bien accompagné. Le rideau se referme, sans doute est-ce l'entracte ? Non, nous avons une surprise de dernière minute : l'orchestre de Johnny Hallyday, les Blackburns, vient d'arriver.

J'ai bien aimé leur interprétation de « Good time music » et « High heel sneakers » ; par contre, le public eut tort de siffler leur très joli folk-song dont je n'ai pu, de ce fait, entendre le titre.

Dans l'ensemble, cette première partie fut d'un niveau très moyen. Des gens comme Moustique, Cyril Azzam, Vigon ou Vince Taylor auraient mieux tiré leur épingle du jeu. Et puis, tous ces groupes étaient-ils obligés de régler leurs amplificateurs si fort ?

C'est l'entracte, Johnny Hallyday, Sylvie Vartan, Eddy Mitchell, Dick Rivers et bien d'autres sont dans les coulisses. Je prends quelques notes. Sur le rythme de « Let's go », une bonne partie de la salle crie « Little », on s'impatiente ; l'intermède semble durer. Il y a des remous çà et là, on se lève, la télévision est prête à filmer. Quelques accords de guitares, quelque part du balcon, on se bat. Des « videurs » interviennent pour calmer les impatients. Les lumières s'éteignent... Il doit être 23 h. C'est

l'introduction de « Lucille » que Little Richard chante de sa voix déchirante. Il est vêtu d'un costume gris luisant ; son pantalon, contrairement à ceux qu'il portait il y a dix ans, est étroit. Il salue la foule, « Mama, mama » et c'est « Good golly miss Molly ». Il pousse des « ouu » avant chaque break, debout à son piano, entouré des Quotations, l'orchestre attitré des Walker Brothers ;

Un saxophoniste, un trompettiste, un tromboniste, un batteur, un guitariste soliste et un bassiste. Le saxophoniste entame un long solo tandis que Richard lève les bras, quitte son piano, sautille sur place. Avec le pied du micro dans les mains, il s'agenouille. Déjà en sueur, il retourne vers son piano.

Sous les projecteurs de l'ORTF, son visage maquillé semble devenir blanc. « You, you, you » : il pointe un doigt vers la salle qui lui répond. « You ain't nothing but a hound dog », il a son auditoire en main grâce à son incontestable talent et sa façon d'agir avec lui ; il sait que nous sommes venus l'entendre chanter ses grands classiques du rock et il va nous en donner pendant plus d'une demi-heure encore. « Well it's Saturday night and I just got paid ».

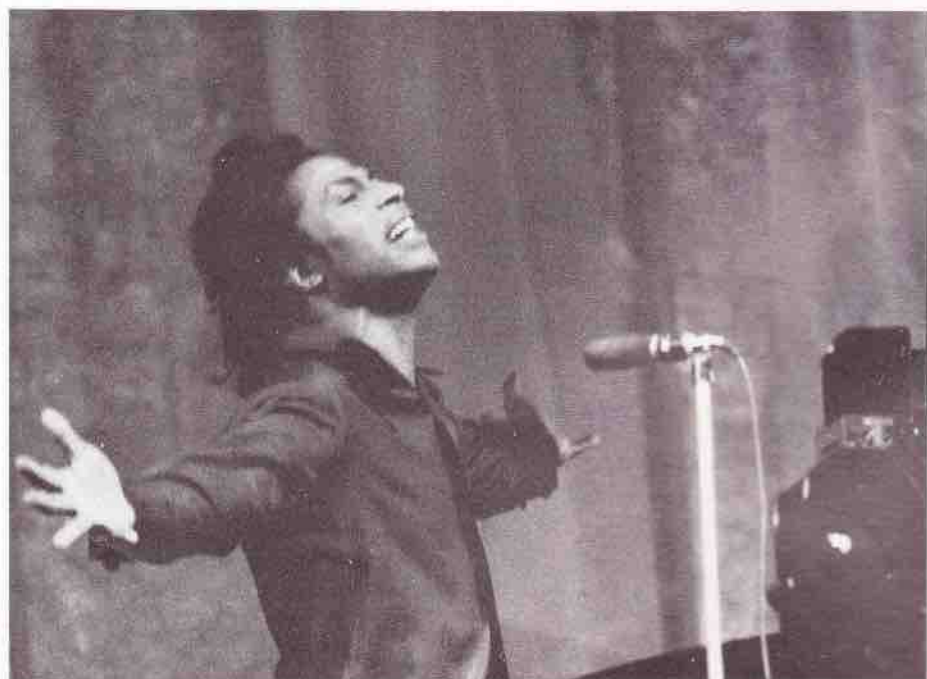
Voici « Rip it up ». Son personnage est tout entier dans le blanc de ses yeux. Il enlève ses boutons de manchettes, en jette un, puis l'autre vers la foule qui se bouscule pour les récupérer et, des mains, scande le rythme de « Keep a knockin' ». Il enlève ses chaussures, s'interroge, va-t-il les lancer ? Il a le regard d'une femme qui hésite à se

donner. Bien sûr, il s'exécute. Certains spectateurs dansent dans les allées. Le tempo des Quotations est fantastique ! Une longue introduction au piano annonce un « Long tall Sally » délirant. Des gouttes de sueur tombent de son visage. Il vient de déboutonner sa chemise. Il sourit, laissant apparaître ses belles dents blanches et ses gencives. « Oou, ouu », crie-t-il et tout le monde reprend en chœur « Tutti frutti ». Certains spectateurs se cramponnent à leurs sièges pour ne pas tomber tant ils se trémoussent. Au cours de « Jenny, Jenny », ses mèches de cheveux lui tombent sur la figure, il embrasse ses mains qu'il tend au public.

Le tempo ralentit avec l'unique blues de la soirée, « Send me some lovin' » ; j'adore sa manière de le chanter et l'excellent travail des cuivres derrière. Le rythme vif revient avec « Bama lama bama loo » ; comme pour « Tutti frutti », le public reprend ces onomatopées magiques. Pendant « Ready, teddy », il enlève sa chemise, il semble crevé, il ne sait pas vers qui la tendre et la fait tourner au-dessus de sa tête, d'une façon très féminine, il l'empaquette, la jette et entonne « She's got it » lentement, puis rapidement. Pour terminer, il demande au public s'il veut son pantalon et reprend en trombe « Whole lotta shakin' going on ». Il claque du doigt, il est sublime, il salue le public. Little Richard est passé tel un météore, il a joué avec nous. Tu es un grand, Little Richard.

JACQUES BARSAMIAN

Little Richard.



SERGE DUTFOY